Alb. 14
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-700156-p0002-6

MISCELLANEOUS

WORKS

OF

EDWARD GIBBON, Esquire.

WITH

MEMOIRS OF HIS LIFE AND WRITINGS,

COMPOSED BY HIMSELF:

ILLUSTRATED FROM HIS LETTERS,

WITH OCCASIONAL NOTES AND NARRATIVE

By JOHN LORD SHEFFIELD.

VOL. III.

BASIL:
Printed and sold by J. J. TOURNEISEN.
MDCCXCVI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-700156-p0005-3

KŒN.PR.FR
UNIVERS.
ZV HALLE

THE following Pieces have already been noticed in the Introduction to the Firſt Volume. Many of them were juvenile performances; and under the perſuaſion that they will be candidly received as ſuch, they are now delivered to the Preſs. They certainly are entitled to greater indulgence than could be claimed for Compoſitions more finiſhed and elaborate, and written at the time of mature age.

The minute account of Mr. Gibbon's ſtudies each day, extracted from the Journal of his actions and opinions, and his obſervations on the ſeveral Works he had peruſed, evince a ſingular and unremitting induſtry.

In that view they may afford an uſeful leſſon and example to ſuch young readers as ſhall not already be convinced of the neceſſity of aſſiduous application in the acquiſition of every kind of learning.

My firſt intention was, to have given only a ſhort ſpecimen of the obſervations made by Mr. Gibbon, in the courſe of his reading; but I found them ſo intereſting, that I could not deſiſt, ſo ſoon as I intended, from making Extracts; and, upon the whole, I thought that the part to be publiſhed

would be more curious, if given exactly as it ſtands in the Journal.

I hope I ſhall not be thought to have publiſhed too much: in truth, there ſtill remain in my poſſeſſion many Papers which I think equally worth attention.

Mr. Gibbon's manuſcript Obſervations were much detailed, from the year 1754 to 1764; and he afterwards continued to write remarks and hints on all ſubjects, in various common-place books, on detached papers, and even on cards, till a ſhort time before his death, although not ſo copiouſly, nor ſo regularly and methodically, after his return from Italy, in the year 1765. His common-place books are voluminous. One of the largeſt has for title, "Common-place Book; in which I propoſe "to write what I find moſt remarkable in my "Hiſtorical Readings; begun at Lauſanne the "19th of March 1755." In this he introduces a great variety of Obſervations on almoſt every ſubject, particularly on Hiſtory.

In another Book, dated the 19th of January 1756, he ſays, "J'ai pris la réſolution de lire de ſuite "tous les Claſſiques Latins, les partageant ſuivant "les matières qu'ils ont traité. 1. Les Hiſtoriens. "2. Les Poëtes. 3. Les Orateurs; dans laquelle "claſſe je renfermerai tous les autres auteurs qui

" ont écrit en proſe, ſans être ni Philoſophes ni Hiſtoriens. 4. Les Philoſophes." He begins with Obſervations on Salluſt; then proceeds to the Commentaries of Cæſar, Cornelius Nepos, Livy, always mentioning the edition which he uſed.

There are other Books, containing various Diſſertations on ancient and modern Weights, Meaſures, Monies, Coins. Finance, Number of the People, Chronology, ancient Geography, and on ſeveral States of the ancient and modern World.—" Mémoire ſur la Monarchie des Medes, pour " ſervir de Supplément aux Diſſertations de Mon- " ſieur Freret & de Bougainville."—" Du Gouver- " nement Féodal, ſurtout en France."—"Remarks " on, and an Abridgment of, Blackſtone's Com- " mentaries."—" Remarques Critiques ſur le " Nombre des Habitans dans la Cité des Syba- " rites."—" Remarques Critiques ſur le nouveau " Syſtême de la Chronologie de Newton."—" Re- " marques ſur quelques Prodiges."—" Remarques " Critiques ſur les Dignités Sacerdotales de Jules " Céſar."—" Remarques ſur quelques Paſſages " de Virgil."—"Sur un Paſſage de Plaute."—"Ex- " amen de la Mort du Poëte Catulle."—"Réflexions " ſur l'Etude des Belles Lettres, (*i. e.*) des Anciens, " & de l'Antiquité Grecque & Latine."—" Remar- " ques ſur les Mémoires de l'Académie des Belles

"Lettres."—A very considerable Work on Ancient Italy, entitled, "Nomina Gentesque Antiquæ "Italiæ," with many curious Dissertations on several Parts of that interesting Country.—"Obser- "vations on the Churches, Palaces, Pictures, "Artists Antiquities, &c. of Italy."—"Index "Expurgatorius."—"Chronological Tables."—Many loose sheets on Geography *, the Greek and Arabian Cosmography, the Navigation of the Portuguese, &c.—"Digression on the Character of "Brutus."—"Introduction à l'Histoire Générale "de la République des Suisses."—Detached sheets on the subject of the Antiquities of Brunswick, and many fragments on separate papers.

His well-known and acknowledged learning may have made this display of the proofs of his industry unnecessary; but it may be acceptable to many to have a short sketch of the very various subjects on which he had occupied himself.

* His attention to Geography had always been very great, and few were better informed in that science. His friend Major Rennell was of that opinion, and I cannot cite a higher authority.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS

LE TROISIÈME VOLUME.

I. EXTRAITS *raisonnés des mes Lectures* Page 1

1. Recherches critiques sur le titre qu'avoit Charles VIII. à la couronne de Naples, 5
2. Idée de quelques sujets pour une Composition historique, 18
3. Examination of Dr. Hurd's Commentary upon the Epistles of Horace addressed to the Pisos and to Augustus, 22
4. Examination of Longinus's Treatise upon the Sublime, 93

II. EXTRAITS *du Journal*, 127

1. Examen, des Satyres de Juvénal, 128
2. ——— du Traité sur l'ancienne Rome, de Nardini, 148
3. ——— de l'Italia Antiqua par Cluvier, 187
4. Sur les Mémoires de l'Abbé Montgon, 255
5. Examen du Poëme de Ruttilius Numantianus, 257
6. ——— de l'Ouvrage de Spanheim sur les Médailles, 277
7. ——— de l'Introduction à l'histoire du Danemarc par M. Mallet. 302

EXTRAITS.

EXTRAITS RAISONNÉS
DE MES LECTURES.

« LA lecture est à l'esprit ce que vos perdrix sont à mes joues ;" disoit le Duc de Vivonne à Louis XIV. En effet, la lecture est la nourriture de l'esprit ; c'est par elle que nous connoissons notre Créateur, ses ouvrages, & surtout nous mêmes & nos semblables. Mais cette nourriture se change facilement en poison. Saumaise avoit lu autant que Grotius, peut-être d'avantage. C'étoit la manière de lire qu'avoit fait, de l'un, un philosophe éclairé, & de l'autre, tranchons le mot, un pédant bouffi d'une érudition inutile.

A Douvres, le 14 Mars 1761.

Lisons avec ordre, proposons nous un but & rapportons y nos études. Pour ne pas observer cette règle, il y a tant d'ignorans qui ont beaucoup lu ; mais, voltigeant d'un sujet à l'autre, ils n'ont jamais pu lier leurs idées. Tant de particules détachées ne peuvent former un tout. Cette inconstance affoiblit même les forces de l'esprit, le dégoûte de l'application, & ne lui laisse pas même les avantages d'un bon sens naturel.

N'outrons cependant rien ; lisons avec ordre, sans nous en rendre esclaves. Proposons nous un but, mais que ce but ne soit pas trop éloigné ; & quand nous l'avons atteint, permettons nous de passer à un sujet différent. Trop d'inconstance énerve l'esprit ; une trop longue application au même objet le roidit. Nos idées se rétrecissent, & le genre auquel nous nous sommes si long temps attachés devient le seul auquel nous puissions nous attacher.

D'ailleurs, gardons nous de sacrifier l'ordre de nos

penſées à celui de nos ſujets ; ce ſeroit ſacrifier le principal à l'acceſſoire. Nous ne devons lire que pour nous aider à penſer. En liſant quelque ouvrage, la lecture me fait naître des idées, mais des idées un peu différentes du ſujet de cet ouvrage ; je veux les pouſſer, je m'écarte de mon plan, & je me jete dans une autre lecture qui m'eſt néceſſaire ; de-là, peut-être, à une ſeconde, & une troiſième. Enfin je vois où mes penſées me menent; c'eſt peut-être à quelque choſe qui en vaut la peine, mais toujours faut-il eſſayer. Si j'avois ſuivi mon grand chemin, au bout de ma longue carrière, j'aurois à peine pu retrouver les traces de mes idées.

Cette diſpenſation ne regarde point les premières études. La méthode la plus ſévère ſuffit à peine pour faire comprendre des objets tout nouveaux. Elle ne regarde pas non plus ceux qui liſent pour écrire. Ils doivent tout approfondir dans leurs ſujets, & ils n'en doivent pas ſortir. Au reſte, je fais ces réflexions ſans les garantir. Suppoſé même qu'elles ſoient juſtes, elles ne le ſont peut-être que pour moi. Les eſprits diffèrent en tempérament comme les corps. La même méthode ne peut convenir à tous. C'eſt à chacun à s'étudier là-deſſus.

Lire avec attention, ſe faire des définitions exactes des expreſſions de ſon auteur, ne paſſer jamais à la concluſion ſans avoir bien compris le principe, s'arrêter ſouvent, s'interroger, réfléchir ſur ce qu'on vient de lire, ce ſont là autant de conſeils qu'il eſt bien aiſé de donner, & très-difficile de ſuivre. Il en eſt de même de ce conſeil preſque évangélique, d'oublier amis, patrie, religion, de louer le mérite, & d'embraſſer la vérité où elle ſe trouve.

Mais que faut-il lire ? C'eſt à chacun à ſe répondre là-deſſus ſelon l'objet de ſes études. Le ſeul précepte général que j'oſe donner, eſt celui de Pline [1], " qu'on " doit plutôt lire beaucoup, que beaucoup de " choſes ; " ſe faire un choix de bons ouvrages, & ſe les rendre propres par des lectures réfléchies & réitérées. Sans m'étendre ſur ces bons ouvrages ſi connus, je dirai ſimplement, qu'en fait de raiſonnement, ce ſont ceux qui ont augmenté le nombre des vérités utiles; ceux qui ont découvert des vérités quelles quelles ſoient; & enfin ces eſprits hardis qui, s'écartant du ſentier battu, aiment mieux ſe tromper ſeuls, que d'avoir raiſon avec le peuple. Ceux-ci ajoutent au nombre de nos idées, & ſont ſouvent utiles à leurs ſucceſſeurs. Avec tout le reſpect qu'on doit à M. Locke, je voudrois ajouter encore ces académiciens qui détruiſent les erreurs mais qui n'eſpèrent pas de nous donner des vérités à leur place. Dans les ouvrages d'imagination, c'eſt l'invention qui doit enlever nos ſuffrages; d'abord l'invention qui crée un nouveau genre; enſuite, celle qui trouve un ſujet, un caractère, une ſituation, un tableau, une penſée, un ſentiment nouveau. Mais cette invention eſt peu de choſe, ſi elle n'eſt pas accompagnée d'un génie qui s'aſſortiſſant au ton de ſon ſujet, ſoit tour à tour ſublime, pathétique, fleuri, gracieux, badin; d'un jugement qui ne faſſe rien dire qui ne convienne, & d'un ſtyle qui le faſſe toujours bien dire. Dans les compilations, qui ne conſervent que ce qu'on a déjà dit, je demande ſi on lui a donné de la clarté, ſi l'on a retranché l'inutile, ſi l'on a raſſemblé ce qui étoit diſperſé ? & c'eſt ſuivant les réponſes que je me fais, que j'apprécie le prix de l'ouvrage.

Quand on a bien lu, rien de plus utile pour en graver l'idée que des extraits. Je ne parle pas de ces recueils, de ces adverſaria qui ont leur uſage, mais d'extraits raiſonnés, tels que ceux de Photius, ou de nos journaux modernes. Je me propoſe de me rendre compte ainſi à moi-même de mes lectures. Mais ma méthode ne ſera pas toujours la même. S'agit il d'un livre de raiſonnement, j'en expoſerai le plan général, les principes qu'on établit, & les conſequences qu'on en tire. Le philoſophe mérite peu ce nom, dont l'ouvrage ne gagne pas à être vu dans l'enſemble. La ſeule liberté que je me permettrai, ce ſera qu'après avoir bien médité mon ſujet, je le rendrai peut-être dans un ordre différent de celui de mon auteur. Les ouvrages d'imagination ont leurs beautés d'ordonnance & celles de détail; je m'attacherai aux uns & aux autres. L'hiſtoire, ſi elle eſt peu connue, mérite un abrégé; ſi elle n'eſt pas nouvelle, j'en détacherai les circonſtances qui le ſont. Partout, je dirai mon ſentiment avec la modeſtie qui me convient, mais avec le courage d'un homme qui ne veut pas trahir les droits de la raiſon. Je raſſemblerai ici toutes mes penſées détachées, réflexions de toute eſpèce qui ſe préſenteront à moi dans ma recherche de la vérité. Car je rechercherai toujours la verité, quoique je n'aye guères trouvé juſqu'ici que la vraiſemblance.

Recherches Critiques sur le Titre qu'avoit Charles VIII. à la Couronne de Naples [2]. A Beriton, le 14 Avril 1761.

LE droit naturel a son ressort, le droit civil a le sien. Mais par quelles loix doit-on régler les successions des états ? Les règles ne peuvent être les mêmes que pour les successions privées ; l'objet est trop différent. Les conventions publiques sont rarement assez déterminées; on chicane sur les traités. Les exemples nous manquent, & puis chaque parti rejete ceux qui ne lui sont pas favorables. Incertitude des droits de succession.

Le Royaume de Naples, & souvent l'Europe, se vit déchiré par les querelles des maisons d'Anjou & d'Arragon. Les succès furent balancés. Je vais rechercher qui les méritoit. Les disputes sont passées. La maison de France renonça solemnellement à ses prétentions, dans les traités de Madrid & de Cambray, & le Père Daniel [1] lui même n'étoit point obligé de les soutenir. Disputes des maisons d'Anjon et d'Arragon.

Trouvons d'abord une proposition reconnue des deux partis. Avant le concile de Lyon, l'empereur Frederic II. étoit roi légitime de Naples ; reconnu par le pape son seigneur suzerain, par ses sujets, & par tous les princes de l'Europe. Il avoit recueilli par sa mère tous les droits de la Maison Normande. Les empereurs Grecs, ses seuls compétiteurs, ne subsistoient plus. L'empereur Frédéric II. étoit roi légitime de Naples.

Ferdinand, dont Charles VIII. disputoit le titre, étoit sorti de la maison d'Arragon. Il s'appuyoit sur le droit héréditaire. Pierre I. d'Arragon, son ancêtre, avoit épousé Constance, fille de Mainfroy, petite La maison d'Arragon en descendoit. Leurs droits.

fille de l'empereur Frédéric II. & l'unique héritière de la maison de Suabe. Titre inconteſtable, s'il étoit net; mais la pureté du ſang avoit été ſouillée par deux deſcentes bâtardes, Mainfroy, & Ferdinand lui même.

Raiſons pourquoi les bâtards ſont privés par les loix du droit de ſucceſſion.

L'inſtitution du mariage eſt néceſſaire dans les états policés. La propriété des terres entraîne celle des femmes. Le moyen le plus aisé pour faire paſſer les biens d'une main à l'autre c'eſt la proximité du ſang, mais pour cela il la faut connoître : il faut qu'un homme s'engageant à une femme par un contrat public, les enfans de cette femme ſoient censés lui appartenir. Quiconque viole cet ordre de la ſociété en doit être puni dans ſon enfant, & cet enfant, dont la naiſſance eſt un outrage fait aux loix, n'eſt point enfant de la ſociété, & ne doit pas participer aux biens dont elle garantit la ſucceſſion. Telles ſont les loix que la raiſon a dictées à tous les peuples. Les mœurs, ſouvent plus fortes que les loix, ſont ici d'accord avec elles. Elles flétriſſent à jamais cet enfant malheureux, dont le père ne peut être qu'incertain, & qui ne connoit ſa mère que par ſon crime. Mépris cruel & ſalutaire! La vertu des femmes, l'éducation de la jeuneſſe, & la paix de la communauté, en dependent. Or ſi les loix & les mœurs de tous les pays déclarent les bâtards incapables des ſucceſſions privées, comment pourront-ils poſſéder des états ? Le titre d'un ſouverain ne peut-être trop net, ni ſa naiſſance trop reſpectée.

Flétris par l'opinion publique.

Ils ne peuvent être ſouverains par droit de ſucceſſion.

Les loix ſont ſourdes. Elles ne ſongent qu'à la juſtice, & au bien général. C'eſt aux princes à juger ſuivant les circonſtances, s'il les faut adoucir ou les exécuter à la rigueur. Lorſque le malheur de la mère, ou le mérite du fils, ont plaidé pour lui, la clémence du

souverain le rend à la société en effaçant la tâche de sa naissance & lui rendant ses droits.

Mais en appliquant ces principes à la maison d'Arragon, il se présente une foule de difficultés que je ne puis que sentir. 1rement. Comment reconnoître la légitimation d'un enfant par le prince. Ferdinand fut légitimé par un acte solemnel; mais je ne sache pas que Mainfroy le fût jamais. Son père à la vérité lui légua la principauté de Salerne, & même la succession du royaume. Il reste à savoir, si lorsqu'un prince maître de faire une certaine grace, accorde à quelqu'un une dignité dont il ne peut jouir sans cette grace préalable, il est censé la lui avoir accordé; c'est à dire, si la forme emporte le fond, ou le fond la forme[4]. 2. Si un prince peut légitimer ses propres enfans. Un prince est sujet aux loix, ainsi il est tenu d'en subir la peine lorsqu'il les viole. Mais le bien public veut que sa personne en soit exempte. Ici il les viole, & en peut être puni dans les personnes de ceux qui lui sont les plus chères. Or peut on dire, qu'il est obligé de subir cette punition dont cependant il peut se faire grace, s'il le veut. 3. Si cette légitimation peut s'étendre jusqu'au droit de succession à la couronne[5]. 4. Si ces enfans légitimés rentrent parfaitement dans tous leurs droits de fils du roi regnant, & de plus proches héritiers de la couronne, ou bien s'ils n'en sont que les derniers, après toutes les branches collatérales. Il semble qu'on ne peut faire grace qu'après avoir fait justice: Louis XIV. lui même s'il violoit les droits de la nation, respecta pourtant ceux de la maison royale.

Difficultés sur la légitimation.

1. A quoi l'on la reconnoit.

2. Un prince peut-il légitimer ses enfans,

3. et les appeler à la succession,

4. avant ses héritiers collatéraux?

Cette dernière question est très importante. Alphonse, le père de Ferdinand, laissa un frère nommé Jean l'oncle de Ferdinand.

Jean, qui lui succéda dans le royaume d'Arragon. Il est vrai que Jean ne contesta point la succession de son neveu au royaume de Naples, mais pouvoit-il renoncer pour sa postérité ? C'est une question dont nous ne touchons point la décision après dant de disputes [6].

Un prince peut-il renoncer sa postérité ?

Toutes ces réflexions donnent de grands soupçons à l'égard du titre de la maison d'Arragon, & surtout de Ferdinand. Mais dans les siècles de fer où cette dispute s'éleva, les coutumes leur étoient plus favorables. Dans ces siècles aussi vicieux qu'ils étoient ignorans, les princes s'abandonnoient à une vie déréglée, & s'ils n'avoient point d'enfans légitimes, leurs seigneurs reconnoissoient sans peine les droits de leurs fils bâtards. Auroient-ils pu mépriser un nom qu'ils se faisoient quelquefois gloire de porter eux mêmes [7], ou méconnoître un droit qui étoit si souvent le leur ? Un partisan de la maison d'Anjou ne pouvoit attaquer le titre de ses rivaux sans revoquer en doute les droits des rois d'Angleterre, de Castille, & de Portugal [8]. Je ne sais si dans les choses de convention les exemples n'ont pas plus de force que les raisons. Dans la lumière du XVIII. siècle, les prétentions des Arragonois peuvent être très mauvaises, sans laisser d'être très soutenables dans l'ignorance du XV.

Dans le moyen âge les bâtards succédoient souvent aux couronnes;

en Angleterre, en Castille, en Portugal,

Je ne crois pas avoir rien supprimé des prétentions de la maison d'Arragon, ni des objections qu'on y pouvoit faire. Il est vrai que Mainfroy usurpa la couronne sur son neveu Conradin; mais comme Conradin mourut sans enfans, le crime lui étoit personnel, & ne s'étendoit pas à la postérité de Mainfroy.

Mainfroy usurpateur, sa postérité ne l'étoit pas.

Les droits de Charles VIII. étoient beaucoup plus compliqués. La déposition de Frédéric II. par le pape,

Droits de Charles VIII.

& l'inveſtiture de Naples qu'il donna à Charles I. établiſſoient les droits de la première maiſon d'Anjou. L'adoption de Louis d'Anjou par la reine Jeanne I. les fit paſſer à la ſeconde branche dont Charles VIII. les hérita par le teſtament de Charles, dernier comte de Provence, & roi titulaire de Naples. Ce ſont trois chaînons, qu'il s'agit d'éprouver ſéparément.

La dépoſition de Fréderic II. par le pape Innocent IV. ſouleva l'Europe contre ce prince malheureux. Le grand nombre loua cette ſévérité ſalutaire qui n'épargnoit pas les ſouverains eux mêmes, s'ils étoient ennemis de l'égliſe. A peine s'en trouvoient-ils quelqu'uns qui condamnoient cette ſentence, non comme injuſte, mais comme trop cruelle : ils trouvoient que le pape ôtoit les couronnes trop légèrement, mais ils convenoient qu'il avoit le droit de les ôter*.

La dépoſition de Fréderic II. par le pape. A. D. 1245.

La bonne philoſophie nous feroit rire de ce droit prétendu, s'il n'avoit pas été trop funeſte. La partie la plus nombreuſe de toute ſociété en fixe la religion dominante. Le magiſtrat eſt chargé d'établir des miniſtres pour l'enſeigner au peuple, & en pratiquer le culte. Il en régle les fonctions, la hiérarchie, les gages ; & l'ordre eccléſiaſtique ne lui eſt pas moins ſoumis que l'ordre des juges, ou celui des guerriers. Mais ſans recourir à ces principes qui ne ſeroient pas généralement admis, les maximes de l'égliſe Gallicane peuvent ſervir de réponſe à ces prétentions ultramontaines. Chez-elle, l'égliſe, il eſt vrai, n'obéit pas à l'état, mais elle ne lui commande pas. Ce ſont deux puiſſances indépendantes, mais alliées, qui doivent s'entre-aider ſans attenter à leurs droits réci-

Principes de la philoſophie.

L'égliſe ſoumiſe à l'état.

Maximes de l'égliſe Gallicane.

L'autorité du clergé toute ſpirituelle.

Le pape ne peut pas déposer un souverain.

proques. Le pape ne peut pas plus déposer l'empereur, que l'empereur ne peut faire des décisions de foi. L'excommunication est toute spirituelle, & l'excommunié pour n'être plus Chrétien, n'est pas moins père, maître, ou prince. L'empereur Fréderic II. n'étoit pas moins roi de Naples après le concile de Lyon, qu'auparavant; & tout ce qui se fit, le supposant lui & sa famille déchus de la royauté, étoit nul de toute nullité.

Le pape pouvoit déposer Fréderic comme son seigneur suzerain.

Mais si le pape Innocent ne pouvoit déposer Fréderic comme souverain pontife, il étoit seigneur suzerain de Naples, & en cette qualité, si son vassal lui manquoit de fidélité il pouvoit lui ôter son fief. Ce droit est beaucoup plus spécieux. Les conquérans Normans, par dévotion ou par politique, avoient reçu toutes leurs possessions en Italie du pape Nicholas II. à titre de fief du Saint Siège, qui leur en donna l'investiture aussi bien qu'aux empereurs Suabes, leurs successeurs.

Réponses d'un partisan de Fréderic.

Cependant, en faisant valoir ce droit de souveraineté suivant les loix du système féodal, je ne sais si un partisan de Fréderic auroit été réduit au silence. Il auroit pu dire. 1. C'est à la conduite du pape à nous faire voir s'il agissoit en cette qualité. Est-ce dans un concile général d'évêques, par une excommunication solemnelle, en déliant les sujets de leur serment de fidélité, qu'un seigneur fait condamner son vassal? y mêle-t-on au crime de félonie, des accusations de perfidie, de sacrilége, & d'héréfie? Une assemblée des pairs, de tous les grands vassaux du S. Siège, un roi d'Angleterre à leur tête, étoit le seul tribunal dont Fréderic étoit justiciable; & le crime de félonie

1. Le pape n'agit que comme souverain pontife.

étoit le seul qu'on dut porter devant ce tribunal. Mais au concile de Lyon je ne vois dans Innocent IV. que le souverain pontife. 2. Jamais tribunal ne mérita moins ce nom; on n'entendit ni les accusateurs ni l'accusé; on refusa à celui-ci le moindre délai, quoique ses ministres chargés de pleins pouvoirs s'avançoient vers Lyons à grandes journées. On prononça la sentence avant leur arrivée; & cette sentence portoit, non sur une notoriété de droit, des preuves juridiquement constatées, mais sur une prétendue notoriété de fait, des oui-dire, des bruits publics. 3. Le fond n'étoit pas moins défectueux que la forme. Fréderic ne méritoit point d'être privé de son fief. Tout vassal qu'il étoit du Saint Siège, il n'en étoit point sujet. Un vassal d'un grand fief y régnoit en maître souverain; absolu dans son état, il n'en devoit à son seigneur que l'hommage, le service par lequel il le tenoit, & l'obligation de ne pas porter les armes contre lui. Encore avoit-il tant de latitude à remplir ces obligations qu'il étoit difficile de le convaincre d'y avoir manqué. Si le seigneur *lui veoit sa cour* (c. a. d. lui refusoit justice) il pouvoit se la faire par force, & ses propres vassaux étoient tenus de le suivre contre ce prince dont ils étoient eux mêmes les arrière-vassaux [10]. A plus forte raison, si le prince l'attaquoit, pouvoit-il se défendre par les armes. Or les papes étoient assurément les aggresseurs, si, excommunier Fréderic, offrir ses états à tous les princes de l'Europe, prêcher contre lui une croisade, solliciter ouvertement à la révolte ses sujets du Milanois, de Ravenne, & de la Marche Trévisane, peut justifier ce nom. 4. Si le pape pouvoit représenter à

2. La sentence n'étoit point dans les règles.

3. Elle étoit injuste.

Obligations d'un vassal.

Fréderic n'avoit fait que se défendre.

4. Fréderic

comme empereur pouvoit faire la guerre au pape quoique son vassal d'ailleurs.

son gré le souverain pontife, ou le seigneur du royaume de Naples, Fréderic pouvoit aussi choisir entre ses titres. Roi des deux Siciles, il rélevoit de la cour de Rome; Empereur des Romains, il ne rélevoit que de Dieu seul; & dans la querelle pour la Sardaigne, querelle de l'église & de l'empire, il pouvoit tirer l'épée sans en devoir compte à personne. Il pouvoit même sans manquer à son devoir, employer les forces du royaume de Naples, dèsque ce pays n'étoit pas l'objet de la dispute. Ces distinctions paroissent subtiles, & même contradictoires. Elles peuvent l'être, mais aussi je les tire de l'ouvrage de la barbarie & du hazard, de ce système féodal où le souverain pouvoit être le vassal de son sujet. Sans elles qu'on m'explique comment les rois d'Angleterre depuis Guillaume I. jusqu'à l'Edouard III. pouvoient faire la guerre à la France. Comme ducs de Normandie ou d'Aquitaine, ils en étoient vassaux; cependant ces guerres étoient reconnues pour légitimes; & dans les traités de paix il n'étoit jamais question de pardon ou d'amnistie.

Exemple des rois d'Angleterre ducs de Normandie.

L'investiture de Charles d'Anjou tient à la dépositon de Frédéric 1265.

De la dépositon de Frédéric II. dépend l'investiture de Charles d'Anjou. Le royaume de Naples étoit bien alors entre les mains d'un usurpateur; mais si le jeune Conradin n'avoit pas perdu ses droits par le crime de son aïeul, l'autorité du pontife ne pouvoit s'étendre qu'à faire rendre son heritage à ce jeune prince. 2. Charles s'empara du royaume de Naples, & le laissa à sa postérité. Il étoit trisaïeul de Jeanne I. si connue par sa débauche effrénée. Cette princesse prête à succomber sous les armes de son cousin Charles de la Paix, mécontente de ses plus proches parens, appela à

Louis d'Anjou adopté par la reine Jeanne I. 1380.

son secours Louis duc d'Anjou, frère de Charles V. roi de France, & par ses lettres patentes datées du château d'Oeuf à Naples, le 29 Juin 1380, elle l'adopta pour son fils, & l'institua son héritier universel".

Oserai-je cependant demander si un prince Européen peut faire un si beau don; s'il peut se choisir un fils & un successeur? Le nom de roi est fort usité partout; mais on y attache des idées bien différentes. Chez le peuple de l'Orient c'est un envoyé du Ciel, revêtu d'une puissance despotique, & disposant à son gré de la vie & des biens de ses sujets. Sous un tel gouvernement, le souverain peut donner ses états par la même raison qu'un berger peut donner son troupeau. Ils lui appartiennent. Mais il y a d'autres nations plus dignes du nom d'homme, qui ne voyent dans le souverain que le premier magistrat, établi par le peuple pour le rendre heureux, & comptable à lui de sa conduite. Un tel magistrat ne pouvoit transferer à un autre un pouvoir dont il n'étoit que l'usufruitier. A sa mort il étoit dévolu au peuple, si le gouvernement étoit électif; s'il étoit héréditaire, au plus proche héritier, suivant les loix que la nation avoit établies; & si la maison royale devenoit éteinte, le peuple rentroit dans tous ses droits. Ces dernières maximes étoient assurément celles des peuples du nord, fondateurs de presque tous les royaumes de l'Europe. Sentez la gradation par laquelle leurs princes rendirent héréditaire leur puissance toujours soumise aux loix. Leurs chefs n'étoient d'abord choisis que pour l'occasion; peu à peu ils devinrent perpétuels. La reconnoissance bornoit les élections à quelque famille distinguée; le fils succédoit ordinairement au père, mais il falloit

Si un prince peut donner ses états?

Un despote Asiatique le peut. Pourquoi?

Un prince Européen ne le peut pas. Pourquoi?

Ils ne devinrent héréditaires que peu à peu.

une élection solemnelle; le silence & obéissance étoient sensés exprimer le consentement de la nation, mais elle se reservoit toujours le droit de changer la succession toutes les fois que le bien public le demandoit.

Cette puissance bornée chez les princes les plus absolus.

Je vois même quelque lueur de cette liberté parmi les peuples qui croupissent dans le plus vil esclavage. Les monarques Orientaux qui choisissent leur successeur, sont obligés de le choisir dans la maison royale, & les sujets n'obéiroient point à un étranger, quoique revêtu de l'autorité de leur dernier souverain. Un sentiment confus leur insinue que la loi est encore au dessus du prince.

Cependant les peuples de l'Europe semblent le leur accorder quelquefois.

Cependant (car je ne cherche que la verité) l'on voit d'un autre côté, dans les monarchies Européennes une certaine autorité reconnue, dans les dispositions que les princes ont fait de leurs états. Charles II. d'Espagne se croyoit maître de nommer son successeur, il nomma Philippe de Bourbon. La France accepta le testament, l'Espagne s'y soumit, & les alliés se virent réduits à révoquer en doute son authenticité. Je ne vois pas même, sans accorder aux souverains quelque droit de cette espèce, sur quoi fonder la force des traités, ou ils cedent, non à un parent, à un ami, mais à un étranger, à un ennemi, l'obéissance d'une partie de leurs sujets. Le droit public de l'Europe envisage ces sujets comme rebelles, s'ils refusent de se soumettre à leur nouveau prince. La fameuse distinction de domaine & de frontière bien approfondie, ne se trouvera que des mots en l'air.

Testament de Charles II. d'Espagne.

Autorité des traités de cession.

Testament de René et de Charles IV. d'Anjou.

3. L'adoption de Jeanne I. ne valut aux princes de la seconde branche d'Anjou que le comté de Pro-

vence. Après avoir disputé Naples quelque temps avec la première branche de leur maison, ils ne purent le défendre contre la maison d'Arragon. Ils se réfugièrent en France, faisant de temps en temps des entreprises malheureuses. René le petit fils de Louis I. avoit a choisir entre Charles le fils de son frère, & René de Vaudemont duc de Lorraine, le fils de sa fille. Il choisit le premier; & ce Charles, roi titulaire de Naples, & comte de Provence, se voyant sans enfans, institua pour son légataire universel Louis XI. roi de France, & père de Charles VIII.

Charles VIII. leur héritier universel. 1481.

La lecture réfléchie d'un chapitre de Philippe de Comines (Mém. L. viii. c. 1.) m'a fourni quelques propositions, qui m'y paroissent clairement énoncées. 1. René d'Anjou avoit établi Charles son neveu, & Charles Louis XI. leurs héritiers universels. 2. Le roi de France convenoit que ces princes n'avoient pas le droit de violer l'ordre de la succession par leur testament. 3. Louis XI. & Charles VIII. ne se mirent en possession de la Provence, que parce qu'étant un fief qui ne descendoit qu'aux mâles dont la ligne étoit éteinte, René de Vaudemont n'y avoit aucun droit. 4. Bien loin de contester le droit du duc de Lorraine au royaume de Naples, où il n'y avoit point de loi Salique, la cour de France fit agir tous ses ambassadeurs en sa faveur, & lui permit de mener sa compagnie de cent lances à l'expédition qu'elle y fit. 5. Quelques Personnes déterrent d'anciens testamens de Charles I. & d'autres princes de la maison d'Anjou, par lesquels ils réunissoient irrévocablement le royaume de Naples & le comté de Provence, testamens dont l'authenticité ne fut jamais bien constatée.

René duc de Lorraine, ses prétentions à la courronne de Naples.

La cour de France les reconnoit d'abord.

Les disputes ensuite fondées sur de vieux testamens.

Si la loi Salique devoit être

rejetée en Provence ou avoir lieu à Naples.

6. Charles VIII. en concluoit, que puisqu'il étoit comte de Provence par le testament de Charles IV. d'Anjou, au défaut d'héritiers mâles, il étoit aussi roi légitime de Naples. Dès ce moment il ne fut plus question des droits du duc de Lorraine. Cependant ce duc si mépriſé, ne pouvoit-il pas demander, puisqu'on vouloit régler les deux états par la même loi de succession, pourquoi le comté devoit faire la loi au royaume plutôt que de l'en recevoir? N'auroit il pas été plus équitable de rejeter la loi Salique en Provence, parce qu'elle l'étoit à Naples, que de l'admettre à Naples parcequ'elle étoit admise en Provence?

Maxime du P. Daniel,

Mais il ne faut qu'adopter une maxime du P. Daniel, pour terminer la controverse sur le champ. Le duc de Lorraine n'étoit pas en état de poursuivre son droit, le roi de France l'étoit. Sa puissance lui donnoit la préférence. Je ne sais cependant si on peut adopter une maxime, laquelle généralisée revient à celle ci. "Si l'héritier légitime ne peut faire valoir "ses prétentions, elles sont anéanties, & le plus "proche héritier sans son consentement prend sa "place, & peut poursuivre & obtenir l'héritage "pour lui même & sa postérité."

mise au jour.

Autres droits des deux maisons.

Tels sont les droits principaux des maisons d'Anjou & d'Arragon à la couronne de Naples. C'est au lecteur à prononcer, mais avant qu'il le fasse qu'il jete les yeux sur quelques autres droits des uns & des autres, trop peu certains, ou trop mal fondés pour mériter d'être traités au long. 1. La maison de France pouvoit alléguer que par l'acte d'investiture de Charles I. ses droits lui étoient dévolus.

L'acte d'investiture de Charles I.

Je

Je n'en dirai rien. Le moine qui dreſſa cet acte avec une préciſion ſcholaſtique, l'a ſi bien embrouillé que je ne puis voir ſi ces droits étoient retournés au pape, s'ils avoient paſſé à la branché de Bourbon, ou à celle de Valois.

2. Le droit de conquête; droit odieux, qui n'eſt propre qu'à faire de grands ſcélérats, & qui ſe déclara pour chaque maiſon à ſon tour. Droit de conquête.

3. Le droit adoption par la reine Jeanne II. Mais comme elle adopta ſucceſſivement Louis d'Anjou, & Alphonſe d'Arragon, l'une des quantités (pour parler avec les Algébriſtes) détruit l'autre. Droit d'adoption par Jeanne II.

4. Le droit de poſſeſſion. La maiſon d'Arragon l'avoit depuis ſoixante ans. Mais la maiſon d'Anjou n'avoit jamais laiſſé dormir ſes prétentions: elle les avoit revendiquées dans toutes les occaſions. Droit de poſſeſſion.

5. Le droit du conſentement des ſujets, le plus beau de tous les droits. Les Arragonois pouvoient alléguer l'obéiſſance générale; mais ſelon le parti contraire, leurs cruautés & les murmures du peuple faiſoient voir combien cette obéiſſance étoit forcée. Droit du conſentement des ſujets.

Le droit de conquête n'eſt fait que pour les bêtes féroces. Le droit de ſucceſſion bien imaginé en lui même, n'a pas de principes fixes. Le ſeul droit au-deſſus de toutes les objections, eſt celui qui ſort de la voix d'un peuple libre. Seul droit au-deſſus des objections.

Au camp auprès de Winchester, le 26 Juillet 1761.

Idée de quelques Sujets pour une Compoſition Hiſtorique.

Je mépriſerois tout écrivain indifférent à l'utilité de ſes lecteurs : J'admirerois celui qui uniquement touché de cette utilité compta pour rien ſa propre gloire. Je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Mon inclination, celle de mon ſiècle, me décident pour l'hiſtoire. Convaincu de ſon mérite, ma raiſon ne me fait point rougir de mon choix. Mais ce n'eſt pas tout; ſuis-je propre à marcher dans une carrière que Tacite à cru digne de lui, & dont Pline a douté s'il étoit digne? [11] Le rôle d'un hiſtorien eſt beau, mais celui d'un chroniqueur, ou d'un couſeur de gazettes eſt aſſez mépriſable. A cet égard je ne puis connoître mes forces qu'en les eſſayant, & pour les connoître bientôt je dois choiſir quelque ſujet d'hiſtoire qui me faſſe honneur, s'il eſt bien exécuté, & qui ne me laiſſe pas le regret en cas d'un malheur, d'avoir trop employé de temps dans un genre qui n'étoit pas le mien. Je vais parcourir quelques ſujets d'hiſtoire, marquer leurs avantages & leurs défauts, tels qu'ils m'ont paru, & montrer celui auquel je me ſuis arrêté.

L'hiſtoire de la croiſade de Richard I. d'Angleterre.

L'hiſtoire de Richard premier d'Angleterre, & ſa croiſade contre les Sarraſins, plairoit du côté du merveilleux. Un roi d'Angleterre combattant à la tête des Anglois & des François réunis ſous les murs d'Aſcalon! Les matériaux ſuffiſent au deſſein. Sans parler des chroniques générales, l'on a deux hiſtoriens contemporains & exacts; & ce qui eſt d'un grand prix pour un ami de la vérité, l'un Chrétien, &

l'autre Mahometan; je veux parler de Guillaume de Tyr, & de l'Arabe dont M. Schultens à traduit l'hiſtoire de Saladin. Deux auteurs au moins, nous ont laiſſé des deſcriptions particulières de cette croiſade, & deux autres moines l'ont célébré par des poëmes hiſtoriques. Mais auſſi que ce Richard étoit un digne héros pour des moines; la férocité d'un gladiateur, & la cruauté d'un tyran, employées ſans ſuccès dans une cauſe où la ſuperſtition impoſoit ſilence à la religion, à la juſtice, & à la politique, & contre un prince des plus accomplis dans l'hiſtoire! Que Richard nous intéreſſeroit peu! D'ailleurs cet événement eſt trop éloigné, trop enfoncé dans les ténèbres du moyen age, pour s'attirer beaucoup d'attention aujourd'hui.

Aug. 24th, 1761.] I Read Mr. Bonamy's Reflections upon the Geographical Errors occaſioned by Alexander's Hiſtorians, Mém. xxv. p. 40—54; *very ſolid:* and M. de la Bleterie's Mem. upon the tribunitian power of the Emperors, Mém. xxv. p. 392—440; much inferior to his former diſſertations.

25th.—] I read M. de la Nauze's Diſſertation upon the ancient Roman Calendar, Mém. xxvi. p. 219—257; *moſt excellent:* I never underſtood the Roman Calendar before.

26th.—] I read M. de la Nauze a ſecond time, and meditated him thoroughly.

28th.—] I read M. de Guigne's Memoir upon

the Deſtruction of the Greek Monarchy in Bactriana, Mém. xxv. p. 17—34; *ſingular:* and M. d'Anville's upon the Nation and Religion of the Getæ, ib. p. 34—47; *judicious.*

Sept. 1ſt. —] I read the firſt Diſſertation of the Count de Caylus, upon ancient Painting.

2d. —] I read the Count de Caylus's ſecond Diſſertation.

3d. —] I began M. de la Nauze's Memoir upon the Manner Pliny has treated of ancient Painting.

4th. —] I finiſhed it.

5th. —] I read M. de Caylus's third Diſſertation. Though Caylus has a much higher reputation, I ſhould myſelf prefer de la Nauze; in French I ſhould ſay, Celui-ci a écrit en homme de lettres amateur, celui-là en amateur homme de lettres. De la Nauze is learned, methodical, full of taſte, perhaps ſometimes not preciſe enough. Caylus's obſervations are without any plan, too minute, and ſometimes, when ſtripped of their technical dreſs, injudicious. However, his compariſon of the ancient and modern painters ſhows a knowledge of the beauties and maſters of the art. They are both contained in tom. xxv. Mém. p. 149 — 302. I read the firſt Memoir of M. de Caylus upon ancient Sculpture.

6th. —] I read the ſecond Memoir upon Sculpture, tom. xxv. p. 302 — 368. They are much ſuperior to thoſe upon painting; as the author probably never practiſed ſculpture, he attaches himſelf leſs to the manual exerciſe of the art.

7th. —] I read M. de Caylus upon the Mauſoleum, tom. xxvi. p. 321 — 335.

8th. —] I read four parts of the Bibliothéque des Sciences & des Beaux Arts, from July 60, to July 61; a plain, ſenſible journal.

11th. —] I read M. Freret's Obſervations upon the Marble of Paros, tom. xxvi. p. 157 — 219: the general remarks, intereſting; the inquiry into the date of the death of Darius, ingenious and ſatisfactory; the whole very profound: and M. de Belley's Explanation of a Camayeu in the D. of Orleans's cabinet; very probable: tom. xxvi. p. 475 — 486.

12th. —] I read Belley's Explanation of an Agate in the D. of Orleans's cabinet; *like the former:* tom. xxvi. p. 486 — 504: and M. d'Anville's Inquiry into the Source of the Nile; tom. xxvi. p. 34 — 46; leaves it as obſcure as ever.

Oct. 2d. —] I ran over M. de la Beau's Memoir upon the Roman Legion, in tom. xxvi. of the Academy: one or two Epiſtles of Horace; with Dacier and Sanadon; and Soame Jenyns's Inquiry into the Origin of Evil; and peruſed for the ſecond time, with infinite pleaſure, M. de la Nauze's fine Memoir upon ancient Painting.

Feb. 8th, 1762.] — Having finiſhed Hurd's Horace, given a ſecond peruſal to two principal diſcourſes, and thoroughly meditated the whole ſubject, I began to make an *Extrait raiſonné* of it. At the ſame time I employed my leiſure moments in going through the famous *Argenis* of Barclay, with which I was much entertained; and, with a view to Homer, peruſed for the ſecond time a very conſiderable part of Mezeriac's Ovid.

Devizes, Feb. 8th, 1762.

Q. Horatii Flacci Epiſtolæ, ad Piſones & Auguſtum; with an Engliſh Commentary and Notes. To which are added, two Diſſertations; the one on the Provinces of the Drama; the other on Poetical Imitation; with a Letter to Mr. Maſon: in two volumes, 12mo. *The ſecond edition. Cambridge*, 1757.

Mr. Hurd, the ſuppoſed author of this performance, is one of thoſe valuable authors who cannot be read without improvement. To a great fund of well-digeſted reaſoning, he adds a clearneſs of judgment, and a niceneſs of penetration, capable of taking things from their firſt principles, and obſerving their moſt minute differences. I know few writers more deſerving of the great, though proſtituted name, of critic; but, like many critics, he is better qualified to inſtruct, than to execute His manner appears to me harſh and affected, and his ſtyle clouded with obſcure metaphors, and needleſsly perplexed with expreſſions exotic, or technical. His exceſſive praiſes (not to give them a harſher name) of a certain living critic and divine diſguſt the ſenſible reader, as much as the contempt affected for the ſame perſon, by many who are very unqualified to paſs a judgment upon him.

Horace's Art of Poetry, generally deemed an unconnected ſet of precepts, without unity of deſign or method, appears under Mr. Hurd's hands, an at-

tempt to reform the Roman ſtage, conducted with an artful plan, and carried on through the moſt delicate tranſitions. This plan is unravelled in Mr. Hurd's Commentary. If ever thoſe tranſitions appear too finely ſpun, the concealed art of epiſtolary freedom will ſufficiently account for it. The leaſt Mr. Hurd muſt convince us of, is, that, if Horace had any plan, it was that which he has laid down. Every part of dramatic poetry is treated of, even to the ſatires and the attellanes; its metre, ſubject, characters, chorus, explained and diſtinguiſhed The reſt of the epiſtle contains thoſe precepts of unity of deſign, accuracy of compoſition, &c. which, though not peculiar to the dramatic poet, are yet as neceſſary to him as to any other.

I ſhall ſay little more of the Epiſtle to Auguſtus, than that the ſubject matter is much plainer than in the other, but the connexion of parts far more perplexed. In the two lines from 30 to 32, a critic muſt be very ſharp-ſighted, to diſcover ſo complicated an argument as Mr. Hurd finds out there: however, his own Commentary is far ſuperior to that on the Art of Poetry; and riſes here into a very elegant paraphraſe. As my buſineſs lies more with Mr. Hurd than with Horace, I ſhall only ſelect one of the numerous beauties of this Epiſtle; it is that elegant encomium upon the modern poets, which extends from v. 113 to 139. Every one muſt obſerve that fine gradation, which, from deſcribing the poet as a happy, inoffenſive creature, exalts him at laſt into a kind of mediator between the gods and men. But an art more refined, and nicely attentive to its object, only em-

ploys thoſe praiſes, which belong equally to good and to bad poets. Every one complained of the multitude of bad poets; even theſe, replies Horace, are not to be deſpiſed; ſuch poetry is an employment, which makes its poſſeſſor good and happy, by abſtracting him from the cares of men; he may turn it to the uſeful purpoſes of a virtuous education; and the gods, who attend more to the piety, than the talents of the bard, will liſten with pleaſure to his hymns.

I ſhall now conſider ſome of Mr. Hurd's notes upon theſe Epiſtles, and then paſs to his larger diſcourſes.

Upon v. 94, (Vol. i. p. 68—77.) he ſtarts a new train of thought upon the uſe of poetical expreſſions in tragedy. The herd of critics allow them to the hero in his calmer moments, and forbid them in his more paſſionate ones. On the contrary (ſays Mr. Hurd, and I think with reaſon) it is that very paſſion that calls them forth, by rouſing every faculty and exciting images ſuitable to the grandeur of his ſituation. Anger indeed, which exalts the mind, inſpires more bold and daring images; thoſe of grief are more weak, humble, and broken: but when paſſion ſleeps, it is fancy alone that can create figures, and fancy is a very improper guide for the ſevere genius of dramatic poetry.

Perhaps the natural correſpondency between paſſion and the poetical figures, may be more exactly aſcertained, by defining what is properly meant by poetical figures. It is (if I am not miſtaken) a compariſon, either expreſſed or underſtood, between two

objects, about one of which the mind is particularly engaged, and which it perceives bears some affinity to another. The comparison, properly so called, expresses every feature of that resemblance at full length, the allusion points it out in a more slight and general manner, and the metaphor, disdaining that slow deduction of ideas, boldly substitutes to the object of the comparison, that to which it is compared. In the instance Mr. Hurd has taken from Tacitus, "Ne "vestis serica viros *fœdaret*," we may note this difference between the three species of figures. In a comparison he might have said, "that a silken garment "was so disgraceful to a man, that it was like a pollu-"tion to his body." Had he said, "that a silken gar-"ment, like a pollution, was to be avoided by a "man," it would have been an allusion: but, dropping every intermediate idea, he reports the law by which no silken garment was to pollute a man. This is a metaphor, and of his own creation; but there are many where spiritual faculties, and operations, are expressed by material images, which, though figurative in their origin, are, by time and use, almost become literal. These are the figures of poetry. I am sensible there are rhetorical ones also, but those, I believe, relate rather to the expression and distribution of the former.

Let us now, from these principles, investigate the workings of passion. It has been often observed, that the highest agitation of the mind is such as no language can describe; since language can only paint ideas, and not that sentimental, silent, almost stupid, excess of rage or grief, which the soul feels with such

energy, that it is not master of itself enough to have any distinct perceptions; such passion baffles all description: but when this storm subsides, passion is as fertile in ideas, as it was at first barren: when some striking interest collects all our attention to one object, we consider it under every light it is susceptible of; even that rebel attention, chained down with difficulty to any range of ideas, endeavours as much as possible to enlarge the sphere of them; and as the agitation of our mind crowds them upon us, almost at the same instant, instead of presenting them slowly and singly, we cannot avoid being struck with many comparisons suitable to our situation. The past, the present, the future, our misfortunes, those of other men, our friends, our enemies, our ancestors, our posterity, form within us numberless combinations of ideas, either to assuage or irritate the reigning passion". But those of the first species, though they strike us with force, we reject as much as in our power; and therefore the poet who expresses them in words, ought rarely to go farther than an allusion, or a metaphor: those indeed are in general the darling figures of passion, as it loves to pass with rapidity from one idea to another. However, in those conjunctions of ideas which feed and irritate the passion, she will sometimes dwell with complacency upon them, and pursue them to the minutest resemblances of a simile. I appeal to the breast of every one for the evidence of these positions; and as to the last, I shall instance the noble speech with which Juno opens the Æneid, and rousing herself to vengeance, from the comparison of her behaviour with that of Pallas, col-

lects every circumstance of it which could stimulate her more strongly to the execution of it.

To return to Mr. Hurd's Notes. He employs several passages (Vol. i p. 81—87.) to prove, what I fancy no one would have disputed him; that though the words, pulchrum, beau, beautiful, are often used to express the general conception of beauty, they are sometimes made to signify that particular sort of beauty which pleases the imagination, opposed to that which affects the heart.

Aristotle had blamed the Iphigenia of Euripides, as a character ill-supported; so timid at first, afterwards so determined. The general opinion had extended the same reproach to his Electra. Mr. Hurd undertakes their vindication. If Electra feels so much remorse after the murder of her mother, though the principal author of it, we must consider that she is no where described as devoid of natural tenderness; though the thirst of revenge, supported by the maxims of her times, such as the doctrine of remunerative justice, of fate, and of the heinousness of adultery, had for a time subdued it. Besides, her hatred was chiefly pointed at Ægisthas, and her remorse is greatly exaggerated. As to Iphigenia, her timidity, when acquainted she was to be sacrificed, is easily accounted for; as she was surprised, and, at that time, ignorant of the reasons which required it. Even to the last, her constancy is yet mixed with some regret and repining.

Upon v. 148, Mr. Hurd attempts to account for, and establish one of the most important rules of Epic poetry (Vol. i. p. 110—112). A poet may either tell

his ſtory in the natural hiſtorical order, or, ruſhing at once into the middle of his ſubject, he may afterwards introduce, by way of epiſode, the events previous to it. Which method ſhould be obſerved? Homer, at leaſt in one of his poems, has preferred the laſt "; and in that, as well as in moſt other things, has been followed by his ſucceſſors; by Virgil, by Milton, by Voltaire, and (in this inſtance I may call him an epic poet) by Fenelon. But as many things that have ſtood the teſt of time, cannot endure that of reaſon, I ſhall venture to ſtart ſome objections to this method, and to conſider, in a few words, Mr. Hurd's defence of it.

1ſt, Suppoſing the rule founded on reaſon, it is too vague to reduce to practice. Since the greateſt part of the poem is to conſiſt in a recital, where the poet himſelf ſpeaks, when is that recital to begin? with the principal action? But in thoſe great, though ſimple ſubjects, that alone are worthy of the epic muſe; ſuch, for example, as the eſtabliſhment of Æneas in Italy; there are a great number of previous events, which either haſten or retard the cataſtrophe. Are *they* part of the ſubject? They are intimately connected with it, and no critic ever required unity of place in the epopœa. Are they not? How then can the loves of Æneas and Dido be juſtified? And if they can, why may not Æneas's meeting Andromache in Epirus, be as much a part of the principal ſubject, as his meeting Dido at Carthage? I might in this manner follow the thread of the epiſodical ſtory, perhaps to the beginning of the ſecond, but certainly to the beginning of the third book of the Æneid, (and were I to take the Odyſſey, or any other epic

poem, it would be the same,) and ask at every pause, why the bard might not begin his invocation from thence, like Horace himself:

——— *Demo unum, demo & item unum,*
Dum cadat, elusus ratione ruentis acervi.

But enough has been said on this head.

2dly, When, without any preparation, we are thrown at once into the midst of the subject, unacquainted with the characters or situation of the hero; such a conduct can be productive only of a surprise and perplexity to the reader, which, if they are any beauties, are at least beauties of an inferior species of poetry. Nor is this all; this very ignorance and perplexity of the reader diminishes the interest of that part of the poem; for how can we love beauties we are yet ignorant of, or tremble for misfortunes of which we have a very faint idea? Nor can it be said that the nature of an epic subject preserves it from this inconveniency; since it always is, or ought to be, some story already famous. It may be so; but we are not yet acquainted with the alterations it may have suffered under the hands of the poet: nor can the similar example of dramatic poetry be alledged. It is there an unavoidable defect; but we ought not therefore voluntarily to transfer it to another species of poetry.

3dly, When this objection begins to vanish, and the reader, interested in the present misfortunes of the hero, has little or no curiosity to inquire into his past ones, it is then the poet chuses to tell them. I suppose we have read the first book of the Æneid; it is impossible to read it as it deserves, without taking

the greateſt part in the important ſcene which begins to diſcloſe itſelf; ſo romantic a meeting of a Trojan chief and a Tyrian princeſs, upon the ſhores of Africa, and the gods themſelves employing every artifice to inſpire them with a mutual paſſion, and prevent the eſtabliſhment of the Roman empire. At the inſtant we are impatient to know the event, and expect the poet ſhould haſten to it, we are entertained with a long recital of the ſack of Troy, and the voyages of Æneas. After this is at laſt ended, and we return to Dido, we have almoſt forgot who ſhe was. Is this conſulting the pleaſure of the reader? and that pleaſure ought to be the aim of every writer. I do not know whether I may not have expreſſed myſelf too ſtrongly in ſaying, we have little, or no curioſity, to learn the paſt fortunes of the hero; but, however, let it be conſidered, 1ſt, That before they are told us in a regular narration, a thouſand hints of them muſt have been dropped, which betray the ſecret; ſo that we only come to it with that languid curioſity, of learning the particulars of what we have already a general idea. 2dly, That we are not to conſider our poſitive degree of curioſity, to know the events previous to the beginning of the poem, but to compare it with the deſire we feel of purſuing the ſequel, which muſt be far more ardent; for in every operation of the mind there is a much higher delight in deſcending from the cauſe to the effect, than in aſcending from the effect to the cauſe. In the peruſal of a fable, it is the event we are anxious about and our anxiety increaſes, or diminiſhes, as that event is known or unknown to us. It is eaſy to apply this to the preſent argument.

4thly, and laſtly, (for though I endeavour to be conciſe, I am frightened when I look back,) The ſtyle of the poet will ſuffer as much by this inverſion as his plan. Bold figures and poetical imagery are the eſſence of the epopœa; but with what propriety can they be introduced into that epiſode, where it is the hero, not the poet, that ſpeaks? There are two ſources of theſe figures; ſtrong paſſion, and a fine imagination. The firſt can operate, in any ſtrong degree, only during the actual influence of the miſfortune which gave birth to it; and though the recollection of the latter may call forth ſome ſparks of the former, yet it will be a faint, reflected heat, very unequal to that great affect, of tranſporting both the ſpeaker and the hearer. On the other hand, a fine imagination is no eſſential part of a hero. Homer and Achilles are very different characters; nay, ſhould the chief perſonage, like Ulyſſes, be a celebrated orator, even that will not authorize his employing the beauties of poetical language, ſince his recital, to be properly introduced, muſt be unpremeditated, and occaſional: not like the poet, who, beſides the fire of natural genius, is indulged with every advantage of time, labor, and a particular inſpiration of the gods [15]. The epiſodical ſtory muſt, therefore, be ſimple, unadorned, and far inferior, as to ſtyle, to the reſt of the poem. I am ſenſible the Æneas of Virgil is as great a poet as Virgil himſelf; but either the principles I have laid down are falſe, or this example is a ſtrong proof of the inconveniencies of the method; ſince it obliged ſo correct a writer, to offend either the judgment, or the imagination of his readers.

I cannot pass to Mr. Hurd's arguments, without mentioning a difficulty which seems to affect my second objection, viz. this ignorance and perplexity is an objection only to the first perusal. It is true; but, if precepts are to direct the composition of the writer, it is certainly that first perusal, and the effects it may produce, that he should principally consider; especially as to what relates to the clearness of his plot: and should it be said, that in my third objection our curiosity to know the event can be likewise only balked on the first perusal, to the preceding answer I must add, that whoever considers the power of imagination, will find that reply by no means exact. Although, when we can coolly reflect, we are acquainted with the event, yet the true poet, by interesting our passions, chains us down to the present moment, and prevents our seeing any thing beyond it. When I read the tragedy of Iphigenia for the twentieth time, I know Iphigenia will not be sacrificed; but the struggles of Agamemnon, the rage of Achilles, the despair of Clytemnestra, make me ignorant, and tremblingly anxious for the event.

Let us now hear Mr. Hurd, who, employing the particular example of the Æneid, justifies this common method from two reasons. 1. The nature of an epic poem; and, 2. The state and expectation of the reader.

1. The nature of an epic poem obliges the poet to relate, at full length, every event he himself relates. Now, the destruction of Troy, related in this manner, must have taken up several books. By that time it would have taken such hold of the imagination

tion of the reader, that the remainder of the poem would have appeared little more than an appendix to it. The concluſion is certain; but on what is the principle founded? upon an aſſertion advanced without the leaſt proof. I ſhould rather think, that, as an epic poem muſt preſerve an unity of hero, and of action, every event, inſtead of being related at full length, need only occupy a ſpace proportionate with its importance and degree of connexion with the principal ſubject. This is at leaſt the rule of hiſtory; and if poetry ſhould only deviate from it, for the ſake of making the fable one, connected, marvellous, heroic, and anſwering to our notions of juſtice [16], I do not ſee how the poet is diſpenſed from it in this inſtance. If from reaſon we go to authority, does not Virgil (L. vii v. 45 — 105.) himſelf diſpatch in ſixty lines, the ſtate of Italy at the arrival of the Trojans, with the anceſtors, hiſtory, and character of Latinus?

2. I do not ſee any material difference between this and the laſt argument. To find any, I muſt ſuppoſe Mr. Hurd means that, had Virgil begun the poem with the taking of Troy, that ſtory, however conciſely told, would have engroſſed too much of the reader's attention. I believe it would; but no rule can be founded upon this particular inſtance, where the preliminaries of the poem happen to be incomparably more important than the ſubject matter of it. When a poet finds himſelf under ſuch a difficulty, I think the common method may be very ſerviceable to him.

I flatter myself I have now proved this rule never essential to the epopœa, and in general hurtful to it. But has it no advantages? The only one I can discover is, that making the hero tell part of his own story, gives the poem a more varied, and dramatic air, brings the reader more familiarly acquainted with the chief personages, and furnishes the writer with unaffected strokes, rather indeed of manners and of character than of passion. To these ends it may be serviceable. Let it however be remembered, that the poet who has obtained them the most completely, has done it, in one of his poems, without the assistance of this method.

Mr. Hurd, though a very rational admirer of antiquity, looks upon the chorus as essentially necessary to tragedy, and blames the moderns for having rejected it. The subject is curious, and, I think, has never been well considered; but, as such a discussion would lead me too far, I shall defer it till another opportunity, and only report here the substance of Mr. Hurd's commentary.

The chorus, (vol. i. p. 116—119.) rejected by us notwithstanding the authority of Aristotle and Horace, joined to the example of the ancient tragedians, and of our own Milton and Racine, has many advantages to recommend it. The principal are, 1. The chorus interposing in the action, and bearing a part of it, gives it an air of probability, and real life, and fills up that vacuity which is so sensibly felt upon the modern stage. 2. The chorus is as useful to the ethics, as to the poetry of the stage. It is a perpetual moral commentary upon the drama, enforcing

every virtuous ſentiment, rectifying every vicious one; and pointing out the important leſſons which may be drawn from the cataſtrophe. Nor can it be ſaid that the audience do not want this aſſiſtance. A ſharp-ſighted Athenian audience, even with the help of the chorus, could not diſtinguiſh between the real ſentiments of Euripides and thoſe he was obliged to ſuit to his characters. Theſe uſes of the chorus naturally aſcertain its laws. 1. Its ſongs muſt be animated with a ſpirit of virtue and morality; and 2. Their ſubject matter muſt be relative to and connected with the plot of the play and the actual ſituation of the perſonages. The Greek tragedians, who invented the chorus, have ſcarce ever deviated from the ſpirit of it. But Seneca, who ſeems to have endeavoured by his faults to illuſtrate the admonitions of Horace, has often miſtaken it in the groſſeſt manner. Mr. Hurd (vol. i. p. 120 — 127.) ſelects his Hippolitus, one of his beſt plays, and examines it act by act upon theſe principles. Every where his chorus bears a moſt idle and unintereſting part. The example of the third act, which contains the falſe accuſation of Hippolitus, and the too eaſy deception of Theſeus, may ſuffice. What had the chorus to do here? but to warn againſt the too great credulity, and to commiſerate the caſe of the deluded father. Yet it declaims in general upon the unequal diſtribution of good and ill. Mr. Hurd traces the ſource of theſe blunders to an injudicious imitation of ſome paſſages of Euripides, without any attention to character or ſituation.

The ſecond law of the chorus is without exception;

but several things may be said to explain or modify the first. 1. The use of moral sentences is not only necessary, but peculiar to the chorus. That is their proper place; if they were frequently put into the mouths of the speakers, it would only give the drama an air of stiffness and pedantry, very opposite to real life. If the Greeks (especially Euripides) have acted otherwise, they were only to be justified from the manners of their age (vol. i. p. 155 — 163.) That age was peculiarly addicted to moral sentences, from a singular mixture of simplicity and refinement. Their simplicity inspired them, as it does always, with a spirit of moralizing, expressed in short proverbial sentences: at the same time, moral philosophy was never more universal, and even fashionable. Both these causes operating upon the manners and conversation of the Greeks, could allow the poet, without offending against probability, to extend those maxims to the personages of the drama which succeeding times should confine to the chorus. Accius and Pacuvius indeed, and after them Seneca, injudiciously copied the Greeks in this instance; though writing to a nation whose manners were very different. 2. Though the chorus should always take the side of morality, it must not be so much that of a pure, philosophical morality, as of the popular system of ethics of that age and country. This restriction will be a reply to many cavils (vol. i. p. 131 — 139). We are shocked in the Medea, when we see a virtuous chorus not only conceal, but even abet the cruel designs of that princess, against her husband, her rival, and the tyrant Creon; designs most justly

repugnant to the purer lights of modern religion and philosophy: but we must consider that, in the Pagan world, the severest revenge for such injuries as the violation of the marriage-bed, so far from being a crime, was almost an act of duty; and that since positive laws allowed it to the husband, a chorus of women might very well think no natural law forbade it to the wife. 3. Great allowance must be made for bad politics, as well as bad ethics: a chorus of free citizens will be virtuous and independent; but should they (as in the Antigone) be composed of the servile ministers of a tyrant, their words, and even their thoughts, will be slavish, and the will of their masters their only rule of right and wrong; their depravity will be the fault of the subject, not of the poet. Nay this depravity will convey a fine moral lesson of the baleful influence of arbitrary power (vol. i. p. 127—131).

Mr. Hurd thinks the verses from 202—220, which are generally considered as a censure on the corruption of the modern music, are in fact an encomium on its improvement; couched under an irony, by which he sneers at the too great austerity of those who blamed it without a sufficient attention to the alteration of manners, and the mixed company a public assembly is made up of.

The account our commentator gives of the Satyrs, Mimes, and Attellanes, is as curious as it is new. I shall only report the substance. 1. The attellanes were originally a Roman entertainment; so called from Attella, a town of the Osci, in Campania; for which reason, both the language and characters were Oscan; and the introduction of an old provincial

dialect was a source of pleasantry very apposite to the unpolished taste of those ages. 2. In the seventh century of Rome, Pomponius began to write Latin atellanes; preserving however an antique cast of expression. This reformation, and a more moral turn which he gave his atellanes, procured him the name of inventor of them; and the honor of being imitated by the dictator Sylla. 3. Soon after, and before Horace wrote, the Oscan characters, now become absurd, had disappeared, and made way for the Greek satyrs. 4. Horace finding this entertainment established, and even necessary for the populace of Rome, undertook to regulate it, and to substitute to the gross ribaldry of the atellanes, the poignant wit of the Greek satyrs. 5. If it is asked, in what that wit consisted, it may be answered, principally in the double character of the satyrs themselves, who, though rustic and grotesque personages, were supposed in ancient mythology to be great masters of civil and moral wisdom: but should Horace be censured, as he has been, for preferring these atellanes to the elegant mimes of Laberius, it may be replied, that we rate too high the merit of these mimes. Cicero despised them, and the best ancients represent them as a confused medley of comic drollery, on a variety of subjects, without any order or design; delivered by one actor (vol. i p. 165 — 184.) and heightened with all the licence of obscene gesticulation.

This inelegancy (to pass to another remark of Mr. Hurd) was the general character of ancient wit, which consisted rather in a rude illiberal satire, than in a just and temperate ridicule, restrained within

the bounds of decency and good manners; Cicero and Horace themſelves, though maſters of every other part of elegant compoſition, joke with a very ill grace. A favorite topic of ancient raillery was corporal defects; a deciſive proof of the coarſeneſs of their humor; and this practice was recommended by rule, and enforced by the authority of their greateſt maſters (Cic. de Orator. L. xi. C. 59 and 66). After this we muſt not be ſurpriſed if they preferred thoſe authors, whoſe wit was like their own, rough and coarſe: Plautus to Terence, Ariſtophanes to Menander. We muſt follow Mr. Hurd for a few moments into his inquiry into the cauſes of this defect. 1. The free and popular governments of antiquity. Theſe, by ſetting all the citizens on a level, took off thoſe reſtraints of civility which ariſe from a fear of diſpleaſing; and which can alone curb the licentiouſneſs of ridicule. The only court to be paid was from the orators to the people. Theſe were to be entertained with the coarſe banter proper to pleaſe them; and, deſign paſſing into habit, theſe orators, and after them the nation, accuſtomed themſelves to it at all times. The old comedy was therefore an excellent ſchool for an orator, and always recommended as ſuch: but when arbitrary power had moulded the Roman manners to more obſequiouſneſs and decency, Terence and Menander began to receive a deſerved applauſe; though even then, ancient wit was never thoroughly refined; for, 2. The old feſtal entertainments ſtill ſubſiſted, the Panathenæa and Dionyſiæ of the Greeks, the Bacchanalia and Saturnalia of the Romans; and preſerved

always an image, as well of the frank libertine wit of their old ſtage, as of the original equality and independency of their old times. Upon this ſubject I agree with Mr. Hurd; but I think this influence of government upon the manners and literature of a nation, might be the ſubject of a very original inquiry. I have a good many ideas myſelf, though, as the Abbé Trublet calls it, "*Je n'ai pas achevé de les penſer.*"

Upon v. 404. Mr. Hurd explains his author differently from his predeceſſors. They extended that encomium to all poetry, which Horace meant only for the lyric. In fact it is only adequate to that ſpecies which is beſides ſo particularly pointed out by "*Muſa lyræ ſolers, & cantor Apollo.*" This is a delicate ſtroke of Horace, after his panegyric upon dramatic poetry, to ſhow the lyric had alſo its merit (Vol. i. p. 234—237.), and to prevent the Piſo's from deſpiſing the choice he had made.

Theſe are the principal notes upon the Art of Poetry. On the Epiſtle to Auguſtus, I find but two worthy much notice.

The firſt is the explanation of a magnificent allegory, which opens the third Georgic. Virgil, after apologizing for the meanneſs of his ſubject, breaks away, with a poetical enthuſiaſm, to foretel his ſucceſſes in the future great work of the Æneid. He ſhadows it under the idea of a trirmph, in which he is to lead captive all the Grecian muſes: the monument of the triumph is to be the uſual one, a temple conſecrated by games and ſacrifices, and every ornament of which alluded to the tutelary divinity Auguſtus. Thus, under the popular authorized veil

of the apotheosis of that prince, he lets us at once into the whole secret of his plan (Vol. ii. p. 30—50). This explanation is exquisitely fine; but if my memory is good, the P. Catrou had started it before Mr. Hurd.

2dly, The other remark is to explode a practice, familiar to Ovid, and not unknown to more correct writers; that of coupling two substantives to a verb which does not strictly govern both, or which at least must be taken in two different significations. He proves very copiously against the professor d'Orville, that such a practice breaks the natural connexion of our ideas, and turns the attention of the reader from the subject, to a discovery and admiration of the art of the writer. He therefore pronounces it unworthy of serious poetry. (Vol. ii. p. 61—75).

As yet I have only spoke of Mr. Hurd's notes. His discourse upon the several provinces of the drama is a truly critical performance; I may even say, a truly philosophical one. From simple definitions of each species, he deduces a very extensive theory (Vol. i. p. 247—308). To touch the heart by an interesting story, is the end of tragedy; to please our curiosity, and perhaps our malignity, by a faithful representation of manners, is the purpose of comedy. To excite laughter is the sole, and contemptible, aim of farce.

These inquiries are delicate; sometimes we think we are reasoning upon things, when in fact we are only cavilling about words. It is more especially so with regard to those ideas which do not represent substances, but only modes of thinking, and mo-

ral combinations. There we can be only guided by practice and experience. They are out of the province of reason. If Plautus and Aristophanes have given the name of comedy to a species of entertainment of which the essence was ridicule, they had a right to do it. If their successors Terence and Menander have given the same name to their more serious drama, we must either prove these definitions not incompatible, or give some other appellation to the object of the last. All that reason can do upon this head is, dropping names, to investigate the sources of our pleasures, to class them, and to see how far they agree, or interfere, with each other.

It is very natural that the contemplation of human life should be the favorite amusement of man. It is his easiest, and yet least mortifying, method of studying himself. This contemplation can be only considered in two different lights, manners and actions. We must allow, though we cannot explain it, that our humanity makes it hurt and yet pleased with the misfortunes of our fellow-creatures; and that the recital of a story, terrible or pathetic, rouses every faculty in the human heart. On the other hand, daily experience convinces us that our reflections and conversations never turn upon any subject so often, and with so much pleasure, as the various characters of mankind. It is to give us these pleasures less strongly perhaps, but, through the means of fiction, more completely, that two entertainments have been invented, to the first of which we may hypothetically give the name of tragedy; and to

the ſecond, that of comedy. The laws of each ſpecies are to be deduced from their ends: but in following Mr. Hurd, I ſhall only mention thoſe particular to what we have juſt now called comedy.

The firſt law of comedy muſt relate to the choice of character. They muſt be mixed ones. Human nature never deals in manners perfectly good or completely bad: but the poet is not confined to thoſe characters only which excite contempt and ridicule; virtuous, amiable perſons, who inſpire us with ſentiments of love and approbation, may be properly introduced, ſince all probable domeſtic manners lie within the province of comedy. Theſe characters will not indeed occur ſo often as thoſe of another kind, not only becauſe they are leſs frequent in real life, but becauſe they admit of leſs variety. For reaſon and virtue purſue a ſteady uniform courſe, while the extravagant wanderings of vice and folly are infinite: however, when properly brought upon the ſtage, they will occaſion more pleaſing ſenſations there than in ſociety; whereas the ridicule of a ſcenical character is much weaker than that of a real one: perhaps our malignity may furniſh a reaſon for this difference. 2dly, Another rule of comedy relates to the management of characters; they are to be diſplayed in a natural manner, and, as much as may be, the perſonages are to give their own characters; but that by undeſigned actions or expreſſions, by which they lay themſelves open without knowing it. Nor is that character always to appear, ſince it cannot always exiſt, but as the ruling paſſion is modified by others, or called forth by circum-

ſtances. A contrary method, though too common, is turning a man into a ſingle paſſion; a man, ſuch as nature never made, ſince thoſe who are the moſt under the dominion of a ruling paſſion, act and talk, upon many occaſions, like the reſt of mankind. Actions are the province of tragedy, and manners that of comedy; this forms their diſtinctive difference. However, they cannot avoid running a good deal into each other. Without manners no action can be carried on, ſince we act according to our paſſions: nor could it affect us much, ſince our terror, or our pity, depends chiefly upon our love and hatred. On the other hand, how could manners be repreſented without a probable ſeries of events, contrived to call them forth in a natural manner. We can only ſay, therefore, that in tragedy the action is the principal, manners an acceſſory circumſtance; in comedy manners are the principal, action the acceſſory circumſtance. In both the poet muſt take care that the end be not loſt in the means. For this reaſon the complicated plots of the Spaniſh writers have been juſtly laid aſide as contrary to the true genius of comedy. It may be worthy of ſome notice, in ſpeaking of characters, that the moſt natural ones are comic; many highly ſo, are unfit for tragedy. Tragedy requires characters, good or bad, but of a power and energy equal to the greateſt effects: but many paſſions, (the paſſions of weak minds,) ſuch as vanity, can never with truth be raiſed to that dramatic importance; the actions produced by ſuch paſſions will be always, like themſelves, puny and inſignificant: but the energy of ſtronger paſ.

sions may be softened and reduced to the level of common life. Cruelty and ill-nature may disturb either a family or a nation; besides, there are other passions, the power of which, though great, is vilified by their object. The various species of avarice have produced the most tragic events; but the love of money is of so vile and groveling a nature, that it would degrade the most pathetic tragedy that turned upon it.

This difference of the two species cannot well be disputed: but it has been asked, whether they have not been distinguished by the rank, as well as the character, of the personages; or in other words, whether tragedy is confined to the public and exalted characters of kings and generals, and comedy to the humbler stations of private life? Without any regard to authority, I shall examine this question, mixing indifferently my own reasons and Mr. Hurd's.

As to tragedy, it may indeed be said, that we are the most affected by those misfortunes which might happen to ourselves; and that therefore the distresses of a private family must touch us more nearly than those of a monarch: but to counteract that advantage we may remark, that the story of those whom we are accustomed to look upon with awe and veneration, attaches us in the strongest manner, and awakes our terror and pity much more than the wretchedness of private men. These indeed are popular notions, but the poet's business lies in complying with those notions, not in reforming them. Besides, the misfortunes of the great, though not superior in themselves to those of the multitude, are

yet far more important in their consequences which heighten the distress, by extending the influence of it to the whole community. To these general reremarks I may add a particular one, that in the noblest subjects, those founded upon ambition, love of our country, &c. the rank of the personages cannot be too exalted; since upon that depends the greatness of the prize for the one, and of the sacrifices in the other; and consequently great part of the importance of the action and strength of passion.

But cannot comedy admit of monarchs? they have their private life, and may not the ridicules of it be displayed upon the stage? I think not; but I must give my reasons.

1. The first will be taken from the spectators. We love comedy, because it offers to us a faithful representation of what we meet with in life. It must be therefore the life of the most considerable part of the audience, that the poet should represent: but what is that part? The question is easily resolved, by looking through human society, and observing that insensible gradation from the man of quality to that degree immediately above the mechanic and the laborer; every link, from the highest to the lowest, enough connected with the others to have some acquaintance with their manners; and enough improved by education, to laugh at theirs, and their own follies. These then are the manners a poet should copy in their different appearances: should he touch those of the prince or peasant, they must either be the same or different. If the same, why go out of the way for them? If different, who will be

found to understand or relish them? This is particularly true of the manners of princely life. With those of the lowest we are better acquainted; and the poet may find some archetypes among the spectators; but the grossness of them will disgust every one whom he can desire to please.

2. But are the manners of princes different from those of their subjects? are there any qualities peculiarly royal? I know but one; that is, the thinking that there are such: in other words, I mean a fondness for flattery. That ridicule can, I confess, be no where so well represented as on the throne; since those will always receive, and love, the most extravagant adulation, who have it most in their power to reward and punish: but still I think it a better subject for satire than comedy. It would be difficult to put in action the follies of a monarch; the great theatrical resource is, the opposition and contrast of characters that display each other. The severity of Demea, and the easiness of Micie, throw a light upon one another. Should we be half so well acquainted with the misantrophy of Alceste, were it not for the fashionable, complaisant character of Philinte? But the poet would be almost destitute of this resource, if he laid his scene in courts; which offer one uniform set of manners moulded upon the example of the prince. What contrast could be found to set off *his* character? None; since such a contrast supposes freedom and equality. This I take to be the true reason; not merely that politeness which in high life obliges even equals to conceal from each other their real characters. This is

rather an advantage: we purſue with pleaſure the various arts of concealment which it inſpires, and when, as it muſt often happen, chance, familiarity, paſſion, intereſt, throw it off its guard, and diſplay the man in his true colors, the long conſtraint gives them a new vivacity, and the diſcovery gives a higher reliſh to our entertainment.

3 But the moſt important objection to theſe characters ſtill remains. They can have no private life. They have doubtleſs many things ridiculous and inſignificant in themſelves, hardly any thing that is ſo in its conſequences. Every action of theirs is important by the influence it has upon the community; and if we paint their follies, thoſe follies, rendered vices by their tragical effects, would in themſelves excite contempt, and indignation for their conſequences; and, as the firſt of theſe paſſions is as repugnant to tragedy, as the ſecond is improper for comedy, could produce only a very motley and diſagreeable compoſition. Therefore, when M. de Fontenelle aſks, whether Auguſtus, in his laſt ſickneſs, ſurrounded by aruſpices, who promiſe him a ſpeedy recovery; by Parthian ambaſſadors, who reſtore to him ſtandards about which he is totally indifferent; fawned upon by Livia, who is impatient for his death; whether all this would not make as good a comedy as the *malade imaginaire*; the anſwer will not be difficult: No. Becauſe the follies and weakneſſes of the laſt, as they are innocent, divert us; while the fawning of Livia, and her power over her huſband, fill us with horror and indignation; when we reflect that, by ſetting Tiberius on

the

the throne, they made the world unhappy for three-and-twenty years, and finiſhed the ruin of the liberty and nobility of the republic.

The practice of M. de Fontenelle, though very happy, is rather a confirmation of this theory. In his comedies he endeavours to reconcile us to thoſe great perſonages, but he is continually reduced to ſhifts of lowering our idea of their importance, and diveſting them of their power and majeſty, before he can make them real comic characters. His common expedients are, making them of mean extraction, though raiſed to the throne; not putting them in poſſeſſion of the crown till the end of the play; and laying his ſcene in Greece, in order to fill their court with ſimple citizens inſtead of with nobles.

I cannot help thinking that farce (the third ſpecies of Mr. Hurd's) is rather a corruption, than a diſtinct ſpecies of comedy. Is not his own definition a proof of this? That, as comedy is a faithful, ſo farce is an exaggerated picture of human life: if they are diſtinct, there is little occaſion to fear any encroachments into the province of comedy from farce: but many comic writers, to pleaſe the corrupt taſte of the multitude, have deſcended to all the extravagance of farce. There is another ſubject, which farce has preſerved from the old comedy. This is the painting perſonal individual characters: but that practice, ſeldom followed, and never authorized upon the modern ſtage, rather deſerves the animadverſion of the magiſtrate than of the critic. As to follies, not confined to a man, but to an age or country, I think Mr. Hurd too ſevere in baniſhing them into farce:

he seems sensible of it himself; and in the instance of the Alchymist, attempts to soften his sentence by a distinction rather chimerical.

I have, though without design, already so much extended this extract, that I shall abridge the other discourse of Mr. Hurd far more than its merit would otherwise justify. The subject of it is extremely curious; poetical imitation examined upon very original principles; a question in which the reputation of all the great writers since Homer is vitally concerned. It is thus stated by Mr. Hurd: "Whether that conformity of phrase or sentiment between two writers of different times which we call *imitation* may not, with probability enough, for the most part, be accounted for from general causes arising from our common nature; that is, from the exercise of our natural faculties upon such objects as lie common to all observers" (Vol. ii. p. 105—207).

It has often been observed, with truth, that as our capacities are narrow, and the materials of observation the same to all men; it is impossible that in so great a number of those who have thought, and published their thoughts, some should not have coincided in the same opinions, without any knowledge of each other. I believe that I may appeal to every man of letters, whether sometimes he has not met with things in books, which he had observed before he had ever seen those books; and things too of an uncommon and particular nature. Even in those sublimer mathematics, so different by their evidence and universality from our other speculations, the same discoveries have been made by different men, who seem

rather to have coincided with, than to have followed each other. Is not that the decision of the moderate part of mankind upon the celebrated dispute of Sir Isaac Newton and Leibnitz (V. Fontenelle in the Eloge of Leibnitz, tom. v. p. 520. — 531.), in the beginning of this century? If this is the case in those general abstracted branches, which contain such amazing combinations of ideas, it is surely probable that in works of imagination, which contain much fewer, this ought oftener to happen. Besides, the most original poetry is in fact imitation, imitation of nature; and in those images which are confessedly natural, it seems difficult to say why two men of genius may not have seen them without any previous knowledge of each other. From these reasons, the candid critic will readily allow that there may be similitude without imitation.

But a slight glance on the history of the sciences, and a few reflections on mankind, will reduce this candor within its due limits. Let us remember that, 1. Since the time of Homer, who perhaps was without models to imitate, that author has been introduced into the earliest part of our education; that succeeding times added to his lessons those of the other Greeks; that the Romans studied them with care; and that, since the revival of letters, we are made acquainted, as soon as possible, with the Greeks and Latins. That those impressions, engraved on our minds before we reflect, afterwards grow up with us; and when we look abroad into the moral and natural world, which these companions often prevent us from doing, we see it only with the eyes

of the ancients. Authority, founded on reason, would oblige us to act in this way. The ancient compositions have stood the test of time and examination; and the veneration that is paid to them, is enough to engage a modern to endeavour to associate himself to it, by transfusing into his own writings the spirit, the thoughts, and even the expressions, of these admired models: and, 2. Inclination will direct him to the imitation of some particular model; of some writer whose soul is most congenial to his own, and whom he can read with the greatest delight, and imitate with the most ease. These reasons bring us back to our first suspicion, that where there is a striking similitude, there is imitation; since where there are two ways of accomplishing it, it is natural to prefer the easiest, especially when it is confessedly very common.

Mr. Hurd found it necessary to go further, if he intended to clear his authors from the charge of imitation; accordingly he endeavours to prove, by a very elaborate deduction, that both the ideas, and the methods, employed by the ancients, were not only *natural ones*, but the *sole natural ones*; so that if succeeding poets, endued with judgment, looked abroad into nature, they not only *might*, but *must* meet with them; while men of irregular fancies could avoid *them only* by avoiding truth and probability. This theory accounts for resemblances of works, by resemblances of things; and forbids any suspicion of imitation, unless we are guided to it by particular circumstances. In a matter of such vast extent, it is as difficult to refute as to prove. There would

indeed be a very ſhort method of overthrowing at once Mr. Hurd's doctrine; could I write a work of imagination, full of beauties, formed on the model of nature, and yet different from thoſe of the ancients, I ſhould then demonſtrate that they have not exhauſted it: but ſuch a confutation is far beyond my power. Without aſpiring to genius, I ſhall think myſelf very happy, if I can frame my opinions according to the dictates of good ſenſe.

I we examine this queſtion *à poſteriori*, from practice and experience of what *has* been done, though we ſhall meet with nothing very deciſive, I think, however, that the advantage will not be on Mr. Hurd's ſide: he will, indeed, quote many ſtriking ſimilarities of this kind, from writers who could have had no knowledge of one another; but he will be anſwered, 1. That ſuch writers can hardly be found; that the ſacred writings ſhould not be mentioned, nor compared, with Homer; ſince we are talking of human, not divine compoſitions; and that Shakeſpeare, the modern who appears freeſt from exception, though ignorant himſelf, lived in a learned age. 2. That *their* example can only be quoted againſt thoſe who think every ſimilarity *muſt* be an imitation, without any regard to the circumſtances of the writers. That, as ſuch a coincidence is poſſible, we muſt employ it to explain a phænomenon for which we could not otherwiſe account; but that when the more eaſy and probable one may be recurred to, we ought to employ it. On the other hand, an antagoniſt of Mr. Hurd's would have occaſion for no great compaſs of reading to diſcover, in the moſt modern

writers, many original images and ſentiments. He would ſelect them, particularly, from thoſe very writers, who, from an apprehenſion that every thing had been already ſaid, had cramped their natural genius, by an open, perpetual imitation of the ancients; and he would infer, with ſome plauſibility, that had they written from their own natural feelings and obſervations, they would have been ſtill more original. He would deſire Mr. Hurd to reconcile this with his principles, and even preſs him for a preciſe anſwer, at what period of the hiſtory of letters the ſcene had been cloſed, nature exhauſted, and ſucceeding writers reduced to the hope of imitating ſucceſsfully. Wherever he choſe to fix it, the critic would bring againſt him ſo many later original images, that the reſource of diſputing their claim, and hunting for ſome diſtant alluſion, or general reſemblance, would be hardly ſufficient.

Without following minutely our author through his copious deductions *à priori*, in which he has certainly ſhown great learning and ingenuity, I ſhall only make two or three general obſervations, which may give an idea, both of his method of reaſoning, and of my objections to it.

He enters upon a taſk, in my opinion, far above human abilities. To examine the origin of our ideas is the buſineſs of metaphyſics, and the greateſt philoſophers have failed in the attempt. But it is perhaps ſtill more difficult to embrace them all at one view, and to claſs them according to their different objects, in ſo accurate a manner as to aſſure ourſelves that we have ſuffered no material ſpecies to eſcape.

This is, however, what Mr. Hurd undertakes. He makes three diviſions of the world of ideas which can enter into poetry. 1. The vaſt compages of corporeal forms of which this univerſe is compounded. 2. The internal workings and movements of our own mind; under which the manners, ſentiments, and paſſions are comprehended. 3. The outward operations, which are made objective to ſenſe by the means of ſpeech, geſture, and action. Theſe are again by him ſubdivided with an exactneſs in which I ſhall not purſue him. I ſhall only remark, 1. That his ſmalleſt ſpecies are yet too general to prove any thing. That Milton, for inſtance, muſt, like Homer, have made uſe of moral, religious, and economical ſentiments, and could not invent any new ſpecies, I ſhall readily allow; nor is it upon ſuch general reſemblances that a charge of imitation is ever founded. It is upon more particular ſimilarities, where Mr. Hurd can never attain to ſhow that *thoſe* ideas were the *only ones*. The only method Mr. Hurd can there follow, is a ſort of vicious reaſoning, in a circle; to look for the images upon every ſubject he can meet with in the oldeſt authors, and then to conclude that they are the only ones exiſting.

2. Even ſuppoſing that he had exhauſted the whole ſtock of nature, and had ſhown that every, image, ſingly, had been ſo obvious as to be ſeen and employed by the firſt writers, a much larger field would ſtill remain; their different combinations, which are infinite. With regard only to human manners, the great ſources of character, paſſion, and ſituation, may be combined in ſuch a variety of ways, as no

algebra could reach. Let us, for a moment, abandon fiction, and enter into historic truth. Consult the annals of any nation; observe the various effects of the modifications of those three principles upon their history, and then say whether the operations of human nature are easily classed, or circumscribed.

3. This consideration of the shifting picture of mankind, as an illustration, leads us to consider it in itself. We shall find it a most extensive and infinite range of ideas, almost sufficient of itself to preserve genius from imitation; since to the writers of every age and country it appears in a different shape. It is the manners, the government, the religion, of that age and country he is to study; and whether the nature of his subject allows him to introduce them at full length; whether he can only adorn his works with distant allusions to them; whether he can only catch the general spirit of them, they will always make him an original. I shall quote one instance of what I mean, and that from an authority Mr. Hurd will hardly dispute (Warburton's Divine Legation). When Milton conceived the glorious plan of an English epic, he soon saw the most striking subjects had been taken from him; that Homer had taken all morality for his province, and Virgil exhausted the subject of politics. Religion remained; but as Paganism, though it furnished very agreeable scenes of machinery, took too slight a hold on men's minds to build the story of the epopœa upon it, he had recourse to Christianity: and, taking his story from an article of our faith, struck out a new species of epic poetry; but he could never have

done it, had not the manners of that age, attached to religion in general, and to that tenet in particular, warmed his imagination, and given it a dignity and importance, which he could never have transfused into his poem, if he had not first felt it himself. Nor is this observation repugnant to another I have made elsewhere (Essai sur l'Etude de la Litterature p 19.) — that the manners of the ancients were more favorable to poetry than ours. I think so still, of their manners, as well as their languages. Yet I would have our poets employ our own, not only for the sake of variety, but because we shall make the best use of those with which we are the most intimately acquainted.

From these observations I must decline subscribing to Mr. Hurd's theory, of circumscribing the poet's images within such narrow limits. It is, however, without running into the other extreme, or condemning every resemblance as a designed formal imitation. I take the exact difference between Mr. Hurd and myself to be this: I look upon imitation to be the most natural, and general, cause of any striking resemblance between two writers; and therefore assign it, without particular reasons to the contrary. Mr. Hurd, on the other hand, thinks it may generally be accounted for by a resemblance of mental operations, and therefore never suspects an imitation, without particular circumstances which lead to the detection of it.

He employs another discourse (Vol. ii. p. 1 — 76.) with a review of these circumstances; but as every one is accompanied with examples taken from the ancients and moderns, and criticised with great taste, I can only reduce the great number he alledges to three,

drawn from the different lights in which we may consider every resemblance, and fix the probability of its happening, by chance, or by design. 1. How close is the resemblance? Is the thought exactly the same? Is it introduced upon the same occasion? Is it expressed in the same manner, the same words, or words nearly the same? Is it a short passage, or one of a considerable length? 2. What degree of acquaintance can the second poet be supposed to have had with the first? Did he live in a learned, or an ignorant age? Was he himself a man of letters, or without education? Did he affect the fame of originality, or did he modestly profess a desire and habit of imitating the ancients? Was the first author an acknowledged favorite of his? 3. What appearance is there that the idea should have naturally struck the second? Was it common, or particular; did it agree with the style and design of his work; with his own character; with the real appearance of nature; with the manners and opinions of his age, country, and profession; or at least with those he describes? Is it introduced in a general unaffected manner, or brought in without any occasion, and clothed in uncommon, obsolete language? Mr. Hurd thinks these circumstances, all or some, necessary to form a suspicion. I allow they are very useful to confirm one.

Blandford, March 18th, 1762. I have at last finished Mr. Hurd's performance. I reckoned upon six or seven pages; I am now writing the thirtieth. Another time I hope to confine my extracts within proper limits.

1762.
March 18th.] I finished at last my abstract of Mr. Hurd, which consists of thirty pages in folio: though it took me up much more time than I imagined, by running into so unexpected a length, yet I do not regret it, as it started a new train of ideas upon many curious points of criticism. To get a little nearer to Homer, of whom I have never lost sight, I read the *Enquiry into the Life and Writings of Homer.*

27th.]—At last I returned to Homer, and beginning where I had left off, read L. v. V. 1—404.

28th.]—Read of the Iliad L. v. V. 405—606. At the same time I resolved every day to learn, and write down, a certain number of the *Racines Grecques;* and to-day went through the four first.

March 29th.]—Learnt and wrote the *Racines Grecques*, Stang. 4—8. Read of the Iliad, L. v. V. 606—909; and beginning, for the second time, the Enquiry into the Life and Writings of Homer, read page 1—56.

30th.]—Went through the *Racines Grecques*, from 8—12; but read no Homer.

31st.]—I read the *Enquiry*, page 56—80: went through *Racines Grecques*, 12—16; and reviewed the first three hundred lines of the fifth book of the Iliad.

April 1st.]—Went through *Racines Grecques*, 16—20; and reviewed the remaining six hundred lines of the fifth Iliad. I likewise read v. 225—295, of the eleventh Æneid, in relation to Æneas and Diomede.

2d.]—Went through *Racines Grecques*, 20—24. The method I pursue is this: after reading them attentively, I write them down from my memory, looking in the book as seldom as I can. I then repeat them

twice; first mentioning the French word that answers to the Greek; then the Greek word that answers to the French. At last I repeat the French of every Greek root of the present, and two preceding days. I find this method, though dry, helps me very much.

3d.] —Went through *Racines Grecques*, 24—28. Read the sixth book of the Iliad, from v. 325—529, the end.

6th.]—I only went through *Racines Grecques*, 32—36; and read the seventh book of the Iliad, v. 123—199.

7th.]—I went through *Racines Grecques*, 36—40; and read the seventh book of the Iliad v. 199—482.

8th.]—I went through *Racines Grecques*, 40—44; reviewed the whole seventh book of the Iliad, and read the eighth, v. 1—40.

9th.]—I went through *Racines Grecques*, 44—48; but read no Homer.

13th.]—I read the eighth book of the Iliad, v. 401—561, the end.

14th.]—In the morning I reviewed the whole eighth book of the Iliad; went through the *Racines Grecques*, 40—52, and finished the Enquiry, p. 216—335.

26th.] —I read great part of the second volume of *D'Alembert's Mélanges;* very sensible, and well written.

29th.] —Read the *Bibliothéques des Sciences & des beaux Arts*, for *October*, *November* and *December* 1761. I found in it an extract of my Essay: they speak very highly of it, and promise great things of me, p. 368—380.

30th.]—I read the ninth book of the Iliad, v. 1—306.

May 2d.]—I read the ninth book of the Iliad, v. 306—542.

3d.]—I read of the Iliad, Lib. ix. v. 542—709, the end; and reviewed the first hundred lines of it.

5th,]—I read the tenth book of the Iliad, v. 70—879, and reviewed the whole book.

6th,]—I read the Æneid, L. ix. v. 126—502, in order to compare the story of Nisus and Euryalus related in it, with the night adventure in the Iliad. They have both beauties, but of a different kind. By his strong characters, and lively descriptions, Homer speaks powerfully to the curiosity and imagination of the reader. The amiable manners, tender friendship, and unhappy fate of Virgil's heroes, are truly pathetic, and make the deepest impression on the heart. I likewise read the eleventh book of the Iliad, v. 1—542. As I go on with Homer, he becomes much easier to me: I am master of a greater stock of words; the turn of his style, his dialects, and his poetical licences, are become more familiar to me.

8th.]—I reviewed the first four hundred and fifty lines of the eleventh book of the Iliad.

9th.]—I reviewed the remaining four hundred lines of the eleventh book of the Iliad; and read the twelfth, v. 1—309. I likewise consulted Mezeriac's Ovid, tom. i. p. 171—179, in relation to the omens from the flight of birds, in order to understand the speech of Hector to Polydamus. From the materials which Mezeriac laid before me, I conceived a much clearer notion of the subject than he had himself.

10th.]—I received a letter from Mr. Scott, in which, according to his promise, he lays down for me a course of studies, both in the pure and mixed mathematics; pointing out the merit and defects of the principal

writers in every branch of them. I can hardly put any of his directions in practice before next winter. I read, to-day, of the Iliad, L. xii. v. 309—471, the end, reviewing the whole twelfth book; and read L. xii. v. 1—273.

11th.]—Read the Iliad, L. xiii. v. 273—837, the end, and reviewed the first five hundred lines of that book.

12th.]—I reviewed the remaining three hundred and forty lines of the thirteenth book of the Iliad; and read the fourteenth, v. 1—108. My diligence to-day was much inferior to the preceding ones.

14th.]—I received from London two volumes of *Mémoires Militaires sur les Grecs & sur les Romains par M. Guichard.* The author, who was in the Dutch, and is now, I believe, in the Prussian service, proposes to correct the numerous mistakes of the Chevalier de Folard, and to explain the principal military actions of the ancients according to their best historians, and the true principles of their tactics. This book drew me away for some time from Homer; I read, but in a cursory manner, the first volume.

May 15th.]—I read, but in the same cursory manner, the second volume of *Guichard's Mémoires.*

16th.]—I began to read the *Mémoires Militaires* a second time, but with more attention. I read the preface, which is very judicious, and the four first chapters. The first is on the blockade of Agrigentum by the Romans in the first Punic war; and gives a clear idea of the superior advantages of the Roman intrenchments above our modern lines. The second is the battle of Tunis, between Regulus and Xantippus. Folard, explaining Polybius, blames Regulus for the

only thing for which his author had commended him. The third is the battle of Macar, where the amazing manœuvres of Amilcar are displayed with great precision. The fourth, on the battle of the Adda, is a complete treatise on the Roman legion, very satisfactory as to the times of Polybius; very little so as to those of Cæsar.

17th.]—I read the fifth, sixth, seventh, and eighth chapters of the Mémoires. The fifth is the combat of the Ticinum; many good remarks on the ancient cavalry: the sixth is the battle of Trebia; the author illustrates still further the way of drawing up the legion, and explains the several manœuvres of the two armies very clearly: the seventh is a very insignificant affair at Germinem; but the eighth is the battle of Cannæ, the master-piece of Hannibal, of Polybius, and, perhaps, of M. Guichard. The columns of Folard, and the impracticable manœuvres of the Gauls disappear, and the art of Hannibal appears refined, but rational.

18th.]—I read the ninth, tenth, eleventh, and twelfth chapters of the Mémoires. Ninth, a very insignificant affair at Caphyæ, between the weak Aratus and some Æolian freebooters. Tenth, the battle of Mantinea, between Machanidas and Philopœmen: small numbers and refined art on both sides. Eleventh, the battle between Scipio and Asdrubal in Spain. M. Folard's columns, generally ideal, were really employed by Scipio in a superior manner. Twelfth, the battle of Zama; the merit of the generals, though great, being equal, left the victory to the bravest troops.

May 19th.]—I read the thirteenth, fourteenth, fifteenth, and sixteenth chapters of the Mémoires. Thirteenth, the battle of Cynocephala. Philip had formed a good plan, but did not know how to alter it, though he might have gained the victory. Fourteenth, the battle of the Granicus: Alexander's impetuosity seems directed by more military skill than is commonly thought. Fifteenth, the battle of Arbela, a complete practical lecture on the art of war; but are we indebted for that lecture to Alexander or to Arrian? The sixteenth, the blockade of Alisia: M. Guichard does honor to Cæsar by diminishing the extent and number of his works: we can now both understand and believe them.

20th.]—I began the second volume of the Mémoires, and read the dissertation upon the attack and defence of places by the ancients; very clear and accurate. Their real methods are well described, and M. Guichard proves, against the Chevalier de Folard, that they knew nothing of the modern trenches.

21st.]—I read in the Mémoires the translation of the military institutions of Onozander, full of that common place sense which every one can write, and no one can deny.

22d.]—I read the Tactics of Arrian, translated in the Mémoires. They are very curious and exact, and give a very clear notion of the nature, arms, and discipline of the phalanx; but it is very odd Arrian should rather compile these Tactics from Greek writers, than write from his own knowledge an account of the Roman legions, which he had himself seen and commanded.

23d.]—I read the Analysis of Cæsar's Campaign in Africa.

Africa. Every motion of that great General is laid open with a critical ſagacity. A complete military hiſtory of his campaigns would do almoſt as much honor to M. Guichard as to Cæſar. This finiſhed the Mémoires, which gave me a much clearer notion of ancient tactics than I ever had before. Indeed, my own military knowledge was of ſome ſervice to me, as I am well acquainted with the modern diſcipline and exerciſe of a battalion. So that though much inferior to M. Folard and M. Guichard, who had ſeen ſervice, I am a much better judge than Salmaſius, Caſaubon, or Lipſius; mere ſcholars, who perhaps had never ſeen a battalion under arms.

26th.]—I read the Chevalier de Folard's Supplement to his Polybius, vide le Polybe de Folard, tom. vii. p. 1—42. It ſhows the man of genius in every line; it conſiſts chiefly of curious anecdotes, miſtaken quotations, and whimſically ingenious obſervations. I likewiſe read the third letter of *Les Sentimens d'un Homme de Guerre*, in the ſame volume, p. 208—235. This Homme de Guerre was M. de Savornin, major-general in the Dutch ſervice. He is certainly in the right in obſerving, that the Romans in general, and Cæſar at Pharſalia in particular, drew up their troops in three lines; but he has a moſt minute, heavy, and perplexed way of writing. I diſcovered a paſſage in Cæſar's Commentaries, L. i. c. 83, which is the key of the tactics of his age. Had M. Guichard known of it, he might have avoided ſeveral miſtakes.

May 31ſt.] — Before I left Blandford I finiſhed the firſt ſix volumes of *Fontenelle*, which contain "*toute* "*la force & toute la fleur de ſon eſprit.*" I read them at

my leisure hours with great pleasure, particularly *Entretiens sur la Pluralité des Mondes, Histoire du Théatre François*, &c. and the *Eloges des Académiciens*. The *Histoire des Oracles*, though excellent, is somewhat superficial. The Dialogues of the Dead are (if I may speak French) *une débauche de raisonnement*, as the Lettres du Chevalier d'Her .... *une débauche d'esprit & de galanterie*. I acknowledge all the defects of the Eclogues, but some of them are charming I resolved to substitute for my leisure hours the *Bibliothéques* of *le Clerc*, as an inexhaustible source of amusement and instruction, and accordingly began with the first volume of the *Bibliothéque universelle*.

June 6.] — I formed a design, (but I doubt whether I shall find time to execute it,) to give part of my day to Homer and part to Quintilian; that is, to unite the example with the precept. Accordingly I began with Quintilian, in Burman's edition, read his article in Bayle's Dictionary, the preface of Burman; Burman was a mere critic, without being (in my opinion) a good one, since a good critic must reason well; and Burman never could reason at all. I began likewise the *Annales Quintilianæi* of Dodwell, and read c. 1 — 3.

7th.] — I continued the Annals, and read c. 3—20.

8th.] — I read the Annals, c. 20 — 47, which (including the Synopsis Chronologica) finished the Treatise. Dodwell's learning was immense; in this part of history especially, (that of the Upper Empire,) the most minute fact or passage could not escape him; and his skill in employing them is equal to his learning. The worst of this author is his method and style;

the one perplexed beyond imagination, the other negligent to a degree of barbariſm.

June 9th.] — I read of the Iliad, L. xiv. v. 1 — 225, the end. It required all the *éclat* of Homer's poetry to reconcile us to Jupiter's being deceived and laid aſleep.

10th.] — I reviewed the fourteenth book of the Iliad, and read the fifteenth, v. 1 — 220. The ſcene of Jupiter and Neptune pleaſes me infinitely; beſides the natural greatneſs of the action and actors, heightened by a moſt ſpirited narration, it gives a clearer idea of the Greek polytheiſm than the laborious reſearches of half our modern critics and divines.

11th.] — I read the fifteenth book of the Iliad, v. 220 — 746, the end. The remainder of this book is a continued and not very intereſting battle. What chiefly diſtinguiſhes it, are ſome of the fineſt ſimiles I have yet met with in the Iliad; and a variety of ſhort ſpeeches, of a truly ſpirited and military eloquence.

13th.] — I read the ſixteenth book of the Iliad, v. 1 — 113.

14th.] — I wrote a note on page 30 of my *Eſſai ſur l'Etude de la Littérature*, containing a paſſage of Florus, and another of Propertius; with obſervations on the latter.

17th.] — I finiſhed the firſt volume *Le Clerc's Bibliothéque univerſelle.* I ſhall juſt mention the moſt curious books that are abſtracted in it. Hugonis Grotii Epiſtolæ, Amſterdam, 1686, p. 1—29, and 121—166, curious and inſtructive. Temporum Mythicorum Hiſtoria, p. 245 — 280. I believe Le Clerc himſelf

is the author. It is an ingenious application of a common principle; viz. that the heroic fables are only the Phœnician history corrupted, and their language misunderstood. *Clementies Galani Historia Armena, Coloniæ*, 1686, a true missionary's account, full of curious facts and religious prejudices. *Lightfooti Opera omnia, Roterodami*, 1686. A classical author on a subject very little so. Lightfoot, by constant reading of the Rabbies, was almost become a Rabbin himself.

19th.] — I read the sixteenth book of the Iliad, v. 113 — 367, the end, and wrote a note on p. 79 of my Essai, containing some instances of the number, rarity, and variety of the animals produced in the amphitheatre of Rome; and taken from the writers of the Augustan history, with the remarks of Casaubon and Salmasius.

21st.] — I reviewed the first hundred lines of the sixteenth book of the Iliad: the fierceness and anger of Achilles softened by friendship. The mild, amiable, and yet spirited character of Patroclus, are admirably described and contrasted. Homer never shines more than in these moral pictures.

June 22d.] — I reviewed the remaining seven hundred and fifty lines of the sixteenth book of the Iliad. The description of the arms, leaders, &c. Achilles's speech to them, and his prayer, are solemn, and fill the mind with great ideas and expectations. They are fulfilled. Of all the heroes that fall throughout the Iliad, I pity none so much as Sarpedon; he was as amiable a character as Patroclus, and a much greater one. I read the seventeenth book, v. 1—105,

I likewise, to understand the sixteenth, v. 234, consulted *Strabo*, *L. vii. p.* 327, 328; a Mémoire of M. de la Nauze, *Mém. de Littérature, tom. vii. p.* 154—157; and one of M. Hardion, *Mém. de Littérature, tom. iii. p.* 138—141. Strabo is far from intelligible; the two Frenchmen treat their subject only incidentally, and were misled by their erroneous, confined notion of the *Pelasgi*. However, from these and my own reflections, I formed a pretty clear idea of *Dodona* and the *Selli*.

23d.]—I read the seventeenth book of the Iliad, v. 105—505.

24th.]—I finished the second volume of the *Bibliothéque universelle*. This volume contains, p. 20—51, *P. Limborchi Theologia Christiana*, *Amstelod.* 1686. Moderate and judicious, the general character of the Arminian divines.—*Petri Petiti de Sybillâ*, *Libri tres*, *Lipsi.* 1686. A strange mixture of learning and credulity.—P. 154—184, *Historia Genevrina*, *per Gregorio Leti*. Leti is a most agreeable historian; a little more regard to truth and exactness would have made him an instructive one.—*Life and Letters of Archbishop Usher*, *London*, 1686, *p.* 220—262. Accurate, as written by his chaplain; but this chaplain is both too long and too short.—*Méthode de dresser des Recueils*, *par M. Locke*, *p.* 315—345.—The exactness and perspicuity of that great man are seen in that trifle.—*Description de l'Afrique traduite du Flamand*, *par M. Dapper*, *p.* 340—386. Very curious.—*Contra Aristeæ Historiam de LXX Interpretibus Dissertatio*, *per Hum. Hody. Oxon* 1685; and *Isaac Vossii Observationum in Pomponium Melam Appendix*, *Lond.*

1686, *p.* 386—416. I think, after having read these two disputants, that the question is far more perplexed than before.

26th.] — I read the seventeenth book of the Iliad, v. 505—761, the end, and reviewed the first two hundred and fifty lines of it. The amiable character of Patroclus had made every reader his friend whilst alive, and we interest ourselves in the fate of his remains, which are so obstinately disputed.

June 28th.] — I finished the *Bibliothéque des Sciences & des Beaux Arts*, for January, February, and March, 1762. It contains *Oeuvres du Chancelier d'Agueſſeau*, *Paris*, 1761, p. 1—20. They breathe a noble spirit of eloquence and virtue. — *Eutropii Breviarium Hiſtoriæ Romanæ, cum Notis varior. per Henric. Verheyk. Lugd. Bat.* 1762, p. 88—100. Superior to all other editions, even to that of Havercamp. — *Zimmermanni Opera Theologica & Philoſophica*, *p.* 154—181. Moderate and sensible.

29th.] — I reviewed the remaining five hundred lines of the seventeenth book of the Iliad. It is a continued battle, but is yet very interesting, from the unity and importance of the action, the various turns of fortune, and the equality of the two parties; the one depending on their natural courage, the other on the protection of Jupiter. I am particularly pleased with the sorrow of Achilles's horses, and the reflection of Jupiter, v. 426, &c. I likewise read the eighteenth book, v. 1—238, and consulted some remarks of *M. Galland*, Hist. de l'Académ. des Belles Lettres, tom. i. p. 104—108, on the trumpets of the ancients in relation to v. 219 of this book.

30th.] — I read the eighteenth book of the Iliad, v. 238—478.

July 1st.] — I read the eighteenth book of the Iliad, v. 478 — 616, the end.

2d.] — I reviewed the whole eighteenth book of the Iliad. Homer is never more thoroughly awake: the first part of it shows him to be a perfect master of the tender passions. Achilles receives the news of the death of Patroclus, with a mixture of fury and tenderness suitable to his character. We begin to love him; and the very excess of his rage, though terrible, pleases us, because it is directed only against the murderer of his friend. The second part, or the description of the shield, is a fine landscape. I read the description of the shield of Æneas in Virgil, l. viii. v. 369—454, and 597—731. Virgil's description is the finer piece of poetry; Homer's, the juster representation of a work of art. I read, with the same view, some remarks of the Abbé Fraguier on the origin of painting. *Hist. de l'Académie des Belles Lettres, tom. i. p.* 75—89. Elegant and instructive, but somewhat vague. I likewise read the whole nineteenth book of the Iliad, v. 1—424, the end, and consulted *Potter's Archæologia Græca*, vol. i. p. 246—261, in relation to the ceremonies observed by the ancients in their oaths. I also finished, to day, *the Journal des Savans, and the Mémoires de Trévoux for December* 1761. They contain little more than *de Inscriptione quâdam Egyptiacâ Taurini inventâ, Décembre, p.* 334—345. Mr. Needham pretended that these Egyptian letters were the same as the old Chinese characters. The similitude is here contested. —

Observations sur les Systèmes des P. P. Hardouin & Berruyer. The object is to prove, the society always disapproved the visions of these two writers. There is much artifice, and some curious anecdotes, in these observations. I believe that the Jesuits were innocent in this respect.

July 7th.]—I finished the *Mémoires de Trévoux*, and the *Journal des Savans for January* 1762. The Journal contains *Tragédies de Sophocle traduites, par M. Dupuy de l'A. R. des I. & B. L.* p. 3—15. Elegant, exact, and a great addition to French literature.—*L'Antro Elausino &c. par M. Bartoly*, p. 49—58. Ingenious, but very doubtful.—The Memoirs *Annæi Senecæ de brevitate vitæ*, p. 149—163. One of the best extracts I ever read.—*Le Pitture Antiche d'Hercolano*, p. 216—225. Ancient, and therefore curious.

8th.]—I reviewed the first hundred and fifty lines of the nineteenth book of the Iliad. The generous character of Achilles raises him every moment higher in the esteem of the reader; his care for the dead body, the spirited frankness of his reconciliation, and his impatience for the combat. I finished the *Journal des Savans*, and *Mémoires de Trévoux for February* 1762. The Journal contains *Thom. Hyde de Religione veterum Persarum*, p. 289—301; a new edition, with long and trifling notes on an excellent book. *Idylles de Gesner traduites de l'Allemand*, p. 380—397. Un Allemand ne peut-il pas être bel esprit? The Memoirs contain *Explication d'un Passage de Herodote*, 405—427. A happy solution of a difficult passage in l. ii. c. 142, only by explaining the word Ἥλιος, an annual revolution of the sun.

9th.]—I finished the *Mém. de Trévoux for March.* They contain little more than *la Bibliomanie*, p. 167—176; severe and spirited; and *Dissertation sur l'Ecriture Hiéroglyphique.* Original. He pretends that there never were any; but I think his proofs too weak for such a paradox.

11th.]—I reviewed the remaining two hundred and seventy lines of the nineteenth book of the Iliad, and think the long debate between Achilles and Ulysses might have been shortened, though the speeches of the first are highly characteristical; nothing can surpass the sublime description of his arming himself for battle. I likewise read the twentieth book of the Iliad, v. 12—58; and when I was at church, followed the second lesson with my Greek Testament in my hand; it was the 23d chapter of St. Luke. I find this method both useful and agreeable, and intend to keep it up whenever I go to church. I finished the *Journal des Savans*, and *Mémoires de Trévoux for April* 1762. The first contains *Aristophanis Comœdiæ à P. Burmanno;* good, but inferior to Kuster's: and the *Grammaire Françoise Philosophique de M. d'Açarq*, truly deserving of that name; the second *République de Platon.* The tanslation appears good; I am sure the extract is so.

July 12th.]—I read the twentieth book of the Iliad, v. 258—503, the end.

13th.]—I reviewed the whole twentieth book of the Iliad. The battle of the gods is worthy of every thing Longinus says of it. It would be difficult to find another example which reunites so thoroughly every part of the sublime, both as to thoughts and language. The combat of Achilles and Æneas is very animated

and picturesque; and the long speech of Æneas, though faulty, and even ridiculous upon the whole, does honor in its details both to the poet and the historian. I finished the *Journal des Savans*, & *Mém. de Trévoux for May* 1762, *part the first.* The Mém. contain nothing: in the Journal there is *Callimachi Hymni ab Ernesti. Lugd. Bat.* The text is exactly reviewed, and the version is a new one.—*Vie de M. Bossuet par M. de Burigny.* Exact and judicious.

14th.]—The twentieth book of Homer, and particularly the speech of Æneas, drew on a variety of discussions. In order to understand the genealogy of Dardanus, I read *Apollodori Biblioth.* l. iii. c. 11. p. 205—215, in Greek; I then consulted Strabo, l. xiii. p. 607—608; and some difficulties arising about the word ὑπωρεια, as Plato explained it, the lower part of the hills, which were inhabited after the deluge, before men dared venture down into the plain, I read a dissertation upon the deluges of Ogyges and Deucalion, by the learned Freret, *Mém. de l'Académie des Belles Lettres*, tom. xxiii. p. 129—148, who, from a chain of authorities, shows, incontestibly, that a deluge was unknown to Homer, Hesiod, and Herodotus; that the first who speak of it (Plato himself, Pindar, and Apollodorus) expressly confined it to Greece, and intimate that a great number were saved; that afterwards, the Greeks mixing their traditions with those of the Jews and the Chaldeans, swelled the deluge of Deucalion into an universal one; but that it never obtained general credit before the time of Plutarch and Lucian. Afterwards, to be well acquainted with Æneas, I read *Strabo, l. xiii. p.* 692—693;

Mezeriac's Ovid, vol. ii. p. 142—146, *and* 153—168: and a Dissertation upon the Julian family, by the Abbé Vatry, *Mém. de l'Académie*, vol. xvi. p. 414—424. Mezeriac, as usual, compiles without a thought of reasoning; but from the sensible criticisms of the others, it appears that Æneas's posterity probably reigned in Phrygia in the time of Homer, and that his voyage to Italy is a fable invented by the Greeks about the time of Alexander. *N. B.* The Greek authors whom I consulted, I read in Greek, I likewise read the twenty-first book of the Iliad, v. 1—135, and finished the second part of May, *Journal des Savans*, and *Mém. de Trévoux*. The first contains a better extract of the *Dissertation sur l'Ecriture Hiéroglyphique* than the Memoirs had given. I now see that the new system is absolutely indefensible. The second speaks of *Histoire du Siècle d'Alexandre*, *par M. Linguet*: I suspect that they speak too slightly of the book However that may be, the author is certainly a man of genius, whom I should like to know.

July 15th.]—I read only that most contemptible performance the *Vie du Maréchal Duc de Belleisle, par M. de C.....*

16th.]—I read the twenty-first book of the Iliad, v. 136—611, the end.

18th.]—I did nothing but go to church. The lessons were the 12th of 2 Samuel, and the 5th of St. John's Gospel, both of which I read in Greek.

23d.]—I finished the third volume of *Le Clerc's Bibliothéque universelle*, which concludes the year 1686. It contains *Explication Historique de la Fable d'Adonis*. He thinks that Adonis, or Osiris, was the son of

Hammon or Cham, and grandson of Cinyras, or Noah; and that the incest of Myrrah with her father, was the discovery of Noah's nakedness by his children. But this interpretation is very far-fetched, and can only suit the followers of Ephemerus.—*Bibliothéque universelle des Auteurs Ecclésiastiques, par Dupin.* Curious and impartial.—Life of Hai Ebn Yokhdan. A fine, though irregular, production of Arabian genius and philosophy.—*The Works of Dr. Barrow.* Barrow was as much of a philosopher as a divine could well be.—*Commentaire Philosophique.* The most useful work Bayle ever wrote, and the least sceptical.—*Puffendorfii Commentarius de rebus Suecicis.* Exact, heavy, and partial.

24th.]—In order to get a clear idea of those oracles so often mentioned by Homer, and so essential a part of the Grecian religion, I read three dissertations of M. Hardion, inserted in the third volume of the Memoirs of the Academy upon the Oracle of Delphi, p. 137—191; and some observations of M. de Valois, tom. iii. historical part, p. 73—79; and, drawn away by the affinity of the subject, I likewise read two dissertations of the same M. de Valois, upon the Amphictyons, the guardians of this temple, tom. iii. p. 191—228, and tom. v. p. 405—415.

July 25]—I read the history which M. de Valois has given us of the two sacred wars, which the Amphictyons decreed to avenge the sacrileges committed at Delphi, tom. vii. p. 201—239; tom. ix. 97—113, and tom. xii. p. 177—204. Besides the light that these pieces throw on the Greek religion, they are valuable for the knowledge they give us of that civil and reli-

gious bond of union in the Hellenic body, which for some ages rendered it invincible.

28th.] —I read the articles of Jupiter and Juno, in Bayle's Dictionary. That of Jupiter is very superficial. Juno takes up seventeen pages; but great part of it, as usual, very foreign to the purpose. A long inquiry when horns began to be an emblem of cuckoldom; numberless reflections, some original, and others very trivial; and a learning chiefly confined to the Latin writers. When he doubted if Juno was really worshipped at Carthage, why did not he quote Minucius Felix? *V. octav. p.* 259, *edit. Gronov.* Upon the whole, I believe that Bayle had more of a certain multifarious reading, than real erudition. Le Clerc, his great antagonist, was as superior to him in that respect, as inferior in every other. I reviewed the first two hundred lines of the twenty-first book of the Iliad. There is great dignity of sentiment, and a calm sternness, in the answer of Achilles to the moving prayers of the unfortunate Lycaon.

29th.] — I reviewed the remaining four hundred lines of the twenty-first book of the Iliad. The combat of Achilles and the Scamander is finely described. If Homer, when he speaks of the Gods, does not rise in his sentiments, at least he does in his language and poetry. I likewise read some very sensible and curious observations of the Abbé de Fonterne, *Sur le Culte des Divinités des Eaux; Histoire de l'Académie des Belles Lettres*, tom. xii. p. 27 — 49.

30th] —I read the twenty-second book of the Iliad; v. 1 — 515, the end.

August 1st] —I read the lessons at church in Greek,

viz. the thirteenth chapter of the first book of Kings, and the twenty-first chapter of St. John's Gospel. How very free a version the Septuagint is! for I imagine ours is a very literal one.

August 2d.]—I reviewed the whole twenty-second book of the Iliad, in which the whole interest of the preceding books is wound up, in the lives of Hector and Achilles. Notwithstanding the reasons given by Mr. Pope, every reader of taste must be disgusted with Hector's flight. The true grounds of courage were not well understood, and poetry had not learnt the art of raising a hero without debasing his enemies. The fears and lamentations of Hector's family, are beautifully pathetic; but I think that Andromache is rather too much the mother, and too little the wife. As I am now entering upon the twenty-third book, which contains the funeral of Patroclus, I read the eight first chapters of the fourth book of Archbishop Potter's Grecian Antiquities, vol. ii. p. 160—241, upon the Grecian Funerals. They contain a great fund of learning, without any useless digressions.

3d.]—I began M. de Burette's set of Dissertations in the Memoirs of the Academy, on the Gymnastics of the Ancients: they are learned and judicious, but too full of fruitless, and therefore frivolous, inquiries into the origin and etymology of every art. I read to-day, only *Observations générales sur la Gymnastique*, Hist. tom. i. p. 89—104; and first *Mémoire sur la Danse*, Mém. tom. i. p. 93—117.

4th.]—I read second *Mémoire sur la Danse*, tom. i. Mém. p. 117—136; *Mémoire sur la Sphæristique*,

p. 117—153; and first *Mémoire sur les Athlétes*, p. 211—237.

5th.] — I read second and third *Mémoires sur les Athlétes*, p. 237 — 291; and *Mémoire sur la Lutte*, tom. iii. Mém. p. 228 — 255.

6th.] — I read the several Mémoirs of M. de Burette, *sur le Pugilat, la Course, le Pentathle, & le Disque*, tom. iii. Mém. p. 255 — 343. Having finished these, I read three Dissertations of the Abbé Gedoyn, *sur les Courses des Chevaux & des Chars, surtout aux Jeux Olympiques, tom. viii. p.* 314 — 330; and 330 — 341; and *tom. ix. Mém. p.* 360 — 376; and *a Mémoire of M. de la Barre, on the same subject; tom. ix. Mém. p.* 376—397. Gedoyn is polite and curious, but somewhat pert and superficial. De la Barre is difficult to be understood, but is worth studying, for he is very ingenious, as well as learned. There is a great dispute what was the length of the Olympic course for chariots. Burette makes it twenty-four stadia, or twelve revolutions of one stadium: Gedoyn, eight stadia, or one revolution of four stadia: De la Barre, forty-eight stadia, or six revolutions of four stadia: Mr. West, (v. West's Pindar, vol. ii. p. 135.) forty-eight stadia, or twelve revolutions of two stadia. I have not room for their reasons; but I am of De la Barre's opinion. When one reads these Dissertations, one admires the active spirit of the Greeks, sensible to every species of entertainment and glory; who could at the same time, and with the same application, bring to perfection, dancing and philosophy, boxing and poetry.

August 7th.] — I read the twenty-third book of the Iliad, v. 1 — 257.

8th.] — I read the twenty-third book of the Iliad, v. 257 — 897; and the articles of *Lemnos*, *Hercules*, and the greateſt part of *Helena*, in Bayle. If Bayle wrote his dictionary to empty the various collections he had made, without any particular deſign, he could not have choſen a better plan. It permitted him every thing, and obliged him to nothing. By the double freedom of a dictionary and of notes, he could pitch on what articles he pleaſed, and ſay what he pleaſed on thoſe articles. When I conſider all that Homer ſays of the iſle of Lemnos, and the extenſive trade it carried on, both with Phœnicia, (Iliad, xxiii. v. 743.) and with the Greek army before Troy (v. Iliad, l. vii. v. 467 — 475, and l. xxi. v. 40.) I am amazed to ſee the more modern poets repreſent that habitation of the unfortunate Philoctetes, as an iſland totally deſolate and uninhabited.

10th.] — I reviewed only the firſt hundred lines of the twenty-third book of the Iliad. The ſullen grief into which Achilles ſinks, is not leſs expreſſive of his character, than his violent rage in the preceding books. The apparition of Patroclus is the opening of a new world, of Homer's creation.

11th.] — I reviewed the next two hundred lines of the twenty-third book of the Iliad. This day I finiſhed the *Mémoires d'Anne d'Autriche, par Madame de Motteville*, one of her greateſt favorites. They are written in a natural, unaffected ſtyle; and it is a proof of the author's ſincerity, that though ſhe had a very high opinion of her miſtreſs, the candor with which ſhe relates facts, ſhows us Anne of Auſtria as ſhe really was; a proud and ſilly woman, who abandoned herſelf

herſelf to a favorite out of indolence, ſupported him through obſtinacy, and began at laſt to hate him, when he began to affect an independence. There is perhaps no period of hiſtory for which we have better materials, than for the minority of Lewis XIV. The faſhion of memoir-writing was very prevalent, and many of all ranks and all parties have left us accounts, both of thoſe troubles and of their ſecret ſprings. The character of the French nation, neither ſoured by religion, nor conſtrained by ſlavery, appears with freedom and boldneſs; brave and inconſtant; obſequious to the ladies; treating the greateſt events with a careleſs gaiety; running into civil wars without principle, and ſupporting them without rancor or cruelty. None of theſe wars ever were founded on any ſettled plan of liberty; the princes and the nobleſſe made it only in hopes of obtaining (as they commonly did) advantageous conditions in the treaty of peace. The honeſt part of the parliament were affected only by preſent evils, and thought only of temporary reliefs. They inveighed againſt a new tax, and demanded the removal of a diſagreeable miniſter. The only law of a durable kind which they ever planned, was in the nature of a Habeas Corpus bill; that every priſoner, in twenty-four hours after his confinement, ſhould be interrogated, by the parliament, as to the nature of his crime. But they ſupported this ſalutary propoſal very feebly; ſuffered the miniſtry to extend the term to ſix months, and at laſt neglected it ſo far, as not to have it ratified by the peace of *Ruel*. V. *Mémoires*, tom. ii. p. 139. 337. 363. and tom. iii. p. 51, &c.

These Mémoires are printed at Amsterdam, 1723, in five volumes 12mo.

August 12th.] — I reviewed the remaining six hundred lines of the twenty-third book of the Iliad. It is a fine picture of the manners of the heroic ages: the games celebrated at the funeral of Patroclus contain a great variety of both their civil and religious customs, related with a clearness and a circumstantialness very disagreeable to the taste of a true commentator. Indeed, the more I read the ancients, the more I am persuaded that the originals are our best commentators. In this article of ancient gymnastics (for instance,) when I have read with care Homer, Pausanias, and some few more ancients, M. Burette has little to teach me, excepting perhaps what he may have picked up from some obscure passages of some obscure lexicographer. What I say is not, however, to proscribe the use, but to restrain the abuse, of modern critics. As to the poetical beauties of the twenty-third book, they are great and various. I know of few better proofs of the fertility of Homer's invention, than the variety of natural incidents which he has introduced into the chariot-race. That of Menelaus and Antilochus is beautiful in the *manners*. I wish that I could say as much of the quarrel of Idomeneus and Ajax. I think, however, that the chariot-race bears no proportion to the rest, which indeed appears to a disadvantage, both by being placed after it and a little *étranglé*.

13th.] — I read the twenty-fourth book of the Iliad, v. 1 — 361. We returned to Beriton. I read the reign of King James I. in Hume's first volume of

the Stuarts, with a view to Raleigh; and afterwards perused the sixth book of Virgil, and the system of Warburton upon it, in the first volume of his Divine Legation, and found many things to say, to explain the one, and destroy the other.

August 14th.] — I think it was pretty well to read the twenty-fourth book of the Iliad, v. 361 — 467, considering I was out from seven in the morning to ten at night.

15th.] — I read the twenty-fourth book of the Iliad, v. 467 — 805, the end; and reviewed the first hundred and fifty lines of it. The saving Hector's body, and the appeasing Achilles's wrath, seems to be the great object both of heaven and earth, excepting of the implacable Juno. Indeed, the great attention of the gods towards Achilles, seems rather a fear of offending, than a desire of favoring him. The last sentiment would exalt the hero, the first would debase the gods, and be highly ridiculous even in the Pagan mythology. I likewise read in Bayle the articles of *Achillea*, *Achilles*, *Ajax Telamon*, *Ajax Oileus*, *Alcinous*, *Andromache*, *Amphitryon*, and *Alcmena*; all, excepting Achilles, very short ones. Bayle is as exactly circumstantial in these important trifles, as Mezeriac himself. How could such a genius employ three or four pages, and a great apparatus of learning, to examine whether Achilles was fed with marrow only; whether it was the marrow of lions and stags, or that of lions only, &c.? Bayle does not, in my opinion, sufficiently esteem Homer.

16th.] — I reviewed the remaining six hundred lines of the twenty-fourth and last book of the Iliad.

The interview of Achilles and Priam is (in my opinion) superior to any part of the Iliad. It is at once the *coup de théatre* and the *tableau* of *Diderot*. Nothing can be a more striking *coup de théatre* than the unhappy monarch, who appears at once in the enemy's camp and at the feet of the murderer of his son. At the same time the various passions, and the fine philosophy that distinguishes the conversation between them, form a most beautiful *tableau*.

I have at last finished the Iliad. As I undertook it to improve myself in the Greek language, which I had totally neglected for some years past, and to which I never applied myself with a proper attention, I must give a reason why I begun with Homer, and that contrary to Le Clerc's advice I had two. 1st, As Homer is the most ancient Greek author (excepting perhaps Hesiod) who is now extant; and as he was not only the poet, but the lawgiver, the theologian, the historian, and the philosopher, of the ancients, every succeeding writer is full of quotations from, or allusions to, his writings, which it would be difficult to understand, without a previous knowledge of them. In this situation, was it not natural to follow the ancients themselves, who always begun their studies by the perusal of Homer? 2dly, No writer ever treated such a variety of subjects As every part of civil, military, or economical life is introduced into his poems, and as the simplicity of his age allowed him to call every thing by its proper name, almost the whole compass of the Greek tongue is comprised in Homer. I have so far met with the success I hoped for, that I have acquired a great

facility in reading the language, and treasured up a very great stock of words. What I have rather neglected is, the grammatical construction of them, and especially the many various inflections of the verbs. In order to acquire that dry, but necessary branch of knowledge, I propose bestowing some time every morning on the perusal of the *Greek Grammar of Port Royal*, as one of the best extant. I believe that I read nearly one half of Homer like a mere school-boy, not enough master of the words to elevate myself to the poetry. The remainder I read with a good deal of care and criticism, and made many observations on them. Some I have inserted here, for the rest I shall find a proper place. Upon the whole, I think that Homer's few faults (for some he certainly has) are lost in the variety of his beauties. I expected to have finished him long before. The delay was owing partly to the circumstances of my way of life and avocations, and partly to my own fault; for while every one looks on me as a prodigy of application, I know myself how strong a propensity I have to indolence.

August 19th.] — As my books were not come, and Madame de Motteville had left my head full of Louis the XIVth and his court, I took in hand my friend Voltaire's *Siècle de Louis XIV.* It will employ some few leisure hours, and will afford me great entertainment.

Once more in possession of some necessary books, I returned to my present great object, the study of Homer; but before I proceed to the Odyssey, I determined to read several things which might conduce to the better understanding him. I read this morning,

Sir John Marsham's Canon Chronicus, &c. p. 433 — 446, edit. Franequer, 1696; where he treats of Homer and Hesiod; and in speaking of the first, explains, in a few words, all that is to be found in the ancients concerning his country, age, fate of his writings, and progress of his reputation. I cannot help wondering at the blind deference which he pays to the oracular authority of the Parian marble; "*De* " *eâ re agitur* (the age of Homer) *non est amplius* " *ambigendum.*" I respect that monument, as an useful, as an uncorrupt monument of antiquity; but why should I prefer its authority to that of Herodotus, for instance? It is more modern, its author is uncertain. We know not from what sources he drew his chronology, nor how far he was qualified to draw it properly. However, as to the age of Homer, I abide by his decision; because I can (whatever diversity appeared to Sir John) reconcile it with several of the most approved authors. That learned writer did not consider, that in fixing the time when a great man flourished, several historians may differ from one another, without differing from truth; because they fixed it from different eras of his life. In that of Fontenelle, the fixing his date either from his birth (1657), or from his writing the worlds (1686); from his reception into the French academy (1691); from his being made secretary to that of sciences (1699); from his resigning that post (1740); from his death (1757), would produce the difference of a century; so that we may establish for a rule of criticism, that when these diversities do not exceed the natural term of human life, we ought to think of reconciling,

and not of oppoſing them. In this inſtance, five of the moſt reſpectable authorities may be confined within the ſmall period of ſixty-eight years. The eldeſt Apollodorus, who places Homer 250 years after the Trojan war, A. C. 934, muſt be naturally underſtood to ſpeak of his birth: Cornelius Nepos, the ſecond, whoſe date is 160 years before the foundation of Rome, A. C. 914, of the time when Homer, then twenty, was arrived at the years of manhood: the era of the marbles (643 years before the archontat of Diognetus) A. C. 907, of the time when Homer, then twenty-ſeven, began to diſtinguiſh himſelf; perhaps when, according to the Colophonian tradition, he wrote the Margites, his firſt poetical work. When Herodotus places Homer 400 years before his own birth, A. C. 884, he may mean, that, being then fifty, he was arrived at the higheſt pitch of his reputation, and perhaps wrote the Iliad. Laſtly, if Socibius, the Laconian, brings him down to the laſt year before the firſt Olympiad, Homer might then die aged ſixty-eight years, A. C. 866. This calculation agrees very well with the vague reckoning of Pliny and Juvenal, and pretty nearly with the more preciſe one of Velleius Paterculus. There are, indeed, many writers, whom it is impoſſible to conciliate, ſince they take in ſo enormous a period as 416 years, from the return of the Heraclides, A. C. 1104, to the twenty-third Olympiad, A. C. 688. But beſides that they are of inferior note, the great difference amongſt them leaves the authority of each to ſtand ſingly by itſelf.

I likewiſe began to-day a Greek life of Homer, or

rather a dissertation upon his writings, by an anonymous writer, inserted in the *Opuscula Mythologica, Physica, & Ethica, published at Amsterdam* 1688, *by Mr. Gale.* It takes up p. 282—404. of those Opuscula. As I intend to make an abstract of it, I shall only say here that I read *p.* 283—303.

August 20th.] — I read the *Life of Homer*, 304—314. The Greek is easy, though I met with many words of the only species (perhaps) not to be found in Homer. Grammatical and metaphysical terms, which are the more difficult at first, because, as they are all metaphorical, it is the literal meaning which presents itself to an unexperienced reader.

21st. —] In order to save some part of this day for study, I passed the evening in my lodging, and read the *Life of Homer*, *p.* 314 — 341.

24th.] — I read the *Life of Homer*, *p.* 341 — 357.

27th.] — I read the *Life of Homer*, *p* 287—394.

28th.] — I finished the *Siecle of Louis XIV.* I believe that Voltaire had for this work an advantage which he has seldom enjoyed. When he treats of a distant period, he is not a man to turn over musty monkish writers to instruct himself. He follows some compilation, varnishes it over with the magic of his style, and produces a most agreeable, superficial, inaccurate performance. But there the information, both written and oral, lay within his reach, and he seems to have taken great pains to consult it. Without any thing of the majesty of the great historians, he has comprised, in two small volumes, a variety of facts told in an easy, clear, and lively style. To this merit, he has added that of throwing aside all trivial circum-

ſtances, and chuſing no events, but ſuch as are either uſeful or entertaining. His method (of treating every article in a diſtinct chapter) I think vicious: as they are all connected in human affairs, and as they are often the cauſe of each other, why ſeparate them in hiſtory? The firſt volume is much leſs intereſting than the ſecond; arts and manners were a ſubject almoſt untouched; but ſo many writers had exhauſted the battles and ſieges of Lewis the XIVth's reign, that it was impoſſible to add any thing new, eſpecially in ſo confined an abridgment. Beſides, thoſe detached particulars wanted leſs that art of narrating, which Voltaire never poſſeſſed, with all his other talents: I mean in proſe, for there are ſome very fine narrations in his tragedies. That of *Iſmène*, in the laſt act of Merope, is equal to the famous ones of *Racine*. As to his hero, I think that he performed great actions without being a great man. France, notwithſtanding his wars and perſecutions, ought never to forget him. But when Condé, Turenne, Vauban, Louvois, Colbert, &c. have claimed their ſhare of fame, little more will remain to the monarch, than the having choſen and employed thoſe great men: I can hardly add that of perſiſting in his choice. A prince, diffident or inconſtant, may claim great merit for having perſiſted in a good choice. A monarch, proud, vain, or obſtinate, is only to be praiſed if he renounces a bad one. And every one muſt know to what a degree Lewis carried thoſe laſt-mentioned qualities.

September 3d.]—I returned to the Life of Homer, and read p. 394—404, the end.

4th.]—I reviewed, but in a curſory manner, the Life of Homer, without having ſo exalted an idea of it as Mr. Gale, who, like a true editor, calls it *Liber Aureus*. I think it a valuable piece, written with art, and containing many ingenious, and ſome uſeful obſervations upon Homer. I then began to look into the Greek Grammar of Port Royal, that learned ſociety which contributed ſo much to eſtabliſh in France a taſte for juſt reaſoning, ſimplycity of ſtyle, and philoſophical method. I began, contrary to the general method, with the verbs, and read with attention the firſt chapter of the third book, which treats of the nature and proprieties of the verb. I think that method the moſt natural and philoſophical which begins with the operations of the mind, or the action or paſſion of the body, and thence paſſes to foreign objects.

5th.]—I read the ſecond chapter of the third book, which treats of the characteriſtic letter, and the termination of verbs; and to impreſs the ſeveral modifications of the active verb upon my memory, I copied them out. I finiſhed to day every thing in the *Bibliothéque Choiſie*, relative to Eraſmus, viz. *tom. iv. p.* 379—397; *tom. v. p.* 145—283; *tom. vi. p.* 1—238; *tom. xii. p.* 1—57. The firſt and laſt are very good reflections, and exact judgments, upon Eraſmus's works, but are too ſhort: the others are long extracts of his epiſtles, which, tranſlated in a very bad ſtyle, and unconnected method, have neither the *agrémens* of original letters, nor the merit of a complete life. When I had finiſhed them, (according to a maxim I have laid down elſewhere,) I began *Vie d'Eraſme, par*

M. de Burigny; and so preferred the *suite* of my ideas to that of my books.

September 6th.] — I read the Grammar, l. iii. c. 3. which treats of the augmentation, both syllabic and temporal.

7th.] — I read the Grammar, l. iii. c. 4 — 14. I saw the various forms into which every verb changes itself, from the indicative to the participle, and from the present to the second perfect. Indeed, I think the chain has too many links, as well as groundless exceptions without number; but this last is the vice of all languages, none of which have been the work of reason.

8th.] — In the evening I found means to look over, in a cursory manner, the passive and middle moods of the barytone verbs in ω. They depend so much upon the active, that when one has a clear idea of it, the genealogy is very easy to follow. I now see clearly the advantage of paying little attention to the Grammar, till you have made some progress in the language. Instead of having both precepts and examples to learn, I need attend only to the general rules of what I have already seen in a variety of particular instances. It is examining the map of a country through which I have before travelled.

9th.] — I looked more closely into the passive and middle moods of the barytones in ω. If the *vox media* is not very useful and ingenious, it is highly ridiculous.

10th.] — I read the Greek Grammar, l. iii. c. 21 — 27, containing a very clear account of the circumflex verbs in ω, and of the rules by which they contract themselves.

11th,]—I read the Greek Grammar, L. iv. c. 1.—5, which treats of the regular verbs in μι. I approve extremely of the intention of M. de Port Royal, who, to ſimplify things as much as poſſible, have reduced the thirteen conjugations of the Greek Grammar to two, or rather to three But the variety of theſe conjugations is ſo great, and the differences ſo real, that the ancient diviſion was, perhaps, clearer, in having many rules with few exceptions, than the modern ones of few rules and many exceptions. For inſtance, in explaining the barytone conjugations in ω, there is hardly a tenſe without exceptions for the peculiar formation of the liquids. At leaſt I would have a ſeparate conjugation for them. Another defect I have obſerved is, the example they have fixed on for the barytone conjugation. 1. They pitch upon the verb τιω, and make uſe of it in their table; but when they come to the detail of the moods and tenſes, they then employ τυπτω. This alteration deſtroys the unity of their plan, and muſt breed ſome confuſion; eſpecially in a young head. 2. They boaſt in their preface of having choſen (with Sanctius) τιω as a very ſimple verb; but I own I think the choice ill judged. The great object ſhould have been to have choſen a verb perfectly regular, every one of whoſe different modifications ſhould have been the example of the general rule, which they laid down for that mood or tenſe. Τιω does not anſwer that character. In the firſt future paſſive (for inſtance), according to the general rule [17] of changing the ω of the firſt future active, into ηϲωμαι, τιϲω would make τιϲθηϲομαι. However, by a common exception

of the verbs in ω pure [illegible], it drops the σ and makes only τιθητομαι.

To-day I began the small but valuable treatise of Longinus, περι ΥΨΟΥΣ *in the variorum edition of Tollius, printed at Utrecht*, 1694, *in 4to.* The edition appears to be a very complete one It contains the Greek text of the author, with a Latin version by Tollius, and a French one by Boileau, with the notes of Robortellus, Petra, Portus, Langbænius, (Dr. *Langbaine*,) le Fevre, and Tollius himself; and the French ones of Boileau and Dacier. I read the dedication of Tollius to the Electoral Prince of Brandenburgh, afterwards king of Prussia, and father of the present monarch; the prefaces of Tollius, de Petra, Langbænius, and Boileau, with the list of *Testimonia*, and the greatest part of the first chapter of Longinus himself. Tollius, though a commentator, was a man of taste and genius; though the style of his dedication is somewhat timid, yet there are pretty thoughts in it. He quibbles a little about *Victoria Elata*, and *Fama Pinnigera*, when he speaks of the great Elector; but his compliment upon the battle of Ferbelin is just, and well expressed. When I reflect on the age in which Longinus lived, an age which produced scarcely any other writer worthy of the attention of posterity; when learning was almost extinct, philosophy sunk down to the quibbles of grammarians and the tricks of mountebanks, and the empire desolated by every calamity, I am amazed that at such a period, in the heart of Syria, and at the court of an Eastern monarch, Longinus should produce a work worthy of the best and freest days of

Athens. I read with the ſincereſt regret the titles of the other works which are now loſt; but none more than his *Odenathus*. I ſhould have ſeen, though probably with ſome partiality, the character and actions of that great man, and of the greater Zenobia, who both (contrary to the other tyrants,) propoſed leſs making themſelves Roman emperors, than detaching the Eaſt from the empire, and erecting a new monarchy upon quite different foundations.

Sept. 12th.] — I finiſhed the firſt chapter of Longinus, with Boileau's tranſlation, and all the notes. The Greek is, from the figurative ſtyle, and bold metaphors, extremely difficult: I am afraid that it is rather too difficult for me; but now I have entered upon it, *jacta eſt alea*; and I have nothing to do but to redouble my application to underſtand him correctly. Is it vexation at thoſe difficulties, or reaſon, which makes me wiſh, that in the room of thoſe poetical figures, he had given us a definition of the ſublime? Though this had been done by Cæcilius, yet it was ſtill neceſſary, and would have taken him but a few lines. I then read a diſſertation of M. le Clerc, inſerted in the *Bibliothèque Ancienne & Moderne, tom. v. p.* 287 — 290, *ſur les Verbs moyens des Grecs.* As it is (which I did not know at firſt) in oppoſition to another of M. Kuſter, I can decide nothing about the diſpute till I have ſeen that, which I will do as ſoon as poſſible, for his idea is a very ingenious one. He thinks that thoſe verbs, as diſtinct from the active and paſſive ones, are made uſe of by the pure attic writers to ſignify, 1. An action which paſſes entirely within the agent, ſuch as thinking,

willing, &c. 2. An action which, though exterior, has the agent himself for the object; such as, I feed myself, I undress myself, &c. M. le Clerc, on the other hand, not only denies their use, but even disputes the existence of the *vox media*; which he treats as a corruption only of the active and passive. As to the pretended difference of sound and sense, he says, that the first are not greater than many occasioned by the dialects, or by poetical licences, for which the grammarians have never established new voices or moods: that by M. Kuster's own confession, the deponents in Latin, and many verbs in Greek, have an active signification, with a passive termination, without belonging to any *vox media*; that this mystery is unknown to the best Greeks, and that many of them express those actions by an active verb; nay, sometimes in the same period employ an active and middle verb. This he illustrates by a variety of examples.

I began to-day my *Extract of the Life of Homer, in French*, and wrote the first folio page, with a long note.

Sept. 14th.] — I read the *second chapter of Longinus*. with the versions and notes as usual. As yet I read my author more as a man of genius, than as a man of taste: I am pleased and astonished rather than instructed. I observed in this chapter a licence more than poetical, into which the fire of his imagination hurried him, that of leaving the reader to supply one part of a first comparison, whilst he hastens to a second. There was a *hiatus* at the end of the chapter, which Tollius supplied from a manuscript in the Vatican. It is amusing to peruse the conjectural

ſupplements of the critics; how various, how ingenious, and how diſtant from the truth. They are probably often as much ſo, though we have it not in our power to confute them in the ſame manner.

15th. — I went through the whole ſeries of the irregular verbs in Greek. Some of them are defective by the want of ſome particular tenſes or perſons; and others are irregular, as forming their tenſes not from their own natural theme, but from ſome other which bears ſome affinity with it, and is commonly either derived or contracted from it. Theſe irregularities are neceſſary to be known; but we ſhould be cautious of erecting them too haſtily into general rules, the firſt ſort eſpecially; where the ſuppoſed defect may ariſe only from the Greek authors now extant not having had occaſion to employ that particular modification of the verb.

17th. — I have not, almoſt this fortnight, ſet down any thing in the literary way. Indeed, I was very idle. In that time, I went through only the *Life of Eraſmus;* which ought only to have been an amuſement, and not to have broken in upon Longinus. To-day I finiſhed that life of Eraſmus. It is a work of great reading. As M. de Burigny propoſed connecting with his hiſtory, a general account of the ſciences and religion during his time, he has very deeply conſidered his ſubject. His ſtyle and reflections are ſuited to a man of ſenſe and modeſty, who neither pretends to, nor poſſeſſes the leaſt ſhare of genius. Upon the whole, the book is a perfect contraſt to moſt faſhionable French ones, ſince it is uſeful without being brilliant. If we conſider the

character

character of Erasmus, we shall be immediately struck with his extensive erudition; and that heightened by two circumstances: 1. That he was scarcely ever fixed six months in a place (excepting at Basil); that to this wandering life, which deprived him both of books and leisure, must be added, a continued bad state of health, and the constant avocation of a vast correspondence. 1. That his learning was all real, and founded on the accurate perusal of the ancient authors. The numerous editions he published sufficiently evince it; and besides, those convenient compilations of all sorts, where a modern author can learn to be a profound scholar at a very small expense, did not then exist; every thing was to be sought for in the originals themselves. But besides this learning, which was common to many, Erasmus possessed a genius without which no writer will ever descend to posterity; a genius which could see through the vain subtleties of the schools, revive the laws of criticism, treat every subject with eloquence and delicacy; sometimes emulate the ancients, often imitate them, and never copy them. As to his morals, they had the poor merit of being regular. In the nobler part of his character I find him very deficient. Delicacy of sentiment he had none. A parasite of all the great men of his time, he was neither ashamed to magnify their characters, by the lowest adulation, nor to debase his own by the most impudent solicitations to obtain presents which very often he did not want. The adventure of Eppendorf is another proof how much dearer his money was to him than his character. Notwithstanding these faults, never man enjoyed

a greater perſonal conſideration. All the ſcholars, and all the princes of Europe, looked upon him as an oracle. Even Charles V. and Francis I. agreed in this. If we inquire why this happened to him rather than to ſome other great men, of a merit equal, and perhaps ſuperior to Eraſmus, we muſt ſay that it was owing to the time when he lived; when the world awaking from a ſleep of a thouſand years, all orders of men applied themſelves to letters with an enthuſiaſm which produced in them the higheſt eſteem and veneration for one of their principal reſtorers. Beſides, as the general attention, from piety, from curioſity, from vanity, and from intereſt, was directed towards the religious diſputes, a great divine was the faſhionable character, and all parties endeavoured to attract or to preſerve him. But to which of thoſe parties did Eraſmus adhere? His writings, and even his conduct, were often equivocal. The Catholics claim him, though they acknowledge that he was often indiſcreet. Le Clerc challenges him for the Proteſtants, though he blames him for not profeſſing what he knew to be the truth; and attributes his reſerve ſolely to timidity and ſelf-intereſt. Eraſmus has certainly expoſed all the groſſer ſuperſtitions of the Romiſh worſhip to the ridicule of the public; and had his free opinion been taken, I believe that he was a Proteſtant upon moſt of the conteſted points. But many other motives might reſtrain him from a declaration. He was always perſuaded, that any ſpeculative truths were dearly purchaſed at the expenſe of practical virtue and public peace. Beſides, many conſiderations might often make him balance

as to those truths; prejudices of education, the authority of the fathers, and a natural inclination to scepticism. Add to all this, that really disapproving many things in the Protestant communion, though more in the Romish, by remaining in the loose situation of a man who was unwilling to quit the religion of his ancestors, he could blame many things in it with freedom; whereas, had he deserted it, he must either have set up a standard himself, or else have inlisted blindly under that of Luther or Æcolampodius. It is surprising that Erasmus, who could see through much more plausible fables, believed firmly in witchcraft.

Sept. 30th.] —I began the *Ciceronianus*, and read p. 1—80.

October 1st.] —I read *Ciceronianus*, p. 80—230, which finished it; and perused 47 pages of Extracts from Erasmus's Letters, which related to it; and which turn principally upon the great scandal which the comparison between *Ascensius Badius* and the great *Budæus* had given in France. The object of this dialogue is to attack some blind admirers and copiers of Tully's style; who, at the revival of letters, formed, especially in Italy, a very considerable sect, of which the principal leaders were, *Bembo*, *Sadolet*, and *Julius Scaliger*. In this attack he employed every arm both of argument and pleasantry. It may be divided into three parts; in the first, *Nosoponus* the Ciceronian is introduced; and with that exquisite species of humor, of which the *Lettres Provinciales* offer so fine a specimen, ridicules his own party by a bare exposition of those maxims which he him-

ſelf venerated and practiſed. His excluſive devotion to Cicero, his three Indices, his never writing but in the dead ſilence of the night, his employing months upon a few lines, his religious caution about the words, and his total indifference about the ſenſe, are truly and highly comic. In the ſecond, Eraſmus himſelf appears under the name of *Boulephorus*; and entering into a great detail, eſtabliſhes, victoriouſly, that Cicero, though worthy of our attention and imitation, is not the only one worthy of it; that ſo ſervile an attachment to any author, deſtroys all freedom and originality of genius, and produces only a ſet of tame writers, who, perhaps, will copy only the faults, but who will ſurely never attain to the perfections of their great model; and that finally, we ſhould rather endeavour to ſpeak as Cicero would do if he lived at preſent, than as he did in his time; that ſince words are made for ideas, and not ideas for words, it is infinitely more reaſonable to coin new words to expreſs a variety of things unknown to Cicero, than, out of a vain ambition for purity, to call excommunication, *interdictio aquæ & ignis*, and to expreſs all the objects of Chriſtianity by the terms of the Pagan rituals. It muſt be confeſſed, that the Ciceronians laid themſelves very open to ridicule, were it only by their looking on Tully not only as the beſt but as the ſole model, and that of language as well as of eloquence. In a polite age, in which a language is thoroughly cultivated, every writer who is a man of education, of letters, and of taſte, ſpeaks nearly the ſame language; and very often, genius and eloquence,

instead of being companions to purity, are enemies to it, by diverting the attention to nobler aims. Bouhours is much purer than either Corneille or Bayle. Why therefore should we exclude all other writers of the Augustan age, and confine our imitation to Tully alone; who was not a native of Rome, and who, from the fire of his imagination, the variety of his occupations, and the multiplicity of his writings, could not always attend nicely to his expressions. Why is not Cæsar (for example) as safe a model? A Ciceronian must believe Cicero's own account of him. *Cæsar autem rationem adhibens, consuetudinem vitiosam & corruptam purâ & incorruptâ consuetudine emendat. Itaque . . ad hanc elegantiam verborum Latinorum . . . . . adjungit illa oratoria ornamenta dicendi.* But the same Ciceronian, if he would condescend to admit the other Latin writers of that age into a partnership with Tully, would be much more formidable than Nosoponus. He would observe, that in all languages, rules and analogies are very treacherous guides; that in modern tongues, we see them give way every day to custom. That in the dead ones, that custom is to be met with only in the most correct writers; and that whenever we deviate from them, we risk offending against the idiom of the language. That the boldest moderns did not carry their privilege of making new terms so far as they ought, to have made it really useful, since they express many modern ones by very loose periphrases. That as they are themselves still fond of copying and alluding to the ancients, the writings of Erasmus himself are an incoherent

mixture of Roman manners and expreſſions with Batavian ones; a mixture not leſs ridiculous than their ſcrupulous antique idiom. Perhaps the natural concluſion from theſe various difficulties, where either freedom or correctneſs muſt be ſacrificed, was that inſtead of that ungrateful labor upon a dead language, it would be better to improve and cultivate the living ones. But this concluſion was too much for the age of Eraſmus. The third part of the Dialogue, which contains Eraſmus's opinion of the ſtyle of the principal Latin authors, both ancient and modern, ſhows great learning; but his judgments are too ſuperficial, and not ſo much varied as the nature of the ſubject required. The ſtyle of the *Ciceronianus* itſelf is lifely and eaſy; but the ſpirit of the Dialogue is but indifferently kept up. Noſoponus makes no defence, and Hypologus is quite a uſeleſs perſonage.

October 2d.] — After a long abſence, I returned at laſt to Longinus, and read the third and fourth chapters, περὶ ΥΨΟΥΣ. After Longinus had, in the two former chapters, opened his deſign, and ſhown that though the true ſublime is a gift of nature, yet nature may, as in other things, be aſſiſted by art; he treats of two vices different from each other, but equally oppoſite to it; the one a turgid ſtyle and inflated figures, ſpringing from an exuberance of genius or a vain ambition: the other a frigid poor labor after puns and little affected beauties. I approve very much of this inverted method of ſhowing firſt what a thing is not, and then what it is. In theſe refined inquiries nothing contributes more to aſſiſt our imagination and diſpel prejudices. I likewiſe admire that noble freedom with

which he discovers the faults of those heroes themselves [19], Plato and Xenophon.

3d.] —I employed my morning very well, since I read the fifth, sixth, seventh, eighth, and ninth chapters of Longiuus. The two first are inconsiderable; the seventh, in which he points out the way to discover the true sublime, is the work of a man of strong feelings rather than of a clear head; the eighth begins to enter more deeply into the subject, and points out five sources of the sublime. The ninth chapter, which treats of the first of these, (the elevation of the ideas,) is one of the finest monuments of antiquity. Till now, I was acquainted only with two ways of criticizing a beautiful passage: the one, to show, by an exact anatomy of it, the distinct beauties of it, and whence they sprung; the other, an idle exclamation, or a general encomium, which leaves nothing behind it. Longinus has shown me that there is a third. He tells me his own feelings upon reading it; and tells them with such energy, that he communicates them. I almost doubt which is most sublime, Homer's Battle of the Gods, or *Longinus's* Apostrophe to *Terentiauus* upon it. The chapter concludes with some very ingenious observations upon the different character of the *Iliad* and of the *Odyssey*. I am sorry to criticize such a chapter, but what would Longinus have said, had another made his observation upon that passage of Homer, where the celestial horses leap at one bound the extent of the visible horizon? One would think, says he, the world could not have afforded space for such another leap. To what faculty does the visible horizon appear above half the world? To the eyes

it appears, the whole; to the understanding, and even to the imagination, a very small part.

October 4th.]—I read the *tenth chapter of Longinus*, p. 72—83. Its subject is but obscurely marked, and appears at first to run into the former. The distinction however appears to be, the first treats of those great and simple ideas, which require only to be fully conceived and expressed; the second, of such ideas as though not sublime in themselves, may be rendered so by the artful introduction of accessary circumstances. But I hardly think that the Ode of Sappho was a proper example. It may be beautiful, it may be passionate; but surely there is nothing in it which elevates the mind: Longinus's own characteristic of the sublime. This morning Mr. M . . . . returned my visit, and stayed nearly two hours with me. I have not yet seen any great proofs of his taste or genius, but he is certainly a scholar, and a very communicative one. Observing I had only *Hederici's Lexicon*, he offered me *Scapula* as much better, and sent it to me in the evening. It is in fact infinitely more copious; and I like much the disposition of it by roots. It gives you a much clearer idea of the language, by reducing it to a small number of primitives; which, by their various compositions, produce all the riches of that copious tongue.

5th.]—I read the *eleventh and twelfth chapters of Longinus*, p. 88—94. They treat of *Amplification*; of that art in poetry and rhetoric by which things are made to appear greater than they really are. Perhaps, had he known the magnifying glasses, he would have said that the merit of that art was, like those glasses,

to increase the magnitude, but preserve the proportions. He then draws a comparison between Cicero (who excelled peculiarly in it) and Demosthenes; a comparison framed with his usual eloquence, and with a candor for the Roman's merit very uncommon in a Greek.

October 11th.] — I read the *thirteenth*, *fourteenth*, *and fifteenth chapters of Longinus*, p. 94 — 118. The two first, which treat of imitation, are true pictures of the impetuous genius of the author. He enters on his subject by a quotation from Plato, which is very remotely connected with it. Then, though he recommends as a road to the sublime, the imitation of the great ancients; yet imitation is too lame a practice to be agreeable to him. He first extends it to an advice to us, to consider how Homer or Demosthenes would have expessed such an idea, not how they would express any one: then to think how they would approve of the manner in which we ourselves are going to express it; that is, to make them not our models, but our judges; and at last, disclaiming all particular imitation, he advises us only to catch their fire, and to imitate the noble confidence with which they looked forward to the latest posterity. The fifteenth chapter contains some fine examples of poetical figures, distinguishes them from rhetorical ones, and observes, that the mistaken taste of his age makes them be often confounded.

12th.] — I read the *sixteenth chapter of Longinus*, p. 118 — 126. He speaks of the phrase and elocution. This is his third source of the sublime. The *pathos*, which was the second, he has almost totally forgotten.

This chapter is taken up chiefly by the example of the famous oath of Demosthenes; by the heroes of Marathon and Plateæ. He examines it very nicely, discovers all the art and energy of it, and shows how much it differs from a similar expression of the comic Eupolis. If the ninth chapter shows Longinus the most as a man of genius, he no where appears a more excellent critic than in this.

14th.]— I began the *Colloquia* of *Erasmus*, and as far as I have gone, think them full of entertaiment.

16th.] — I read several chapters of *M. de Tillemont's Histoire des Empereurs*, in relation to Longinus's Patrons Odenathus and Zenobia, tom. iii. p. 3; 947—952; 976—977; 983—988; 1039—1062; and 1078—1082. It is much better to read this part of the Augustan history in so learned and exact a compilation than in the originals, who have neither method, accuracy, eloquence, nor chronology. I think them below the worst monkish chroniclers we have extant. We may observe that Odenathus, who was an Arab, began to show the superiority of his brave barbarians over the corrupted Romans; a superiority which Mahomet improved by the additional spur of religion, but which he did not create.

October 18th.] — I read the seventeenth, eighteenth, nineteenth, twentieth, twenty-first, twenty-second, twenty-third, twenty-fourth, twenty-fifth, and twenty-sixth chapters of Longinus, p. 126—154. He continues to treat of the various kinds of figures, which, when properly employed, give force and beauty to the discourse: the interrogation, the omission of copulatives, the mixture of figures, the

transpositions of ideas, and the alterations of number and tense. This is perhaps the least shining part of his book; as it is the more mechanical part of criticism. However, Longinus enlivens the dulness of it, by the magic of his style; and corrects the dryness by the clearness of his reasons, and the accuracy of his distinctions. I shall give an instance of each. Speaking of that rhetorical figure by which a writer, addressing himself to his reader, employs the second person, he himself makes use of it in a most beautiful manner, in animadverting to Terentianus upon a passage of Herodotus[20]. The second is, where treating of the change of the sigular into the plural he distinguishes, with great justness, between those words which, singular by their termination, by their sense may be considered as plural, without any effort of, or effect upon, the imagination; and those which, in themselves strictly singular, are magnified and multiplied, when, upon certain occasions, they are spoken of as plural[21]. I must just mention a mistake of *Tollius*. Herodotus makes use of the words Δμλοις δρεπιδησι. Tollius owns that it signifies *servis fugitivis;* but thinks it not elegant enough, and therefore renders it by the vague expression of *servitutem acerbissimam*[22]. However, the other has certainly more elegance, as well as truth and propriety. The Ionians had revolted from the Persians; if they were again subdued, they would not only be, as before, oppressed like slaves, but punished as fugitives.

19th.] — I read Longinus, chapters twenty-seven, twenty-eight, twenty-nine, and thirty, p. 154—168.

He continues his enumerations of figurative expreſſions, and mentions that ſudden tranſition from one perſon to another, of which the poets and orators have left us ſome fine examples. It may, however, be remarked, that as this figure is infinitely violent and abrupt, it is ſuitable only to the ſtrongeſt paſſions, and therefore commonly ſuits better the poet's heroes than himſelf. Longinus then proceeds to the periphraſis, and gives ſome very ſenſible rules about it. However, he has forgotten to obſerve, that though, when well employed, this figure gives light and grace to a diſcourſe; yet in itſelf it is an enemy to the ſublime, of which a conciſe expreſſion is always the beſt vehicle. If we inquire into the reaſon of it, we muſt ſay, that it preſents the idea at once, gives as little as poſſible to the tedioufneſs and deficiencies of language, and comes the neareſt to the operations of thought. In the thirtieth chapter, he enters upon the choice of words, which he has laid down as the fourth ſource of the ſublime. There appears to be here a conſiderable chaſm.

Oct. 20th.] — I read Longinus, chapters thirty-one, thirty-two, and thirty-three, p. 168 — 186. The thirty-firſt ſeems to be very defective; however we ſee that he proves that the common expreſſions, when introduced properly, have often more ſtrength and meaning than more elaborate ones. I believe his poſition juſt, and his examples from Herodotus explain his meaning very well; but I think that from Demoſthenes ill choſen. The idea is indeed very *idiotic*, but it is expreſſed by a very uncommon and metaphorical word. The thirty-ſecond chapter treats

of the multiplicity of metaphors, for which Longinus is a great advocate, and admires very much a labored description of the human body by Plato. I wish I could admire it too. However, as Plato has certainly faults, our critic examines in the twenty-third chapter, which is preferable, a sublimity often faulty, or an unblamable mediocrity. He treats his subject with an eloquent and becoming enthusiasm. His decision is that of a man of taste. I likewise read a Letter of Pliny on the same subject, L. ix. Ep. 26; which is full of very pretty thoughts and expressions. I am of the same opinion with both these great writers; but think neither of them has gone deep enough. I take the reason to be, not that we are more strongly affected with beauties, but that we are longer so: the pleasure we feel in the sensation prolongs it, by making us dwell upon it with satisfaction; whereas the disgust we conceive from faults shortens the sensation, by causing us to call off our attention immediately. There are, besides, two other collateral reasons, but I take this to be the principal, and I must not write dissertations in my journal.

21st.] — Last night, when in bed, I was thinking of a dissertation of M. de la Nauze, upon the Roman calendar; which I read last year [23]. This led me to consider what was the Greek, and finding myself very ignorant of it, I determined to read a short, but very excellent abstract of Mr. Dodwell's book *de Cyclis*, by the famous Dr. Halley [24]. It is only twenty-five pages; but as I meditated it thoroughly, and verified all the calculations, it was a very good morning's work. The cycle of Meton had for its

object, to reconcile the course of the sun with that of the moon, which it accomplishes in a cycle of 19 solar years, 235 lunar months, and 6940 days. The years should be regularly twelve months, and the months thirty days; but as the first would not be enough, it is necessary to add seven *menses embolimi* in the third, fifth, eighth, eleventh, thirteenth, sixteenth, and nineteenth years of the cycle; and as the second would be too much, 110 months are *cavi*, or of 29 days only, which is determined by leaving out every sixty-fourth day. The first cycle begins with July 15th, Ant. Chr. 432 [25]. To reduce them to the Julian account, you must observe the following rule. Collect the number of months elapsed since the beginning of the period; multiply them by 30; add the number of days elapsed in the current month; divide the whole number by 64; substract the quotient from it; add as many times 6940 as there have been complete cycles, with the constant number 196, and you have the whole number of days elapsed since the 1st January, Ant. Chr. 434; which number you may easily reduce into Julian years, months, and days. This dissertation gives me a very clear, and, I believe, a very true notion of Meton's Attic year. As to that of Calippus, it was only a reformation of that of Meton, who had reckoned the solar year too long by about one seventy-sixth of a day; to obviate which, he added another *dies exemplilis;* but as it is at the end of his period of 76 years, we need pay no attention to it in our calculations: otherwise it is the same months regular and embolimi, and the same *dies exemplilis.*

We must only observe two differences in our reductions of it. 1. That instead of 196 days to be added, there are 552 always to be substracted, being the number of days between the 1st July, Ant. Chr. 330, when the cycle begins, and January 1st, 328, being the first after Bissextile. Indeed, to perform the reductions exactly, we ought to have all our dates in olympiads or archontats, compared with years of the cycles; but if we meet with any modern author who reckons by Julian years anticipated, we may venture (after substracting his number from 432 [1]) to look upon the last year of it as complete, if the date fall into the six first Attic months, or as commenced only into one of the last six. Should we be mistaken, which may happen, our calculation itself will discover our error. I say the same of the cycle of Calippus. 2. In the last mentioned cycle we need attend only to the current one, and pay no attention to those that are complete, as every cycle answers exactly to 76 Julian years. I cannot say I received the same satisfaction as to the Macedonian calendar. Far from being supported by the necessary proofs, Mr. Dodwell's opinion is not even clearly laid down. Dr. Halley owns himself, that there are great disputes about the order of their months, and the time when their year began. I know, besides, that there is another very prevalent system of Archbishop Usher, who makes the Macedonian year not luni-solar, but solar. I must, therefore, suspend my judgment till I have seen *Mr. Dodwell de Cyclis*, and *Usher de Veteri anno Macedonum & Asianorum solari*. As to the Roman year, M. de la Nauze is still my master.

October 23d.] — Continuing my ſtudy and meditation of the Greek calendar, I reſolved to verify ſome remarkable date. I immediately recollected the battle of Arbela, which, according to Plutarch, was fought eleven days after a total eclipſe of the moon, that happened on the 14th of the month Bædremion. This eclipſe anſwers to the 20th of September, Ant. Chr. 331. The battle was fought, therefore, the 1ſt of October. Now, according to Mr. Dodwell's ſyſtem, the 25th of Bædremion anſwers exactly to that day. This is a ſtrong preſumption in its favor. The calculation, though ſure, is however ſo tedious, that I wiſh ſome way could be thought of to ſhorten it. I could conſtruct a table, in which, marking the olympiads, the archontats, the years of the cycle, and the month and day of the Julian, the beginning of each anſwers to.... The *dies exemplilis* would be the moſt troubleſome, as being not fixed to any months or years, but running regularly through the cycle. However, by ſome trials I made, I found I could manage them.

24th.] — I read Longinus, chapters thirty-four, thirty-five, thirty-ſix, thirty-ſeven, thirty-eight, thirty-nine, forty, and forty-one, p. 186 — 222. Our author continues his compariſon of the ſublime often faulty, and the mediocrity always irreprehenſible, in the three firſt. His characters of Hyperides and Demoſthenes are finely marked. He expatiates with pleaſure on the various merits of Hyperides, and diſtinguiſhes them by epithets always juſt and always different, which diſplay both his own penetration, and the accurate fertility of the language in which

which he wrote; but all these encomiums are only garlands, which make him a victim worthier the object of his divinity, Demosthenes; who, inferior in every other respect to Hyperides, surpasses him infinitely by those sublime and terrible beauties with which his writings abound. This chapter gives perhaps a clearer idea of the sublime than any other in Longinus; since it is not only distinguished from the faults which are contrary to, but likewise from the beauties which are different from it. But still this is not enough. I wish that I had time to explain the fine poetical comparisons of the thirty-fifth chapter, and to give a better reason than Longinus does, why the rule, that greatness is preferable to exactness, does not hold good in sculpture as well as in poetry. In the thirty-seventh I agree with Le Fevre and Dacier, that the common reading of Herodotus is highly absurd; but if Longinus could praise that absurdity, why might not Herodotus write it? In the thirty-eighth chapter he enters upon his fifth source of the sublime, the arrangement of words. We see something, though a small part, of the attention which the Greeks paid to the harmony of their periods. That not satisfied with the judgment of the ear, they had established for prose a measure of dactyles and spondees, less exact, but more varied than in verse; by which, without confining themselves to the precise form of feet, they could render the whole period abrupt or flowing, slow or precipitate. In the fortieth and forty-first he blames the affectation of giving every period the same cadence;

or of making the periods too ſhort, and disjointed from each other.

October 25th] — I read *Cicero in Orator. C.* 63—66, in relation to the harmony of proſe. Although the Latin tongue was not perhaps ſo ſuſceptible of it as the Greek, yet we may diſcover how attentive the Romans were to it. The end was to give to proſe a harmony equivalent, but not ſimilar to verſe. The means employed were, 1. To conſider ſyllables abſtracted from feet, and to make long or ſhort ones prevail in a period in the degree and manner they choſe. Thus, in the famous paſſage of Demoſthenes, we hear the ſound of dactyles, or of ſomething ſtill more rapid; ſince out of twenty-nine ſyllables, twenty-one are ſhort. 2. The ancient metre has this advantage over ours, that in modern tongues the harmony conſiſts only in the compoſition of a verſe, or at leaſt of *a hemiſtic;* whereas, if you take an ancient verſe to pieces, the feet of which it is compoſed give you, by their peculiar and diſtinct harmony, *disjecta membra poetæ.* The great variety of theſe feet furniſhed the orators with innumerable ways of harmonizing their periods, without ever deviating into verſe. I likewiſe read *Longinus*, chapters forty-two and forty-three, which finiſhed him. The forty-ſecond contains ſome examples of fine deſcriptions, degraded by one or two low words. In the laſt chapter of this ſmall, but valuable treatiſe, Longinus examines the reaſon why no ſublime writers were to be found in his age. He treats this queſtion (which, taken in the utmoſt latitude, is perhaps a Gordian knot) with more eloquence than accuracy. It is,

however, worth remarking, that he ſtill continues to enforce his precept by his example. He appears pretty plainly to have been of opinion, that the true ſublime, eſpecially in eloquence, could never belong to ſlaves; and that it could be found only in geniuſes nurſed under a popular government, whoſe writings breathed the ſame liberty as their actions. Theſe ideas are noble, and perhaps true; but they were too harſh for the court of Palmyra. Longinus was forced to enervate them, not only by the term Δικαιοτατη, which he takes care to apply twice to the preſent deſpotiſm; but by employing the ſtale pretence of putting his own thoughts into the mouth of a nameleſs philoſopher. I read on the ſame queſtion Seneca, *Epiſt. cxiv. p.* 646—651; *Edit. Lipſ. apud Plantin.* He conſiders it in another, and, I think, a better light than Longinus. Both attribute the decay of taſte to luxury and its attendant vices; but the Greek conſidering them almoſt as paſſive, thinks that they only extinguiſh all emulation and application; while the Roman looks upon them as very active, by accuſtoming our taſte to reliſh only the tricks of novelty and affectation, and to deſpiſe genuine and ſimple eloquence. The character of Mæcenas is a fine *caricature.* How different is he from the Mæcenas of Virgil and Horace. As to Longinus in general, after what I have obſerved upon almoſt every chapter, I have little left to ſay. It is certainly a fine performance; the ſtyle is faulty only by being rather too poetical for a didactic work. In general, I ſhould adopt moſt of his deciſions; only I think that for want of having a clear idea of the ſublime, he has

ſometimes blamed paſſages for being deficient in that reſpect, or praiſed them for excelling in it, whoſe nature and deſign neither had, nor required, that kind of beauty. I could likewiſe have wiſhed that Longinus had not always confined himſelf to ſingle paſſages, but had pointed out that ſublime which reſults from the choice and general diſpoſition of a ſubject. I think that Longinus ſhows real taſte and genius, by his indulgence in the ſallies of a warm imagination, and by his ſeverity to the prettineſſes of the art; though, like moſt men of genius who poſſeſs more force and elevation than delicacy, he may ſometimes have confounded refinement and affectation. As to his commentators, Langbænius is oſtentatiouſly pedantic, and learnedly abſurd; Le Fevre is, as uſual, vain, bold, and ingenious; the notes of Tollius are full of taſte, good criticiſm, and real erudition. There are a number of corrupted paſſages in Longinus, which, by the help of manuſcripts, or from his own conjectures, he has reſtored extremely well.

October 26th.] — I intended to have compoſed a long abſtract of that Greek Life of Homer, which I finiſhed September the fourth, and actually wrote a page of it; but other things intervening, I went no further. As it is now too late, I ſhall take this occaſion of giving a ſhort account of it. Its title is improper enough; after a hiſtory of Homer, compriſed in a few lines, and full of blunders, the author proceeds to his main deſign, which was to ſhow that there was no art or ſcience of which Homer was not the father and laid the foundations;

a design which proves the excessive veneration of the Greeks still better than the temples they erected to him. To support so vain an argument, much sophistry and false reasoning was necessary. The following are some specimens of them which struck me. 1. It is almost impossible to follow him through his innumerable divisions and subdivisions, which, instead of easing our attention, and fixing our memory, perplex the one, and overburden the other. This is a sufficient inconvenience in this method, but another infinitely greater results from it. Those divisions, by treating every minute part of a subject separately, often pass over the most essential notions of it, because they are common to the whole. Nay, as they are commonly the work of a trifling genius, they are sometimes founded only upon some very trivial and accessory ideas, without ever reaching the fundamental principles. Thus, when our critic wants to prove Homer a historian, he accurately divides the requisites of history into the mention of person, cause, place, time, instrument, passion, action, and manner; proves that in some part of his works the poet mentions each of these, and then very accurately concludes that he was a historian. What a minute division of history, which forgets all the most important parts of it, accuracy, impartiality, and a hundred more "! To prove Homer's knowledge universal, he is forced, in several sciences, to instance things hardly above the rank of self-evident ideas, with which no peasant in a civilized country is unacquainted. Thus he is the father of arithmetic, because by saying that fifty men guarded

each of the thouſand Trojan fires, he does not compute himſelf, but furniſhes the occaſion of computing the Trojan army at fifty thouſand men [28]. 3. One would think it ſufficient for Homer's honor, to have been the father of all known truth; and that it was rather lowering, than raiſing his character, to make him acquainted with all the opinions of latter ages, however extravagant or contradictory to one another. The ſyſtem of Thales, who makes water the univerſal principle; that of Xenophanes, who to water adds earth; and the general opinion which acknowledges four elements, are all borrowed from Homer [29]; though to have aſſerted all theſe oppoſite principles, implies more learning than judgment. Indeed, when he ſpeaks of the Stoics and Peripatetics, he ſaves the contradiction very ingeniouſly. Homer was acquainted with both ſyſtems; but he looked upon the firſt as more exalted and conformable to reaſon; on the latter, as more practicable, and conformable to experience [30]. 4. When the plain text of Homer appears abſurd, or at leaſt furniſhes no proofs of ſcience, he had recourſe to the allegorical ſenſe, where he diſcovers a thouſand myſteries [31]. I cannot here explain my ſentiments on that head, nor illuſtrate and enforce a diſtinction which has not been enough attended to, viz. of what was allegory to Homer, and what was indeed allegory in its origin, but, through various mixtures and length of time, appeared then in a quite different ſhape. I have the leſs occaſion to do it here, as my author is much ſoberer on this head, than many others of the ancients; ſome of whom (Heraclides

for instance) have written whole books upon Homer's allegories. 5. My author, like many of the ancients, is very fond of drawing philosophical conclusions from a resemblance of words and fanciful etymologies; a method which, with reason, would give one a poor opinion of their logic. Thus our author, from the resemblance of Δεμας and Δεσμος, would infer that Homer looked upon the soul as shackled and imprisoned by the body [12], without ever considering that such grammatical conjectures want proof themselves, instead of being able to furnish it to other positions. Indeed it is more excusable to employ such arguments for the existence, than for the truth of an opinion. 6. These two last faults are common to him with many; his reasonings about numbers are more peculiar to him. He runs, and carries Homer with him, into all the Pythagorean whimsies [13], the perfections of the *monade* and odd numbers, and the imperfections of the *duade* and even ones. He quotes several passages of Homer where the *monade* is praised, such as the Εἷς κοιρανος ἐσω, without once inquiring whether it is praised for an absolute or for a relative merit. Notwithstanding these criticisms, I am far from despising this Life of Homer. The author was a man of much subtilty and ingenuity; so that you are often pleased with the imagination, though you despise the reasoning. Nay, the reasoning is often more the vice of his subject than his own. When he treats of those arts of which Homer was really a master, language, rhetoric, and morality, he is very solid and instructive. You find many nice observations concerning Homer's

ſtyle, his uſe of the various Greek dialects, his deviations from the common rules of grammar, and the different figures he employs. One that ſtruck me relates to the genders. He often, for the ſake either of metre or energy, employs a maſculine epithet to a feminine ſubſtantive; but it is only ſpeaking of thoſe qualities of the mind which are of no ſex, or if of any, which appertain rather to the male, ſuch as κλύθι Ἱππόλυτε [54]. In treating of Homer's rhetoric, he explains very well the artifice of the ſpeeches of the ſecond Iliad; the various eloquence of the ambaſſadors to Achilles, and the gradations by which he gave way to them [55]. So much for the original The editor was mighty negligent in not diſtinguiſhing properly Homer's verſes from the proſe, which is full of them, and not referring us to the places where they are to be found. The tranſlator, whom I can ſcarcely believe to be Dr. Gale, has committed numberleſs blunders. I ſhall mention a curious one. He tranſlates this verſe of Homer.

Ἀρνειόν, ταῦρόν τε, συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον, Odyſſ. v. 130. by *Arietem porcorum cuſtodem* [56]. Beſides the nonſenſe of the expreſſion, and the abſurdity of making one animal only, where grammar and the ſenſe of his author required three; need I quote Conſtantine and Pollux to ſhow that Ἐπιβήτορα ſignifies *aſcenſorem*, and is metaphorically applied to the copulation of animals"? Why not tranſlate it at once,

Agnum, & taurum, ſuiſque aſcenſorem aprum.

October 29th.] — I read Tollius's *Guſtus Animadverſionum Criticarum*, at the end of Longinus, p. 348—360. I cannot ſay that they any ways anſwered my

expectation. Tollius was not equal to such critical parallels as they are designed for, between some of the ancient writers. The first is between a passage of Pindar and another of Horace. It results from his laborious inquiry, that the Greek tongue is more harmonious than the Latin. The second, between Theocritus and Virgil, teaches me, 1. That among the ancients, presenting or throwing apples was customary between lovers. 2. That Virgil is far inferior to the Greek poet, since his Polyphemus boasts of having milk only all the year, whereas the Cyclop of Theocritus boasts that he has both milk and cheese. The third is between Apollonius and Ovid. As the Greeks are always to have the advantage and Ovid is very open to criticism, Tollius talks rather more to the purpose.

30th.]—I read Tollius, p. 360—371. A comparison between Virgil and a little poem of Petronius. Very bad indeed. However, I must now go through these comparisons.

31st.]—I went to church, heard a pretty good sermon from Mr. L . . . and read the second lesson, the fourth chapter of S. Luke, in Greek.

November 1st.]—I read Tollius, p. 371—381, the end. He compares Homer and Virgil as to the manner of Turnus' and Hector's deaths. He reasons better than usual, but did not consider that Hector's not asking for mercy like Turnus, is no proof of his superior courage. Turnus was slightly wounded; Hector mortally. I began to-day, as a natural supplement to Longinus, a philosophical inquiry into the nature of our ideas of the sublime and beautiful, and read the

Introduction upon Taſte, p. 1—40, which, like all other reſearches into our primary ideas, is rather looſe and unſatisfactory. The diviſion, however, of the paſſive impreſſion which is common to all men, and relates chiefly to poſitive beauty or faultineſs, and the active judgment which is founded on knowledge, and exerciſed moſtly on compariſon, pleaſed me; perhaps becauſe very like an idea of my own.

2d.] — I read the Inquiry, p. 40—95, which compriſes the firſt part. The author's object is to claſs our various paſſions and ſenſations, and to inveſtigate our affections, in order to diſcover how we are and ought to be affected. All thoſe of the mind he refers to two claſſes;—ſelf-preſervation and ſociety. The former renders us ſenſible of pain and terror; the latter, in their various branches, (of ſympathy, imitation, and terror,) of pleaſure, love, and joy. Their nature is eternally diſtinct; and they never can run into one another. This naturally leads Mr. Burke to deny that the privation of pleaſure ever produces poſitive pain; and *vice verſâ*, the ſenſation produced by the abſence of pain he calls delight, a ſolemn, awful feeling, very different from poſitive pleaſure.

November 4th.] — I finiſhed the Inquiry, which contains in all 342 pages. The author writes with ingenuity, perſpicuity, and candor. His reigning principles are, that pain, when abſent, and moderated to terror, is productive of that ſolemn delight which forms the beauty of the ſublime; this idea he purſues through its various ſhapes of immenſity either of time or place, power, darkneſs, &c. It is ſurpriſing how much Longinus and Mr. Burke differ as to their idea

of the operations of the ſublime in our minds. The one conſiders it as exalting us with a conſcious pride and courage, and the other as aſtoniſhing every faculty, and depreſſing the ſoul itſelf with terror and amazement. If it ſhould be found that the ſublime produces this double, and ſeemingly contrary effect; we muſt look out for ſome more general principles which may account for it, though we may adopt ſtill many particular materials and obſervations of both writers in the inveſtigation of it. Such is Mr. Burke's ſyſtem of the ſublime: his notion of the beautiful is, that it is produced by whatever gives us pleaſure. Perhaps his idea, confined as it is to the pleaſures of ſenſe, (heightened indeed by the imagination,) is yet too general. What connexion can he diſcover between the pleaſures of the taſte and the idea of beautiful? However, he thinks, (and I believe with reaſon,) that any thing, to appear beautiful either to the ſight or touch, muſt convey to the ſenſe an idea of ſoftneſs and gradual variation, and to the imagination thoſe of gentleneſs, delicacy, and even fragility. The ideas of beauty being in the leaſt founded on thoſe of order, proportion, or utility, he entirely explodes. I cannot help obſerving here,' that in ſpeaking of any thing beautiful, we conſider the figure as ſo eſſential to it as not to be altered without changing the nature of it; and the color as an acceſſory quality which may be varied at pleaſure: — a proof that ſometimes common feelings are conformable to philoſophical ſpeculations, where we ſhould the leaſt expect it. Mr. Burke employs his laſt par in conſidering words as the ſigns of ideas. He remarks that they do not commonly, when pronoun.

ced, call up in the mind a picture of the idea for which they ſtand; and that conſequently in poetry or eloquence we are as often affected by the words themſelves, as by clear images of what they are deſigned to repreſent. I began to-day Ubbo Emmius' Geographical Deſcription of Greece, (which will be very uſeful for all my Greek authors, but particularly for the Odyſſey,) and read p. 1 — 18.

November 5th.]— I read Emmius, p. 18 — 40.

6th]— I read Emmius, p. 40 — 45.

7th]—I read Emmius, p. 45 — 54.

8th.]— I read Emmius, p. 54 — 194, the end. It is a ſhort, and conſequently a dry abridgment; but it is conciſe, clear, and exact. It contributed a good deal to confirm me in the contemptible idea I always entertained of Cellarius. 1. In comparing this abridgment with the ſingle map of Grecia Propria, I found above 130 places omitted in Cellarius, and among them ſome of ſuch note as Tiryns, Helos, Ithome, Piſa, the province of Acarnania, and the valley of Tempe. What would it have been had I entered into the minute detail of any one region?

17.]— I read *Les Obſervations de l'Abbé de Mably ſur les Grecs*. They are not ill written; but I think a capital fault of them is, attributing more conſequences to the particular characters of men, often ill-drawn, than to the general manners, character, and ſituation of nations.

30th.]— I began the Odyſſey of Homer, and read L. i. p. 444, the end.

December 1ſt]— I read the Odyſſey, L. ii. V. 1 — 128.

2d.] — I read the Odyſſey, L. ii. V. 128 — 434, the end.

3d.] — I read Potter's Greek Antiquities, V. ii. p. 120 — 160, where he treats of the naval affairs of the Greeks, in order to underſtand the voyages of Telemachus As, while I was reading, I ſaw from my window ſome of the fineſt ſhips in the world, I could not very much admire the ſmall barks, with a maſt occaſionally ſet up and taken down, which they run aſhore every night.

5th.] — I read the Odyſſey, L. iii. V. 1 — 497, the end, and finiſhed ſome new Journals, the *Bibliothéque des Sciences & Belles Lettres, from April to September* 1762, and the *Journal des Savans combiné avec les Mémoires de Trévoux, from June to September.* There is a curious Diſſertation of Mr. Beyer upon the Atlantic Iſland of Plato. He pretends it is Judea. Some circumſtances and etymologies are as uſual favorable to him, others totally oppoſite. However, calling in allegory and romance to ſupport allegory and romance, he ſeems to think he has entirely confounded the Infidels. The other is the Voyage of M. Anquetil du Perron to the Eaſt Indies, with the ſole view of ſtudying the language and religion of the ancient Perſées. He is juſt returned to France, with a prodigious number of manuſcripts, which may perhaps throw ſome light upon one of the moſt obſcure but moſt curious branches of ancient hiſtory.

December 6th.] — I read Potter's Antiquities, vol. ii. p. 209 — 237, in relation to the ſacrifice offered by Neſtor, and ſo exactly deſcribed by Homer.

12th.] — I had borrowed of M. B . . . . a French

Moral and Political Romance of the Abbé Teraſſon, called *Sethos*. The beginning is fine, the deſcription of the manners of the court of Memphis is worthy of Tacitus; and the ſyſtem of the Egyptian initiation is a very happy thought: but, unluckily, the intereſt of the piece gradually diminiſhes in every book, till you arrive at the cataſtrophe, which is very cold and unnatural. As to the ſtyle, it is pure and elegant, ſcarcely ever elevated, and never animated. The Abbé Teraſſon had too mathematical a head to excel in the language of deſcription, and too ſtoic a heart to ſhine in that of the paſſions. His feelings, however, are juſt, though not warm: the whole work breathes a ſpirit of virtue and humanity, which renders it very amiable.

EXTRAITS DE MON JOURNAL.

1763. Fevrier. Après avoir quitté l'Angleterre, il eſt aſſez naturel que j'en quitte la langue. Les idées ont produit les mots ; & j'aurois ſouvent autant de peine à rendre en Anglois les uſages du Continent, que j'aurois eu de difficulté à bien exprimer en François les mœurs Angloiſes, & les petits évenemens de notre milice. Plutôt que de recourir à des périphraſes ennuyeuſes, ou à des traductions imparfaites ; il vaut mieux employer tout uniment la langue du pays.

Mais il faut renoncer à ce journal ſuivi & détaillé, dont l'idée avoit flatté mon eſprit, mais dont l'exécution auroit trop gêné ma pareſſe, pour me permettre de le continuer. Je l'avois diſcontinué pendant quelques jours ; il étoit ſi facile de reparer cette petite négligence ! ces jours devinrent inſenſiblement des ſemaines. L'ouvrage m'effrayoit en s'augmentant. Je perdois en vains regrets le temps qui étoit encore en mon pouvoir. Aujourd'hui, quil me faudroit écrire l'hiſtoire de ſix mois ; la raiſon m'ordonne de n'y plus ſonger.

Mais cette même raiſon ne veut point que je néglige entièrement la partie, peut-être la plus curieuſe de ma vie. Je vais raſſembler plutôt ſelon l'ordre des matières, que ſous celui du temps, les idées nouvelles que j'ai acquiſes pendant mon ſéjour à Paris. Elles ſe diſtribuent naturellement ſous quatre chefs : 1. Les choſes qui me ſont perſonelles, mon économie, mes liaſons, & mes amis. 2. L'état de la littérature en France, les gens de lettres, les académies, & le théâtre.

3. Des observations détachées, militaires, politiques, & morales. 4. Les bâtimens & les ouvrages de l'art.— Je laisserai cependant subsister quelques pages de mon journal, écrites dans le temps même;— enterprise vaine: je l'abandonnai l'instant après l'avoir commencé.

A Lausanne, Août 17, 1763.]— J'ai écrit quelque chose de mon discours sur les anciens peuples de l'Italie. C'est bien peu pour une matinée entière passée à la campagne; mais depuis quelque temps je ne fais plus rien. Les petites dissipations de la ville, le tumulte de Mesery, & les changemens journaliers de l'une à l'autre, me donnent plus de distractions à Lausanne, que je n'en ai jamais trouvé à Londres, ou à Paris. Il faut se remettre au travail.

18.]— J'ai lu *la troisième Satyre de Juvénal*, v. 1—322. Que le debut est bien choisi! Le bon Umbricius s'arrête dans le bois d'Egerie, dans ce monument sacré des premiers Romains, possédé alors par de misérables Juifs, pour se plaindre à ce legislateur, du luxe & des mœurs étrangères, qui avoient inondé cette patrie, qu'il avoit formée par ses loix & par sa religion. Le caractère bas, mais mal-adroit, de ses Concitoyens, opposé à l'art & à la soupleſſe de ces étrangers qui se faisoient esclaves pour devenir maîtres, est un contraste achevé. J'aurois voulu qu'après des tableaux aussi beaux, Juvénal ne se fût pas rabattu sur de petits embarras, sur les désordres communs à toutes les grandes villes, & qui ne comportent pas l'indignation sérieuse qu'il leur témoigne.

Août 20.]— J'ai lu *la quatrième Satyre de Juvénal*, pour la première fois.

24.]— J'ai lu *la quatrième Satyre de Juvénal*, v. 1—154, pour

pour la seconde fois. Le conseil de Domitien est peut-être le morceau de satyre le plus frappant de toute l'antiquité. Le sujet convenoit parfaitement au génie du poëte; cette indignation sérieuse, cette énergie d'expression, qu'il prodigue quelquefois un peu légèrement, est ici à sa place, & fait passer dans l'ame du lecteur l'horreur pour le tyran, & pour les Romains, le mépris qu'ils méritent si bien. Malheureusement ce morceau n'est point achevé. Après avoir décrit ses principaux conseillers avec la plume de Salluste, au moment de les mettre en jeu, le principal acteur disparoit, le feu du poëte s'éteint, & la fin de l'action est étranglée. J'ai lu aussi *la cinquième Satyre, v.* 1—173, deux fois. Que les Romains étoient grossiers parmi tout leur luxe! Le financier le plus insolent n'oseroit pas aujourd'hui fair toutes ces distinctions humiliantes entre ses convives. A Rome, l'élégant Pline se fait presqu'un mérite d'en avoir été révolté [1]. Que les caractères d'Horace & de Juvénal étoient differens! Fils d'affranchis tous les deux, celui ci ne savoit point fléchir devant le sot orgueil des grands, pendant que celui là les en guérissoit, & vivoit avec eux, non en parasite, mais en ami.

Août 25.]—J'ai lu, pour la première fois, *la sixième Satyre de Juvénal, v.* 1—660. J'ai aussi achevé *le troisième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* Il contient plusieurs ouvrages excellens; tels que *le Système Intellectuel de Cudworth, traduit par Mosheim* [2]; *l'Alcoran de Sale, & les Histoires critiques du Manichéisme & de la Monarchie Francoise, par M. de Beausobre & l'Abbé Dubos.* Ces extraits sont un peu superficiels; mais *l'Histoire du Droit Romain, par M. Heineccius*, est

très intéressante pour un homme, qui ne s'embarrasse de la jurisprudence que par rapport à la littérature.

Août 26]. —J'ai relu *la sixième Satyre de Juvénal, v.* 1—160. Après avoir déjeûné je suis monté à la bibliothéque, pour consulter *un traité de M de Bochat, sur le culte des Divinités Egyptiennes à Rome;* culte dont Juvénal parle à tout moment Il est dans le Mercure de Neufchatel de l'an 1742; mais je vois qu'il est tout hypothétique, & d'une hypothèse très chimérique, savoir que ce culte a du passer de l'Egypte en Grèce, & de la Grèce en Italie, par les colonies long temps avant Romulus. J'ai consulté *le premier tome de l'Academie des Belles Lettres, p.* 140, sur la signification du mot *Attonitæ*, dans *Juvénal, Satyre*, iv. *v.* 77. M. de Valois l'applique à l'étonnement qui regna dans la capitale, à l'occasion de la révolte de L. Antonius dans la Basse Germanie. Cette conjecture est possible. C'est tout ce qu'on en peut dire; mais je m'étonne qu'il n'en ait pas tiré la seule conclusion qui pouvoit la rendre intéressante. La révolte d'Antonius arriva l'an de Rome 840'. La tyrannie & l'extravagance de Domitien étoient déjà parvenûes a leur comble; & les Romains eurent la lâcheté de supporter ce monstre encore neuf ans. J'ai lu *le quatrième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y ai trouvé *Syntagma Dissertationum, &c. Leipzig.* 1733. C'est un assez bon recueil de M. Mosheim, qui sent cependant un peu trop le Théologien, & même le Théologien Luthérien. *Plinii Epistolæ a Cortio, cum notis variorum. Amstel.* 1734. C'est un assez bon *Variorum. Itineraria Vetera a Wesselingio; Amstel.* 1753. Edition excellente d'un des ouvrages les plus utiles que nous ayons, sur la Géographie de l'Empire Romain.

Août 27.]— J'ai lu, pour la seconde fois, *la sixième Satyre de Juvénal*,— trésor de tous les traits qu'on a lâché contre le sexe depuis seize cens ans. Sa force, sa vatiété, & son abondance, ne laissent rien à desirer. On pourrait souhaiter seulement de retrancher ces descriptions trop fidèles, qui enseignent le vice en le condamnant. Des malheureux pourront-ils cependant se sauver de l'infamie à force de la mériter? Leur seroit-il permis de cacher leurs excès aux yeux de la postérité, parcequ'ils en ont comblé la mesure? On lui a reproché même ces descriptions comme une preuve du plaisir secret qu'il y goûtoit. Mais l'horreur qu'il en témoigne toujours, me persuade assez, que c'est la chaleur du génie & de l'indignation, plutôt que celle de la volupté. Je lui reprocherois bien davantage une malignité de cœur, qui lui fait trouver le vice partout, qu'une dépravation de mœurs qui l'engage à lui pardonner. Il confond par tout l'invective & la satire. Toutes les femmes sont coupables, & le sont des crimes les plus affreux. Vous trouvez une Clytemnestre dans chaque rue*. Je sais qu'il n'y a peut-être jamais eu de siècle plus corrompu que celui de Juvénal, que le luxe énervoit les mœurs; que les esclaves & les ampithéâtres endurcissoient les cœurs; que la tyrannie aviliſſoit les sentimens, & que le mélange de toutes les nations détruisoit tous les principes & tous les caractères en les confondant. Il restoit, cependant, encore des anciennes vertus des hommes & des femmes, dignes d'un siècle meilleur. Consultez un monument contemporain, les Epîtres de Pline; vous y verrez l'humanité, les mœurs, l'amour des talens, qui subsistoient dans la

ſociété de cet aimable Romain. Jamais Juvénal ne ſe permet la moindre louange des hommes vertueux, quand ce ne ſeroit que pour les faire contraſter avec les méchans. Tous les autres ſatiriques, un Horace, un Boileau, un Pope, ont compris qu'ils devoient ſe faire des amis de leurs lecteurs, en ſe repréſentant comme ceux de la vertu & des hommes. Ce ſont auſſi de tous les poëtes ceux que nous aimons le plus. Mais Juvénal paroit déteſter les hommes par principe; & en leur déclarant la guerre, il ſe ſoucie aſſez peu d'acquérir leur amitié Cette miſantropie peut à la vérité lui donner un nouveau mérite pour notre malignité.

Août 28.] — J'ai lu, deux fois, *la ſeptième Satyre de Juvénal.* Le poëte y repréſente, avec ſa vivacité ordinaire, l'état de pauvreté & de mépris, dans lequel ſe trouvoient les gens de lettres de ſon ſiècle. C'eſt toujours un ſujet peu agréable. Il eſt difficile de rendre reſpectable l'objet d'un mépris injuſte, mais général: il eſt beaucoup plus facile de rendre aimable un caractère que la multitude hait ſans raiſon. D'ailleurs ces plaintes réitérées ſur ſa fortune, ont mauvaiſe grace dans la bouche d'un homme de lettres. On convient qu'il a raiſon; mais on y trouve toujours un air de baſſeſſe & d'avidité, fort oppoſé à l'élévation d'ame qu'on attend de lui. Si l'eſprit conſiſte à raſſembler des idées, qu'on s'étonne de trouver réunies, ſans en être choqué, le contraſte du poëte & du lion mérite bien ce nom. Ce trait eſt aſſurément des plus plaiſans. J'ai achevé *le cinquième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y vois un *ſecond extrait de l'ouvrage de M. Heineccius,* qui roule ſur l'hiſtoire du droit Germanique; le ſujet

est moins intéressant que celui du droit Romain, mais il me paroit aussi bien traité : *Les Réflexions Critiques sur les anciens peuples, de M. Fourmont l'ainé.* Parce-qu'on sait le Chinois, faut il débiter des chimères d'un ton d'oracle ? Saturne, Abraham : la grande divinité des Payens, un Patriarche errant de pays en pays, adoré après sa mort de toute la terre, à l'exception de sa propre famille, & cette même famille un objet d'horreur & de mépris, pour tous ses adorateurs. *Vie de Julien, de mon ami l'Abbé de la Bleterie.* Les journalistes n'ont senti le mérite ni du héros, ni de son historien. Ils se sont même permis des réflexions assez indécentes pour tous les deux. En général, une zèle aigre & controversiste se fait beaucoup trop sentir dans cette bibliothéque. Qu'un P. Colonia invite les fidèles au jubilé de Lyon, il vaudroit peut-être mieux n'y opposer que le mépris ; cependant on ne sauroit blâmer la plaisanterie. Mais qu'en donnant l'extrait d'un ouvrage de littérature ou d'histoire, on déterre quelques propos convenables au pays de l'écrivain, pour les réfuter longuement & durement, c'est assurément connoître très peu les fonctions d'un journaliste. — J'ai écrit deux pages de mon *Recueil sur la Géographie ancienne de l'Italie.*

Août 29.] — J'ai lu, pour la première fois, *la huitième Satyre de Juvénal*, v. 1 — 285. J'ai écrit deux pages de mon Recueil.

30.] — Je n'ai fait qu'écrire une page & demie de mon Recueil.

31.] — J'ai relu *la huitième Satyre de Juvénal.* J'ai lu deux fois la *neuvième*, v. 1 — 150 ; & j'ai lu pour la première fois *la dixième Satyre*, v. 1 — 100. Qu'il est

humiliant pour les hommes, qu'on soit obligé, dans presque tous les pays, de leur enseigner qu'un homme est plus respectable pour ses vertus, que pour celles de ses pères! On a de la peine à concevoir la naissance & l'établissement de ce préjugé général; la nature met une différence ineffaçable entre ceux à qui elle donne de grands talens, & ceux à qui elle les a refusés. La raison & la crainte séparent le magistrat & le sujet; mais quel principe établit d'abord la distinction entre le noble & le roturier? Je crois que c'est la religion. La discussion en seroit curieuse, mais longue. Je me contenterai de faire une observation sur cette Satyre. 1. Juvénal y parle d'un bout à l'autre le langage d'un ancien Romain. Je vois partout non seulement le ton d'un vrai censeur, qui confond le vice, qui expose les ridicules, & qui fait trembler les coupables; mais encore celui d'un républicain, dont l'ame se plie avec difficulté à la nouvelle constitution, ennemi juré de la tyrannie, & ami d'une monarchie douce & équitable, plutôt par nécessité que par inclination. Cet air de liberté, cette fierté d'ame, distingue Juvénal de tous ses confrères, qui ont vécu après l'établissement de l'empire. Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Martial, Stace, Valerius Flaccus, ont tous chanté la ruine de la patrie, & le triomphe de leurs oppresseurs; ils ont tous encensé le vice d'un Néron, ou d'un Domitien, comme les vertus d'un Auguste ou d'un Vespasien. Mais Juvénal n'a jamais su prostituer sa muse. Il ne lui est échappé qu'une seule louange de l'empereur, louange peut-être juste, exprimée avec la plus grande simplicité, & renfermée dans un seul vers: mais il ne perd pas une occasion de se déchaîner

contre la folie & la tyrannie de ces maîtres du monde, & de leurs ſubdélégués. Il fait plus; il enſeigne les remèdes.

Tollas licet, omne quod uſquam eſt,
Auri atque argenti, ſcutum gladiumque relinques
Et jaculum & galeam; ſpoliatis arma ſuperſunt —

eſt un conſeil qui s'adreſſe pour le moins, autant aux Romains qu'aux Africains. Cette liberté de Juvénal décide du temps où il a vécu, bien mieux que les traditions incertaines & contradictoires de ſon vieux ſcholiaſte. Juvénal a vécu ſous un bon prince, ſous un Nerva, ou un Trajan; temps heureux où il étoit permis d'exprimer ce qu'on ſentoit! Les tyrans avoient le tact fin; il ſe reconnoiſſoient aiſément dans les portraits de leurs prédéceſſeurs. Un Domitien jugeoit avec raiſon, qu'un ennemi de Néron ne pouvoit pas être ſon ami, & un délateur auroit arrêté Juvénal à ſa première ſatyre. Mais je doute qu'il en eut jamais couru les riſques. Les ames les plus fortes, & les génies les plus élevés, n'ont ſu ſe dérober aux ſoupçons dangereux des tyrans, qu'en cherchant la retraite, le ſilence, & des études frivoles & innocentes. — La neuvième Satyre eſt preſque dégoûtante. Le vice que le poëte y condamne eſt ſi naïvement expoſé. Le ridicule que Juvénal y a ſu répandre me paroit venir du caractère de Nævolus, d'un miſérable *pathique*, dont les ſentimens ſont ſi avilis par ſon genre de vie, qu'il ne paroit pas en comprendre l'infamie, & qu'il raconte ſes ſervices du même air d'indifférence qu'un ſoldat parleroit de ſes campagnes. Ce ſérieux, ſi déplacé que le lecteur ſent, & que Nævolus ne ſent point, fait ſelon moi la plaiſanterie de cette Satyre.

September 1.]—J'ai lu la dixième Satyre de Juvénal, v. 100—365; j'ai relu cette satyre, & j'ai lu pour la première fois la onzième, v. 1—208. Dans la dixième, Juvénal s'exerce sur un sujet digne de lui, la vanité de nos vœux, défaut général, compatible avec les plus grandes vertus, & lié étroitement avec les sentimens les plus naturels au cœur humain. Le poëte y déploye une philosophie fine, exacte, & fondée sur les principes les plus solides de la morale. Son génie s'éleve à proportion de l'importance de son rôle; il anéantit toutes les fausses grandeurs; il pese avec la sublime indifférence d'un être supérieur, les vertus, les talens, & le destin des plus grandes hommes. Il néglige, il paroit mépriser ce talent de la versification, cette harmonie douce & charmante, qu'il possède si bien. Son style, toujours énergique, précis, soutenu, & rempli des plus belles images, est moins coulant, & plus rude, que dans ses autres pièces. Comme il s'appuye toujours sur l'expérience, ses raisonnemens sont entre-mêlés d'exemples, dont la plupart sont choisis avec beaucoup de goût. Celui de Sejan est parfait. Jamais élévation plus singulière, jamais chute plus foudroyante. La légèreté de ce peuple, qui court briser les statues qu'il venoit d'encenser, fait un tableau achevé. L'exemple de la mort d'Alexandre me paroit le moins philosophique. Alexandre est malheureux pour être mort au milieu de sa gloire & de ses succès. Cependant si Marius étoit mort en descendant de son char de triomphe, il eut été le plus heureux de tous les hommes. Les raisonnemens de cette satyre auroient étés plus clairs, si Juvénal avoit distingué les souhaits dont l'accompliſſement ne peut que nous

rendre malheureux, & ceux dont le succès pourroit ne pas faire notre bonheur. La puissance absolue est de la première espèce, une vie longue de la seconde. Nous devons abandonner ceux-ci à la connoissance des dieux, mais nos lumières nous suffisent pour les prier hardiment de ne pas nous accorder ceux-là. A propos des dieux, je remarque dans Juvénal cette indécision à leur égard si commune aux anciens. Rien de plus pieux, ni de plus philosophique que la soumission, que la foi, qu'il fait paroître; un instant après, notre sagesse nous suffit, & la prudence tient lieu de toutes les divinités. Au vers suivant, sa dévotion le reprend; il borne cette proposition générale à la seule *Fortune*, & replace tous les autres dieux sur l'Olympe.

J'ai achevé le *seizième tome de la Bibliothéque Raisonnée*. J'y trouve *les Sermons de M. Foster*. Quel miracle! un théologien, qui préfère la raison à foi, & qui est plus effrayé du vice que de l'hérésie. *Scriptores Rei Rusticæ à Gesnero*. Ces auteurs peuvent être utiles pour la langue & l'économie des Romains; mais où est le littérateur qui les lira? où est le cultivateur qui les suivroit? *Notitia Hungariæ, vol. 1. per Math. Ball:* ouvrage immense, mais trop détaillé pour tout ce qui n'est pas Hongrois. *Eloge de M. le Clerc:* ouvrage exact & sec du journaliste. *Histoire du Concile de Trente de Fra Paolo, par le Père le Courayer; premier extrait.* En souhaitant au traducteur une certaine vigueur de raison qu'il n'a pas, on ne sauroit lui souhaiter plus de modération, d'impartialité, & de tolérance, qu'il n'en découvre dans sa préface.

Septembre 3.]—J'ai relu la onzième Satyre de Juvénal. J'ai lu la douzième Satyre, v. 1—130; & je l'ai relue,

v. 1 — 100. Dans l'onzième, Juvenal, qui veut inviter son ami à souper, compare, avec beaucoup de vivacité, le luxe effréné de ses contemporains, avec ces repas simples & grossiers des anciens dictateurs; il fait sentir très fortement, sans le dire, combien l'élégance de son siècle étoit devenue universelle, & presque nécessaire, puisqu'un pauvre philosophe, comme lui, préparoit à son ami un repas fort inférieur à ceux de Ventidius, mais très supérieur à ceux de Curius. La simplicité, la propreté, & les amusemens honnêtes, devoient seuls y regner. Juvénal avoit l'esprit juste, & l'ame honnête; mais l'un & l'autre étoient dépourvus de douceur & d'aménité. Il a négligé l'occasion de parler à son ami de ces sentimens qu'on se fait toujours un plaisir d'épancher dans son sein, lorsqu'ils existent chez nous. Les conversations libres & philosophiques que l'amitié inspire, & que la confiance assure, sont mal remplacées à son souper par la lecture d'Homere. Horace n'a eu garde de les oublier, dans le portrait charmant qu'il nous fait d'un repas vague & incertain, dont l'existence réelle & prochaine ne contribuoit point à l'échauffer. Je distinguerois cependant ici, entre les caractères de Boileau & de Juvénal. L'un & l'autre paroissent avoir peu connu les sentimens tendres. Mais c'étoit dans le premier une sécheresse de cœur & d'imagination, qui le rendoit peu susceptible de passions quelconques. Juvénal avoit l'imagination ardente, & un cœur qui y répondoit; mais tous les deux portoient plutôt leur energie sur les passions fortes, sombres, & élevées, que sur celles qui sont douces & aimables.

Septembre 4.] — Ja n'ai fait qu'achever la douzième Satyre de Juvénal, v. 110 — 130. Cette ouvrage me fait voir combien Juvénal avoit le génie de la satyre; mais qu'il n'avoit que ce génie. Certainement il ne songeoit pas à faire une satyre: il vouloit féliciter un de ses amis qui venoit d'échapper à un grand naufrage; après y avoir employé les deux tiers de la satyre, il s'échappe à la fin, il se souvoient que cet ami, pour le salut de qui il va offrir tant de sacrifices, a trois enfans. Que sa conduite est différente de celle des *captatores*, dont Rome étoit remplie, qui ne s'attachoient qu'aux riches sans enfans! Il oublie son ami, & il n'est plus question que de ces saquins. Le tableau qu'il en fait est vif, & très supérieur à sa description de la tempête. Celle-ci est traînante, foible, & confuse; l'ouvrage d'un déclamateur, & quelquefois d'un écolier.

J'ai achevé le dix-septième tome de la *Bibliothéque Raisonnée*. J'y trouve le deuxième & troisième *Extraits de l'Histoire du Concile de Trente de Fra Paolo, par le Père le Courayer*. On croiroit que l'ame de l'illustre Servite étoit passée dans celle du chanoine régulier; les talens, les vertus, & jusqu'aux foiblesses, tout leur est commun. Cet ouvrage est un beau monument de l'histoire des religions, la partie la plus curieuse de celle de l'esprit humain, pour qui sait s'élever au dessus de tous les préjugés de parti & de secte. *De verbis ambiguis à Reitzio.* Un beau dessein, très mal exécuté. *Dissertation sur le Suicide, par Robeck* L'auteur s'est jeté dans l'Elb. On ne sauroit douter de sa sincérité; mais ses lumières ne l'égaloient point.

Septembre 5.] — J'ai écrit plus d'une page de mon

Recueil. J'ai lu la treizième Satyre de Juvénal, v. 1 — 249.

6.] — J'ai relu la treizième Satyre de Juvénal, & j'ai lu la quatorzième, v. 1 — 331. Ce poëte cherche à consoler un de ses amis, à qui un coquin venoit de faire perdre dix mille sesterces en niant un dépôt qui lui avoit été confié. Un théologien trouveroit dans cet ouvrage des nouvelles preuves de l'incertitude des Payens sur un état futur, & sur la Providence. Il parle avec une énergie presque divine, des tourmens d'une conscience bourrelée par le sentiment affreux d'avoir violé les loix de la justice, & du supplice de celui qui porte toujours son bourreau dedans de son cœur. Ses songes ne lui retracent que des objets affreux; & s'il survient un malheur, une maladie, l'idée de punition quil y attache, les rend encore plus douloureux. Mail il ne décide jamais, si ces craintes ont un fondement réel. Elles associent le malheur & le vice par l'effet qu'elles ont sur l'imagination; mais quelle influence doivent elles avoir sur la raison? Juvénal en parle tout aussi peu que des peines du méchant dans l'autre vie. La seule fois qu'il les rappelle, c'est avec une sorte de mépris. Encore après avoir épuisé toute son éloquence à peindre les punitions du vice, il n'en trouve point de plus fortes, ni de plus efficaces que celle du magistrat. C'est par celle-là qu'il finit. Juvénal, cependant, ne se piquoit point de la philosophie impie des Grecs. C'étoit un vieux Romain, qui s'attachoit plus à Caton qu'à Chrysippe, & qui respectoit sincèrement la divinité, quoiqu'il se mocquât un peu de la multiplicité des dieux de ses concitoyens.

Septembre 7.]— J'ai achevé le *dix huitième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y vois *Lettres de Leibnitz.* Parmi l'univerſalité de ſes talens, le théologien nous arrête ici. Leibnitz étoit philoſophe; pouvoit-il ſonger ſérieuſement à une réunion des religions? *Vitæ Servii Sulpicii & P. Alpheni.* La vie du premier de ces juriſconſultes eſt auſſi intéreſſante que celle de l'autre l'eſt peu. Everard Otton en eſt l'auteur. *Heineccii Opuſcula.* Parmi ces diſſertations, celle ſur les habillemens des premiers Chrétiens eſt ſavante & curieuſe. *Catonis Diſticha.* Après avoir vu les preuves de M. Carnegzieter, on ne peut guères douter que Dionyſius Cato n'ait été Payen, & qu'il n'ait vécu avant le ſiècle de Conſtantin. Faut-il en effet être Chrétien, pour debiter d'un ſtyle ſi bas des maximes d'un bon ſens auſſi commun?

Septembre 8.] — J'ai écrit deux pages de mon Recueil; & j'ai relu la quatorzième Satyre de Juvénal, v. 1 — 106.

9.] — Le premier volume des *Lettres du Baron de Bielfeld*, qui me tombèrent par hazard entre les mains, m'a amuſé & m'a diſtrait. Les deſcriptions de Berlin, de Potzdam, & d'Hanover, mo'nt plu. La vie du roi de Pruſſe dans ſa retraite, y eſt bien crayonnée: on y voit l'aurore d'un beau jour, mais on ne voit point des préſages de tempêtes; auſſi le portrait eſt-il un peu flatté. Pour Homere & l'Angleterre, le Baron les connoit autant l'un que l'autre.

13.]— J'ai achevé *le dix-neuvième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y vois *le quatrième & dernier Extrait de l'Hiſtoire du Concile de Trente de Fra Paolo, par le Père le Courayer* La politique de la maiſon

d'Autriche eſt aſſez fine. Elle a toujours ſu profiter de cette ſuperſtition dont les autres nations étoient les victimes. Elle a réjeté, en particulier, le Concile de Trente, en paroiſſant l'accepter avec beaucoup de reſpect. *Les Commentaires de Cæſar, par Oudendorp:* bon & péſant variorum. *Penſées & Diſſertations Théologiques d'Alphonſo Turretin:* foible raiſonneur, mais bon écrivain. *Miracles de l'Abbé Paris, par M. de Montgeron:* ce fanatiſme des Janſeniſtes eſt une de ces maladies épidémiques de l'eſprit humain, qui méritent beaucoup d'attention.

Septembre 16.]—J'avois un peu negligé Juvénal. J'en ai lu aujourd'hui pour la ſeconde fois la quatorzième Satyre, v. 106—331; &, pour la première, la quinzième, v. 1—174. Il y a des ſatyres plus plaiſantes que la quatorzième; il y en a où le poëte prend un vol plus ſublime; mais il n'y en a aucune où il déploye autant de talens philoſophiques, la briéveté, l'art d'enchaîner ſes idées &, ſa préciſion. Sa briéveté n'eſt point celle ſi commune aujourd'hui d'étrangler ſes penſées, en croyant les reſſerrer, & d'imaginer qu'on a beaucoup fait, lorſqu'en peu de mots on laiſſe entrevoir obſcurément le quart d'une idée; mais cette briévete de Tacite & de Monteſquieu, qui fait retrancher tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, pour renfermer l'idée principale dans une expreſſion forte & préciſe. Voyez dans cette ſatyre les vers 166—171; où dans cinq lignes, en choiſiſſant les circonſtances les plus caractériſtiques, le poëte vous met devant les yeux la ſimplicité des anciens Romains, leur amour du travail, l'union des familles, la fécondité des femmes, la ſobriété de leur repas, & leur haine d'un grand nombre d'eſclaves

étrangers. Toute cette satyre n'est qu'un tissu bien travaillé ; les idées naissent les unes des autres, ou du moins les transitions sont toujours aisées, & presque insensibles. Avec quelle justesse, avec quelle finesse, ne suit-il pas le progrès de l'avarice dans le cœur humain ? Il la prend dans son origine, & l'a fait passer de la lésine aux arts honteux, & de là à l'injustice, aux violences, &, enfin, aux plus grands crimes ; le père qui le premier lui a inspiré ce goût funeste, veut en vain le rappeler. Après avoir longtemps été le spectateur étonné de ses crimes, il en devient quelquefois la victime.

Trepidumque Magistrum
In cavea magno fremitû, leo tollet alumnus:

image pleine de force & de hardiesse. Ce maître du lion avoit cultivé sa férocité naturelle pour le rendre plus digne de l'attention de l'amphithéâtre.

Septembre, 17.] — J'ai lu la quinzième Satyre de Juvénal la seconde fois, v. 1 — 174; & la seizième & dernière deux fois, v. 1 — 60. La haine de Juvénal contre la nation & la réligion des Egyptiens, paroit assez à decouvert dans la première de ces satyres. Je n'en suis nullement surpris. Juvénal, homme de bon sens, en mépriſoit les absurdités ; il avoit vu quelles atteintes ce culte, introduit à Rome, avoit porté aux mœurs de ses compatriotes ; que leurs assemblées tumultueuses qui cachoient l'âge, le rang, & le sexe, sous les ombres du mystère & de la nuit, ouvroient la porte à la débauche la plus effrénée, pendant que leurs prophètes & leurs devins enseignoient aux femmes & aux enfans, à calculer, & quel-

quefois à abréger, les jours d'un père, ou d'un mari. Un exil, qui le fixoit parmi une nation qu'il mépriſoit autant qu'il la déteſtoit, devoit aigrir ſon humeur, & porter ſes ſentimens au plus haut point J'aurois ſeulement voulu qu'ils ne l'euſſent pas rendu injuſte. Dans un tumulte que la ſuperſtition excita, le peuple Egyptien mangea la chair d'un des ennemis qu'il avoit égorgé. L'action eſt affreuſe, j'en conviens; mais il n'en faut pas conclure que les Egyptiens ſont auſſi barbares que les Cyclopes & les Læſtrigones. Les François en ont bien fait autant au Maréchal d'Ancre, & les Hollandois au Penſionnaire de Witt. L'on ne doit jamais mettre en parallele les mœurs fixes & conſtantes d'une nation, & ces momens de fureur & de délire. Juvénal fait encore un peu trop le déclamateur. Il croit aggraver le crime des Egyptiens; il le diminue par tous ſes raiſonnemens, par ſon exemple des *Vaſcones*, &c. On peut blâmer celui qui viole les principes de Zenon; mais ce n'eſt que la nature outragée qui nous fait frémir. Mais je reconnois bien mon poëte dans cette deſcription pleine de ſel, du culte, que les Egyptiens rendoient aux animaux, & même aux végétaux[6], dans cette origine de la ſociété, fondée ſur la bienveillance & la ſociabilité que la nature n'a accordées qu'aux hommes ſeuls[7] & dans cette image horrible, mais belle, de la férocité d'un Egyptien.

La ſeizième Satyre n'eſt pas trop reconnue pour être de Juvénal. Elle eſt aſſez foible, & même negligée; mais il me ſemble que je reconnois la touche du maître au vers 55. Cette ſatyre eſt, cependant, d'un aſſez aſſez grand prix pour l'hiſtoire. On n'a pas

trop

trop remarqué jusqu'à quel point les soldats avoient poussé leurs priviléges sous les empereurs. On a bien vu que dans le temps de sédition ils renversoient leurs trônes; mais on a ignoré qu'en temps de paix ils les partageoient. Je ne connois point d'attentat plus hardi à une petite portion de la société, que de se soustraire à la juridiction commune, & d'exiger même que ses différens avec les autres citoyens soient décidés par ses propres juges. Le clergé l'a fait dans les temps d'ignorance; mais j'excuserois plutôt cette entreprise dans un corps qui étoit censé posséder toute la vertu, & qui possédoit réellement toute la science de ces siècles, qu'à des soldats, dont l'ignorance, la grossiéreté, & les maximes militaires & despotiques, les éloignoient si fort de la profession de juge.

J'ai fini Juvénal, que je regrette beaucoup de n'avoir pas plutôt connu, & qui sera désormais un de mes auteurs favoris. Comme j'ai couché par écrit mes observations principales, à mesure qui je les faisois, il me reste peu de chose à en dire. Je me bornerai à deux remarques; sur le temps où Juvénal a vécu, & sur sa versification. 1. Il n'y a point de poëte Latin sur lequel nous ayons aussi peu de lumières. Soit modestie, soit fierté, il a négligé de nous apprendre le temps de sa naissance, & les circonstances de sa vie. Il n'y a aucun de ses ouvrages auquel quelque grand événement ait donné lieu, & dont cet événement fixe la date. Il paroit même avoir pris à tâche de nous confondre, en parlant souvent de plusieurs personnes qui ont vécu dans des temps assez éloignés, comme de ses contemporains. Il ne nous reste que les quatre mots d'une ancienne vie

du poëte, écrite par un auteur inconnu; mais cette vie redouble nos embarras, tant elle eſt oppoſée aux inductions aſſurées qu'on peut tirer des propres ouvrages de Juvénal. Selon cet hiſtorien & le vieux ſcholiaſte, notre poëte a vécu ſous Néron, qui l'exila en Egypte, où il mourut très peu de temps après. Cependant il eſt certain qu'il ſurvécut à Domitien; qu'il vit la condemnation de Marius Priſcus; que Martial, qui ne ſe rétira en Eſpagne que ſous Trajan, le laiſſa à Rome; & l'on peut ſoupçonner, par la date d'un conſulat, qu'il étoit en Egypte vers la troiſième année du regne d'Adrien. Toutes ces époques s'accordent très bien avec le ſyſtème du ſavant Dodwell, qui penſe que ce fut ce dernier empereur qui le relégua. J'ai lu cet ouvrage (*les Annales Quintilianes*) il y a quelque temps. N'ayant plus le livre ſous la main, j'ignore à preſent le détail de ſes preuves; mais ſi l'on peut raiſonner ſur les vraiſemblances, j'en entrevois pluſieurs. 2. La verſification de Juvénal me paroit ſupérieure à celle de la plus-part des poëtes Latins. Entre ſes mains la langue des Romains perd preſque toute ſa dureté. Sa poëſie eſt coulante, harmonieuſe, & animée, & le ſens n'y eſt cependant jamais ſacrifié. Je croirois preſque que les vers venoient ſe placer ſur le bout de ſa plume, quand j'en vois parmi une infinité de beaux, quelqu'uns qui ſont d'une rudeſſe & d'une langueur affreuſe. Un homme capable de les laiſſer paſſer, devoit avoir travaillé avec très peu d'attention à ſa verſification. Il lui auroit été ſi facile de les corriger. Je remarque auſſi, que ſa poëſie devient moins riche & moins ornée dans les dernières ſatyres. Si elles ſont rangées dans l'ordre chronologique, la raiſon en ſeroit facile à trouver.

Comme la Satyre de Sulpitia sur l'exil des philosophes se trouve à la fin de celles de Juvénal, j'ai voulu la voir. J'ai lu cette pièce deux fois, v. 1 — 70. Les éloges de Martial m'avoient prévenus en faveur de cette dame; mais, à mon avis, elle les mérite assez peu. Peut-être que son génie trop foible pour l'effort qu'elle a voulu prendre ici, se prêtoit mieux aux sujets qui ne demandoient que la finesse, la légèreté, & la sensibilité. Peut-être aussi que le faiseur d'épigrammes, aussi peu délicat sur les louanges que sur les satyres, prodiguoit, sans réflexion, son encens à une femme de condition, qui accueilloit les gens de lettres dans sa maison. 1. Il n'y a nul plan, nul arrangement. Un sujet aussi beau disparoit totalement entre ses mains. Au lieu de la philosophie gémissante, des arts éperdus, & de l'ignorance qui rétablit son ancien empire, je ne vois dans un poëme de soixante-dix vers, qu'une invocation & une péroraison, qui en occupent vingt trois, & qui ne m'apprennent rien, sinon que Sulpitia avoit beaucoup de vanité & d'affectation; & sans huit vers, jetés par hazard au milieu de la satyre *, je ferois encore à en connoître le sujet, comme je le suis encore a deviner le but & le sens de la digression, où elle examine si le bonheur ou l'adversité convenoit mieux à la république. 2. Pour le style & la poésie, malheureusement pour Sulpitia, on ne peut point critiquer de ces défauts qui annoncent le génie, ou du moins de l'imagination. Ici tout est froid, tout est dur; nulle invention, nulle harmonie; une versification qui ne satisfait ni l'oreille ni l'esprit. 3. On reproche aux femmes de n'avoir point de précision dans l'esprit.

En ce cas Sulpitia étoit bien femme. Sans parler de la sageſſe civile & de la ſcience, qu'elle confond au point de paroître ignorer qu'on les ait jamais diſtinguées, je ne veux que l'exemple de l'image la plus fauſſe & la plus choquante que j'aye connue. Elle compare les philoſophes exilés par Domitien aux Gaulois chaſſés par Camille; ſans parler des autres diſſonances qui s'y trouvent, d'un corps de gens de lettres comparé à une nation de barbares, & d'un banniſſement civil, à la défaite d'une armée. Sulpitia auroit pu ſe ſouvenir que les Gaulois avoient brulé la ville, qu'ils avoient aſſiégé le capitole, & que la victoire de Camille lui valut le titre de ſecond fondateur de Rome. 4. Il faut, cependant, rendre juſtice à Sulpitia. J'ai trouvé dans ſa ſatyre une image qui m'a fait plaiſir. Rome y eſt repréſentée après toutes ſes victoires comme ce combattant des jeux (ce Milon) qui reſtoit ſeul dans la carrière, ſans pouvoir trouver un antagoniſte. Cette image eſt heureuſement concue, & rendue avec clarté, elle auroit pu l'être avec plus de force.

Septembre 7.] — J'ai commencé aujourd'hui *le Traité ſur l'ancienne Rome, de Fabiano Nardini, dans la traduction Latine de Tollius, inſérée dans le quatrième tome du Tréſor des Antiquités Romaines de Grævius*, que M. Pavilliard m'a procuré de la bibliothéque publique de Genève. Les ſavans eſtiment beaucoup cet ouvrage; mais je vois que l'abbé Langlet de Freſnoy fait aſſez peu de cas de la verſion. J'ai lu aujourd'hui *L. i. C. i, ii. p.* 881—897 *de Nardini.* Il ſoutient l'origine qu'on donne communément à la ville de Rome par des raiſons aſſez communes. C'eſt le ſujet du premier chapitre. Mais le ſecond eſt fort

intéreſſant; c'eſt l'enceinte de la première ville de Romulus. Elle ne comprenoit que le Mont Palatin; & lorſque les Sabins avoient pris le capitole, ils n'étoient maîtres que de la citadelle.

Septembre 18.] — J'ai lu *Nardini, L. i. C. iii, iv, v, vi, vii, viii, ix, x. p.* 897 — 945. Il traite d'un nombre d'objets avec beaucoup de ſavoir, aſſez de jugement, & une exactitude de détails qui inſtruiſent ordinairement, mais qui ennuyent quelquefois. Après avoir achevé de décrire la première ville de Romulus, il traite de celle de Tatius, que ce nouvel allié y ajouta ſur le Mont Capitolin; & paſſe enſuite à la forme que Servius Tullius (le moins célèbre, mais peut-être le plus grand de ſes légiſlateurs) lui donna, & de ſes murailles qui en déterminèrent l'enceinte, juſqu'au temps d'Aurelien. Il en ſuit avec beaucoup de ſoin les veſtiges; & ſes grandes connoiſſances du local, le mettent preſque toujours ſur la voie. Il réſulte de toutes ſes opérations que l'enceinte de l'ancienne Rome étoit à peine auſſi grande que celle de la Rome moderne: fait qui renverſe de fond en comble tous les ſyſtèmes de Lipſius & de Voſſius. Nardini explique fort heureuſement le fameux paſſage où Pline parle des douze portes qu'on ne devoit compter que pour une ſeule fois. Il réſulte de deux paſſages de Ciceron & de Tite Live que pluſieurs portes de Rome avoient deux Arcades qu'on appeloit *Jani*; & qu'on voit encore ſur les anciens monumens. Nardini n'eſt pas auſſi heureux dans ce qu'il dit du *Pomœrium*. Malgré toutes les hypothèſes, il reſte toujours trois propoſitions également, conſtatées, & cependant contradictoires. 1. Que le *Pomœrium* étoit un eſpace

de terrein consacré des deux côtés des murs. 2. Que les murs de Rome sont demeurés les mêmes depuis Servius Tullius jusqu'à Aurélien. 3. Que Sylla, Jules César, & l'empereur Claude ont reculé le *Pomœrium*.

J'ai achevé aujourd'hui *le vingtième tome de la Bibliothéque Raisonnée*. J'y ai trouvé *Le Diodore de Sicile, traduit par l'Abbé Terasson*. Il est singulier qu'un homme, qui mépriſoit les plus grands écrivains de l'antiquité, ait pu devenir le traducteur d'un hiſtorien, dont l'utilité fortuite est ſupérieure aux talens réels. Quoique la traduction ſoit eſtimée, on releve ici un aſſez grand nombre de ſes défauts. *Les deux éditions de Tite Live & ſes ſupplemens, l'une par Drakenborch, l'autre par M. Crevier*. Dans la première, je vois le texte de Tite enſéveli dans tous les commentaires bons & mauvais qu'on a fait ſur lui. Je vois dans l'autre une vie ſenſée de l'auteur, un choix raiſonné des meilleurs remarques, & beaucoup de goût & de ſagacité de la part de l'éditeur. Je vois que celui-ci a ſu renfermer les quinze premiers livres dans 828 pages, (y compris encore ſes propres prolegomènes,) pendant qu'il en a fallu à l'autre 2159 pour les dix-neuf premiers livres, *cum notis variorum*; je ne nie pas cependant que l'édition Hollandoiſe ne ſoit un bon repertoire. *Syntagma Diſſertationum ad Hiſtoriam Eccleſiaſticam pertinentium a Moſhemio*. Elles me paroiſſent meilleures que ſes diſſertations théologiques. *La vérité des Miracles de M. de Paris, le deuxième & troiſième Extrait*. Le journaliſte épluche avec beaucoup de ſoin la guériſon du jeune d'Alphonſe de Palacios. Si tous ces miracles reſſemblent à celui-ci,

il n'étoit pas nécéſſaire aux Jeſuites de recourir à l'œuvre du démon. *La Friponnerie Laïque du Docteur Bentley.* Réponſe aux fameux livre de Collins, pleine d'érudition & d'injures. Le traducteur & le journaliſte ont renchéri ſur lui à l'égard des dernières.

Septembre 19] — J'ai lu *Nardini, L. ii. C. i, ii, iii. p.* 949 — 961. Après avoir fixé les limites de la ville, il décrit les ſept collines qui y étoient renfermées; la méthode oppoſée n'auroit-elle pas été plus claire & plus naturelle? Il examine fort bien les diviſions différentes du peuple & de la ville; les *tribus* & les *curiæ* de Romulus, les *tribus* de Servius, les quatorze régions d'Auguſte, & les ſept régions des premiers papes. Je voudrois qu'il eût recherché la diſtrubution des *curiæ*, après le regne de Servius. Les partagea-t-on de nouveau entre les *tribus* de ce prince? Les *tribus* de Romulus ſubſiſtèrent-elles uniquement pour les *comitia curiata?* La diviſion des *curiæ*, n'eut elle plus rien de commun avec celle des tribus? Le dernier ſentiment me paroîtroit le plus vraiſemblable.

Septembre 20.] — J'ai lu Nardini, *L. ii. C. iv, & L. iii. C. i, ii, iii, iv, v, vi, & une partie du vii. p.* 961 — 1005. Il y parle des écrivains qui nous ont laiſſé des deſcriptions de Rome, tels que Publius Victor, Sextus Rufus, Onuphrius Panvinius, & la Notice de l'Empire. Ils ſont utiles comme ayant eu ſous les yeux un grand nombre de monumens qui ne ſubſiſtent plus que dans les livres. Malgré tous leurs avantages néanmoins, leur exactitude eſt ſi inférieure à celle des critiques modernes, (d'un Nardini par exemple,) que ceux-ci ſe voyent à tout

moment en état de suppléer à leurs omissions, de relever leurs mépriſes, & de remarquer même quelquefois leurs contradictions. Après ces préliminaires, Nardini passe à la description des quatorze régions de la ville; il décrit fort en détail la première région, (*Porta Capena*,) & une partie de *la deuxième* (*Mons Cœlius*) On peut dire qu'en général ſes recherches ſont heureuſes, & qu'en combinant une infinité de paſſages diſperſés dans les anciens auteurs, auſſi bien les uns avec les autres, qu'avec l'état actuel des lieux, il parvient à déterminer la ſituation de la plus part des monumens. Dans la deſcription qu'il fait du vallon *d'Egeria*, (aujourdhui Caſſarella,) qui s'étend à gauche de la *Porte Capena*, entre la voie Latine & la voie Appienne, j'ai goûté le plaiſir d'entendre beaucoup mieux mon Juvénal. Nardini employe la moitié d'un chapitre à rechercher la vraie ſignification des mots de *domus & d'inſula*, & à refuter le ſentiment de Lipſius là-deſſus. Grævius n'eſt point content ni de l'un ni de l'autre. Si ces Meſſieurs, meilleurs critiques qu'ils n'étoient logiciens, avoient apporté autant de ſoin à ſe faire des idées nettes qu'à entaſſer des citations, je crois qu'ils auroient vu, ſans difficulté. 1 Que le mot *inſula*, métaphorique dans ſon origine, ſignifioit tout batiment de toute eſpèce quelconque, qui étoit entièrement iſolé, & dont les murailles étoient ſéparées des murailles voiſines par un eſpace plus ou moins grand C'eſt la notion primitive de ce mot. Elle eſt appuyée par la raiſon & l'autorité de Feſtus, & il faut bien ſe garder d'y faire entrer des idées acceſſoires. 2 Sans diſconvenir que dans les premiers ſiècles de Rome,

il n'y eut beaucoup de ces batimens, on peut dire hardiment qu'après l'incendie de Néron, ils devinrent beaucoup plus nombreux, & que dans le siècle de Constantin ils rempliſſoient toute la ville. Tacite nous apprend un édit très ſage de Néron, portant qu'on ne rebâtiroit plus les maiſons avec des murs mitoyens, mais que chaque maiſon auroit ſes murailles particulières. Peut-on déſigner plus clairement des *inſulæ?* Peut-on douter d'un autre côté, que cet édit n'ait été ſuivi de ſon exécution, quand on voit dans Publius Victor, que dans le quatrième ſiècle, il y avoit quarante-ſix mille *inſulæ* dans la capitale, & qu'à l'exception tout au plus de dix-huit cens *domus*, toutes les habitations particulières ſont compriſes ſous ce nom. Dès que le fait eſt conſtaté, il faut plutôt ſonger à l'expliquer qu'à le conteſter. Ainſi je ne dirai point que toute la ville n'a pas pu être rebâtie ſelon l'édit de Néron, puiſque l'incendie qui arriva ſous ſon regne n'en conſuma qu'une partie. Cet édit étoit certainement ſage: pourquoi ſes ſucceſſeurs ne l'auroient-ils pas confirmé? En ce cas les trois cens ans écoulés entre Néron & Victor ſuffiſent bien pour renouveler la ville, & pour la rebâtir toute entière ſur le nouveau plan. On n'a pas meilleure grace de ce récrier ſur le peu d'agrément de toutes ces maiſons iſolées. La ſureté ne mérite elle pas le ſacrifice de la beauté? C'eſt d'ailleurs ſi fort une beauté de convention que je ne ſens point ce défaut. Dès le moment que les rues étoient larges, & les maiſons bien alignées, je ne crains plus rien pour le coup d'œil.

3. Cet édit en réglant les ſituations des maiſons en laiſſoit la forme & la grandeur à la diſpoſition de chaque

particulier. La maison d'un artisan & celle de Néron étoient également *insulæ* dès qu'elles en possédoient la marque caractéristique, celle d'être isolées de tout autre bâtiment. Le nombre des unes & des autres a du cependant être assez borné. Celui des grands est toujours petit; & je pense que la dépense, aussi bien que la difficulté & le danger d'avoir une petite maison séparée des toutes les autres, a du engager la plus part des gens du peuple à se contenter d'un appartement de louage. On voit même par Juvénal & par Martial qu'ils s'en contentoient. Dès lors la cupidité industrieuse des hommes me prouve mieux que tous les passages, qu'il a du s'élever beaucoup d'entrepreneurs qui travailloient pour la beauté de la ville & la commodité du peuple, en construisant de grandes maisons, dont ils louoient les différens appartemens à plusieurs familles. Cet usage, généralement répandu, étendit bientôt la signification d'*insula*, en y unissant des idées nouvelles & accessoires. On commençoit à s'en servir pour désigner proprement un assemblage de plusieurs ménages sous le même toit, & conséquemment pour exprimer une maison louée, & louée à des gens du commun. C'est ainsi que Pétrone & les jurisconsultes nous la représentent. 4. Ne pourroit-on point du nombre des *insulæ* conjecturer celui des habitans de Rome? Victor & la Notice de l'Empire s'accordent sur le premier. Il y en avoit 46, 602. Je vois dans Juvénal que les maisons de Rome étoient ordinairement à quatre étages [2]; & à les supposer remplies chacune d'une famille de six personnes, l'*insula* en contenoit vingt-quatre. Celles qui étoient louées (& c'étoit le grand nombre)

ne devoient pas en avoir moins; & les palais des riches en renfermoient bien davantage [10]. Heureusement on peut répartir l'excédent sur les petites maisons particulières. A multiplier donc cette somme par celle des *insulæ*, nous aurons pour le total des habitans de Rome 1, 118, 448 ames. Ce nombre me plait assez; il remplit la grande enceinte de la ville, & tout ce que nous lisons de son immensité, sans passer toute fois les bornes de la vraisemblance. Je pourrois montrer en détail, que le système de Nardini ne donneroit qu'environ 360, 000 habitans à la capitale du monde, tandis que l'hypothèse de Grævius en exigeroit quatre ou cinq millions. L'un & l'autre de ces nombres me paroissent également insoutenable. 5. Quant aux dix-huit cens maisons, *domus*, qui sont comptées à part dans toutes les descriptions, leur nom, leur nombre, & un passage de Suetone m'engagent à croire qu'elles étoient les maisons principales, les hôtels de Rome. Je ne crois pas, cependant, qu'il faille les distinguer des *insulæ*. Si leur grandeur les tiroit de cette classe, leur situation isolée & distincte les faisoit rentrer dans l'idée primitive & spéciale de ce mot ".

Septembre 22.] — Le second tome des Lettres du Baron de Bielfeld m'a détourné de Nardini. Son caractère m'intéresse. Je trouve dans ses lettres une image assez naïve des cours d'Allemagne. J'aurois préferé à la vérité quelques circonstances du caractère & de l'histoire du Roi de Prusse, & des soupers de Potzdam, à tous ces galas & ces mariages. Mais la discrétion & la crainte imposent des loix bien rigoureuses en Allemagne.

September 23d.] — J'ai lu *Nardini, L. iii. le reſte du C. ſeptième, & le viii, ix, x, xi, xii. p.* 1005 — 1039. Mon auteur achève de décrire la deuxième région, paſſe enſuite à la troiſième (*Iſis & Moneta*), & commence la quatrième (*Templum Pacis*). Comme il approche du centre de la ville, des quartiers remplis d'anciens monumens, ſes matériaux deviennent plus abondans. Il dépeint la *Via Sacra* avec beaucoup de netteté; il eſt vrai qu'il pouvoit s'aider d'un grand nombre de points déterminés. Cette rue fameuſe étoit bornée d'un côté par *l'Arcus Fabianus*, qui s'ouvroit dans le *Forum Romanum;* de l'autre côté elle aboutiſſoit au *Coloſſeum*, qui la ſéparoit de la rue *Suburra*, qu'on a eſſayé vainement de tranſporter ailleurs, & dont Nardini fixe la poſition avec beaucoup de ſavoir & d'exactitude. La cérémonie qui ſe pratiquoit dans la *Regia*, porte, ſelon moi, toutes les marques de la plus haute antiquité: un peuple, qui voulant repréſenter le Dieu de la Guerre, ne ſavoit ou ne vouloit point imiter la figure humaine, & qui l'adoroit ſous la forme d'une lance: le ſacrifice d'un cheval fait dans les champs, dont on enlevoit la tête ſanglante, & qu'on attachoit à la muraille de la *Regia:* tout (dis-je) m'annonce une origine Scythique, & les mœurs d'un peuple nomade. Il n'y a pas juſqu' aux combats des habitans de la *Via Sacra*, & de ceux de la *Suburra*, qui ne rappellent la barbarie de cette inſtitution, établie dans un ſiècle où la ſociété ſe formoit à peine. En ſuivant le *Via Sacra*, l'on trouve le *Temple de la Paix*, & le *Coloſſeum*. Rome doit au plus avare de ſes princes deux de ſes plus beaux monumens. Heureux le pays, dont les ſouverains ſont avares dans les détails, pour être magnifiques dans le grand!

Septembre 24.] — J'ai lu *Nardini, L. iii. C. xiii, xiv, xv, & L. iv. C.* 1 — 10. *p.* 1039 — 1125. Il poursuit la description de la quatrième région, & passe ensuite à la cinquième (*Esquilinus*), la sixième (*Alta Semita*), & la septième (*Via Lata*); & il met bien sous les yeux l'action infernale de Tullia. Elle montoit le *Vicus Cyprius.* Elle étoit déjà presqu'à l'extrémité de cette rue, où elle se partageoit en deux branches; la droite (*Clivus Virbius*) montoit à l'Esquilin, & conduisoit au palais de Servius Tullius; la gauche (*Vicus Patricius*) passoit entre l'Esquilin & le Viminal, & formoit une rue où les Patriciens demeuroient sous les yeux de leur roi. Ce fut dans cet endroit que le corps sanglant de son père ne put arrêter le char de *Tullia.* L'horreur public détacha ce lieu du *Vicus Cyprius*, dont il faisoit partie, & lui fit prendre le nom de *Vicus Sceleratus.* La huitième Satyre du premier livre d'Horace offre une petite difficulté par rapport au Mont Esquilin. Les jardins de Mecene occupoient un terrein destiné auparavant aux cimetières du peuple. Cela paroit clairement. Mais dans quel temps ce changement s'est-il fait? Nardini pense que ce fut sous le regne de Servius. Cependant, il me semble qu'un coup d'œil sur cette satyre suffit pour faire voir qu'il n'est point ici d'allusion froide & recherchée à des événemens arrivés depuis cinq cens ans, mais que le poëte y parle d'un changement fait de son temps, sous ses yeux, & par les soins de son protecteur. Le Mont Esquilin (me dit-on cependant) étoit depuis Servius dans l'enceinte de la ville. Enterroit-on des esclaves dans une ville où l'on accordoit à peine cet honneur aux empereurs? Je sens tout le poids de l'objection. Mais si l'Esquilin étoit

renfermé dans les murailles de Rome, l'étoit-il dans le *Pomœrium?* Nous n'en savons rien. Le Mont Aventin étoit dans l'enceinte de Servius. Six siècles après l'empereur Claude l'environna de murailles. La défense d'enterrer les morts dans les villes tenoit au droit pontifical; & pour les pontifes, les limites étoient celles qu'ils traçoient eux mêmes, *le Pomœrium*. Je ne donne qu'une explication d'hypothèse; mais c'est tout ce que je puis donner. Sur le même Mont Esquilin on voit encore un arc de triomphe, érigé par un particulier à l'empereur Gallien. L'ouvrage en est grossier; mais l'adulation de l'inscription l'est encore d'avantage. Un prince qui laissoit son père dans les fers des Perses, & l'empire en proie à tous ses ennemis, y est loué pour sa valeur, qualité dominante chez lui, & qui ne le cédoit qu'à la seule piété. Qu'on transforme les vices d'un monarque dans des vertus, qui peuvent y avoir quelque rapport; qu'on nomme son ambition grandeur d'ame, sa lâcheté amour de la paix, sa crainte justice; c'est la règle; on auroit tort de s'en offenser. Mais encenser en lui les vertus les plus opposées à son caractère! On est presque tenté d'y voir un satyre sévère cachée sous l'ironie. Cette inscription est bien plus forte que le *pax ubique*, que M. Addison avoit trouvé sur une médaille du même Gallien.

Septembre 25.] — J'ai lu *Nardini, L. v. C. i, ii, iii, iv. p.* 1125 — 1149. Il est enfin arrivé au centre de la ville, au *Fornm Romanum*, où l'on ne peut faire un pas, sans rencontrer les monumens de la religion, de la grandeur, & de la politique des Romains. Malheureusement la plus part de ces anciens monumens n'existent plus que dans les auteurs. Ceux-ci nous

parlent d'une petite chapelle de la concorde, dont je dirai deux mots. Elle étoit moins l'ouvrage de la piété que de la haine. Flavius, cet ennemi juré de la nobleſſe, ſongeoit à mortifier ſon orgueil par ce temple. Comment y réuſſit-il? 1. En le dédiant lui-même. Le ſénat vit avec indignation qu'un édile oſât s'attribuer des fonctions réſervées toujours aux conſuls & aux dictateurs[12]. 2. D'une façon encore plus ſenſible, quoique plus indirecte; peu de lecteurs l'ont apperçue dans un paſſage de Pline[13]. Flavius, au milieu d'une diſſention civile, avoit fait vœu de conſacrer cette chapelle à la Concorde, ſi elle vouloit réunir les ordres de l'état. Lorſqu'il la conſacra, il l'accompagna d'une inſcription qui fixa la date de ſa dédicace à cent quatre ans, après celle de la concorde du capitole[14], ouvrage de Camille, & la ſuite d'un vœu ſemblable. On conçoit aſſez quelle mortification la nobleſſe devoit éprouver à la vue de cette Concorde plébéienne d'un édile, placée vis à vis de la Concorde patricienne de ſon dictateur. Dans ce beau paſſage il n'y a que la date qui me paroit fautive. La première dédicace étant de l'an de Rome 386, & la ſeconde de l'an 448, il eſt clair qu'au lieu de 104, il faut lire 62.

J'ai achevé *le vingt & unième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y trouve *Eloge Hiſtorique d'Alphonſe Turretin, par M. Vernet.* Il n'eſt pas mal écrit. C'eſt dommage que le ſujet ne ſoit pas plus beau. Une bonne latinité, des idées empruntées des Anglois, peu connus alors, & une modération rare aux théologiens de ſon temps, ont fait toute ſa réputation. Auſſi commence-t-elle à paſſer. *Diſſertations de l'Académie de Cortone:* les ſujets ſont très mal choiſis, mais aſſez

bien traités. *Lettres de M. Mayans*, & *Vie du Doyen Marti*, *à la tête de ses Lettres*, *publiées par le même M. Mayans.* La barbarie de leur pays, que ces deux Espagnols ne cessent de déplorer, demande de l'indulgence. Ils en ont besoin. *Histoire Critique de la Philosophie*, *par M. Deslandes:* ouvrage léger & spirituel. *Hesiode*, *par M. Robinson:* la préface de cette édition me paroit bien travaillée. *Premier Extrait d'un Ouvrage de M. Wesseling*, *sur cette fameuse Inscription de Bérenice*, *qui a tant exercé les savans.* M. Wesseling ne la considère que par rapport aux Juifs.

Septembre 26.]—J'ai lu *Nardini*, *L. v. C. v*, *vi*, *vii*, *viii*, *ix*, *x*, *xi*, *xii. p.* 1149—1216. après avoir enfin épuisé le *Forum Romanum*, il passe aux quartiers qui l'environnoient, & surtout au *Forum* de César, à ceux d'Auguste, & de Trajan. Un *Forum* étoit proprement une place forte ornée de temples & de portiques à l'entour, mais dont le bâtiment essentiel étoit une basilique, où siégeoint les tribunaux de justice. Comme ces tribunaux se tenoient auparavant dans la place, c'est delà que quelques auteurs confondent souvent le *Forum* & le *Basilica*, & qu'ils en parlent quelquefois comme d'une place ouverte, & quelquefois comme d'un bâtiment couvert. La colonne de Trajan, placée au milieu de son *Forum*, est un beau monument, mais l'inscription l'agrandit infiniment. Conserver par un grand ouvrage la mémoire d'un ouvrage plus grand encore; élever une magnifique colonne de cent vingt-six pieds pour annoncer qu'on a applani une montagne de cette hauteur: c'est le sublime de l'architecture, de cette architecture qui parle autant à l'esprit qu'aux yeux, & que les Romains entendoient mieux que tous

les

les peuples de la terre. En passant par le *Forum* d'Auguste, j'apperçois le temple de *Mars le Vengeur* Depuis un édit d'Auguste, le sénat s'y assembloit toujours, pour accorder les triomphes. Ce règlement, qui paroit n'être que de police, tient essentiellement aux grands changemens de ce prince, & à tout son système politique. Le sénat s'assembloit autrefois dans le temple de Mars ou de Bellone, mais toujours hors des murailles. Le général ne pouvoit point conserver sa qualité militaire dans la ville. Mais après qu'on eut accordé à Auguste cette commission extraordinaire d'*Imperator*, le nouveau généralissime demeuroit armé au milieu du *Forum*, & tenoit le glaive toujours levé sur la tête des citoyens.

September 27.]—J'ai lu *Nardini, l. v. C. xiii, xiv, xv, xvi. p.* 1237—1297. J'ai eu beaucoup de peine à m'en faire une idée. Il y est question de plusieurs objets assez compliqués, & dont il est difficile de se former une image nette sans le secours d'une représentation sensible. Une bonne carte topographique du Mont Capitolin m'auroit été fort utile. Cependant si Nardini en avoit fait une[15], son éditeur l'a oubliée. La carte de M. d'Anville me paroit très exacte pour la configuration générale; mais il ne faut point y chercher les détails. Ajoutez que le style de Nardini, ou de son traducteur, est très embarrassé, & que sa méthode est assez extraordinaire; puisque le treizième chapitre suppose la lecture du quatorzième, comme le onzième & le douzième avoient supposé l'intelligence du treizième. Toutefois après une lecture réitérée, & une méditation approfondie, j'ai surmonté ces obstacles, & peut-être ont-ils servi à graver plus forte-

ment dans mon esprit l'image du mont Capitolin. Il avoit deux sommets très séparés l'un de l'autre, quoique assez souvent confondus par les anciens, & méconnus par les modernes. Celui du midi, qui dominoit le Tybre, & qui étoit borné par les rochers Tarpeiens, si escarpés autrefois, & si imperceptibles aujourd'hui, s'appeloit *Arx*, la citadelle. Le sommet septentrional étoit proprement le capitole. Il étoit occupé par le temple de Jupiter. Le vallon qui séparoit ces deux sommets s'appeloit l'*Intermontium*. Ce fut dans ce vallon, dans un bois touffu qui l'ombrageoit, que Romulus établit le fameux *Asylum* la pépinière de sa colonie. Dans la suite le bois disparut, & céda la place à des édifices magnifiques. Une muraille forte formoit l'enceinte des deux montagnes & du vallon On montoit au capitole par trois chemins, qui y menoient depuis le Forum. 1. Les *Centum Gradus*, qui commençoient un peu au-dessus du temple de la Concorde, & qui aboutissoient à celui de Junon *Moneta* dans la citadelle. 2. Le chemin de l'*Asylum*, c'étoit celui des triomphes 3. *Le Clivus Capitolinus*: sa situation n'est pas aussi déterminée que celle des autres. Après avoir pesé les argumens de Marlianus & de Nardini, je dois dire qu'ils me paroissent très foibles & les uns & les autres. Cependant j'adopterai l'opinion du premier. Dès le moment qu'un des trois chemins avoit le nom propre de *Clivus Capitolinus*, je crois qu'il conduisoit au capitole proprement dit. Ainsi selon cette supposition, chaque sommet avoit son chemin particulier, sans compter celui qui étoit commun aux deux.

Septembre 28.]—J'ai lu *Nardini. L. vi. C. i, ii, iii,*

iv, v, vi, vii, viii. p. 1237—1297. Cet auteur, après avoir achevé cette huitième région, qui comprenoit le *Forum* & le capitole, sort de la porte Carmentale pour parcourir la neuvième (*Campus Martius*), qui n'entra dans l'enceinte de la ville qu'après la construction de la muraille d'Aurélien. Après l'expulsion des Tarquins, le peuple consacra à Mars un champ qui leur avoit appartenu, & qui servit désormais aux exercises militaires, & aux assemblées du peuple. Une certaine Tarutia, qui légua au peuple son champ entre celui de Mars & le Tybre; & Flaminius, qui lui laissa quelques prés hors de la porte Carmentale, agrandirent bientôt ce domaine public, qui n'étoit encore qu'une plaine rase & unie, où l'œil ne découvroit qu'une prison assez ancienne, un temple de Bellone, (bati A. U. C. 457.) & les *Equiria* & les *Septa*, qui ressembloient plutôt à des parcs de moutons qu'à des bâtimens publics. On peut apercevoir trois époques principales parmi tous les changemens plus insensibles qui ont du s'y faire. 1. Peu de temps avant la seconde guerre Punique, (vers l'an de Rome 435.) ce Flaminius qui périt ensuite à la bataille de Thrasymène, construisit un cirque sur le terrein qui avoit été autrefois à ses ancêtres. Ce cirque fut bientôt environné des temples d'Hercule Musagète & de Junon, du portique d'Octavius &c. & un petit fauxbourg commençoit à s'établir hors de la porte Carmentale, vers le milieu du septième siècle de Rome. 2 Vers la fin du septième siècle, le grand Pompée, de retour de ses conquêtes orientales, *spoliis orientis onustus*, voulant construire quelques bâtimens publics, & se trouvant gêné dans la ville, récula les bornes de ce

fauxbourg vers le Champ de Mars. Ce fut là qu'il établit son théâtre magnifique, le premier qu'on eut vu à Rome. Il l'accompagna d'un temple de Vénus, d'une *curia*, d'un portique, d'un beau jardin, & d'un temple, qu'il consacra à la fortune des Chevaliers. 3. Parmi les grands desseins d'Auguste pour l'embellissement de la ville, il n'eut garde d'oublier *le Campus Martius*; il le remplit de beaux édifices, & encouragea les grands de Rome à suivre son exemple. Personne ne s'y prêta avec plus de zèle que son gendre Agrippa. Ses magnifiques *Septa*, ses bains, ses jardins, & son étang, mais surtout le panthéon, sont autant de monumens de sa magnificence. Le Champ de Mars étoit devenu, du temps de Strabon, un fauxbourg qui ne cédoit qu'avec peine à la ville même. Il n'a jamais cependant, été peuplé à proportion de son étendue; les jardins publics emportoient beaucoup de terrein, & il restoit toujours un espace assez grand, réservé comme auparavant aux exercices de la jeunesse. Déjà du temps de Cicéron [16], on parloit de comprendre le *Campus Martius* dans l'enceinte de la ville, de le remplir de maisons, & de faire servir le champ du Vatican de l'autre côté du Tybre aux anciens usages du Champ de Mars. Mais ce projet n'eut jamais lieu. A combien de réflexions ce petit tableau ne donneroit-il pas lieu? Ce peuple roi (qui méritoit bien ce nom) jouissoit collectivement de tous les droits de la souveraineté, & de tous les agrémens de la grandeur. Un citoyen ne sortoit de sa maison que pour se promener sous un beau portique, pour prendre sa place avec 80 000 de ses compatriotes dans un théâtre magnifique, où l'on étaloit les raretés de toute la terre; ou pour se délasser

dans ces Thermes où l'on avoit su réunir tous les plaisirs des sens & de l'esprit, avec le faste des plus grands monarques. Les ambitieux prodiguoient leurs richesses au peuple, d'abord pour obtenir ses graces; ensuite pour lui faire oublier qu'on les avoit obtenues. Mais on s'étonne toujours de voir ces grands de la République, un Pompée, un Agrippa, qui achèvent avec facilité des pareils ouvrages. Quelles étoient les sources inépuisables de leurs trésors? Les provinces & la guerre. Les généraux sans principes, désoloient les sujets de l'état; ceux à qui il restoit encore quelque vertu, se contentoient de dépouiller ses ennemis. Quelles richesses pouvoient suffir à la magnificence de Pompée? Cependant on pouvoit louer ce même Pompée à la face du peuple Romain, pour la modération & le désintéressement qui le distinguoient si avantageusement des autres généraux [17]. Son triomphe étaloit aux yeux de Rome les richesses de l'Orient subjugué; mais dans le temps que les armées étoient à la République, ces richesses auroient augmenté le trésor public. Depuis longtemps les chefs s'étoient fait une habitude de se les approprier [18], & exigeoient encore la reconnoissance du peuple, pour l'emploi qu'ils faisoient de son bien. Rien n'a du indigner autant les citoyens contre le faste de Lucullus, que de voir que ce voluptueux qui rapportoit tout à lui-même, & rien au public, construisoit des maisons & des jardins pour vaincre les élémens, & pour rapprocher les climats, mais qu'il n'élevoit pas un seul monument pour les dieux, ni pour ses compatriotes. Parmi les ouvrages d'Agrippa, j'en apperçois un, qui me démontre combien ce citoyen

vertueux songeoit encore à la république, & avec quelle bonne foi il servoit un maître dont il pénétroit peu la politique artificieuse. Ce sont les *Septa* Un homme qui ornoit les lieux des assemblées du peuple Romain, ignoroit sans doute qu'Auguste minoit leur autorité à pas lents, & les conduisoit insensiblement au point où son successeur pouvoit les abolir sans crainte.

J'ai achevé le *vingt deuxième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *le second Extrait du Syntagma de Wesseling, sur le fameux passage de Victor Tunnunensis*, dont les incrédules se sont si fort prévalus. Il les bat en ruine, & tout autrement que Bentley. *Sermons de Foster:* toujours judicieux & modérés. Ouvrage *sur les Services étrangers, par M. de Bochat.* Quand la raison seroit convaincue, le cœur s'éleveroit toujours contre cet usage barbare des Suisses; mais il s'en faut beaucoup que la raison soit convaincue. *Lettres de Marti, dernier Extrait.* M. Marti est précisément un des littérateurs du quinzième siècle. Aussi est-il comme eux à l'aurore de la science. Un savoir grand, mais mal choisi; une vénération infinie pour les anciens, & cette espèce d'imitation de leurs mœurs qui en est la marque la plus sure. Beaucoup de projets laissés imparfaits, faute de secours; beaucoup d'observations bonnes ou mauvaises, mais déjà faites dans tous les pays de l'Europe. *Erudition des Apôtres.* Ouvrage très curieux du Docteur Lami de Florence. *Histoire des anciens Traités, par Barbeyrac:* exact & utile. *Histoire naturelle du Languedoc, par M. Astruc:* aussi bien faite qu'elle est curieuse. Ce premier extrait contient la géographie, sa première

classe. A cette occasion, il entre dans un détail très intéressant sur la province Narbonoise, la Septimanie, dont il donne une étymologie bien forcée, & sur tous les auteurs anciens qui ont parlé du Languedoc.

Septembre 29.] — J'ai lu *Nardini*, *L. vi. C. ix*, *x*, *xi*, *xii*, *xiii*, *xiv*, & *xv. p.* 1297 — 1347. Il y parcourt le reste de la neuvième région, la plus étendue, & une des plus ornées de la ville. Delà il passe à la dixième, (*Mons Palatinus*,) petite en elle-même, mais fameuse pour avoir été d'abord le berceau de la nation, & ensuite le siége de l'empire. Auguste s'y établit dans la maison de l'orateur Hortensius, où tout respiroit la modestie d'un citoyen plutôt que la magnificence d'un monarque. Tibère l'agrandit du côté du *Forum*. Caius la poussa jusqu'au temple de Castor. Néron voulut y renfermer la ville entière. Il couvrit le Mont Palatin de bâtimens jusqu'au cirque; d'un autre côté il remplit d'édifices la plaine entre le Palatin, l'Esquilin, & le Cœlius, jusqu'à s'approcher des jardins de Mecène. On montoit à ce palais (*Domus Aurea*) par la *Via Sacra:* vers le milieu de la rue on trouvoit la Grande Cour (*Vestibulum*), à l'endroit où fut dans la suite le temple de la Paix. Plus loin l'on entroit dans la première salle (*Atrium*), qui conduisoit aux jardins, aux portiques immenses, & à l'étang situé dans l'emplacement de l'amphithéâtre de Titus. Vespasien détruisit la plus part de ces bâtimens, & réduisit le palais au Mont Palatin, dont il continuoit toujours d'occuper la plus grande partie. Domitien y fit de grands embellissemens, & presque tous ses successeurs y ajoutèrent quelque chose, jusqu'au temps où abandonné par les

empereurs, il tomba de vieilleſſe ſous Theodoric. Le palais Farnèſe remplit aujourd'hui cette ſituation. Le palais Impérial étonnoit les ſpectateurs par l'étendue des bâtimens, la magnificence des meubles, le prix des ornemens curieux, & par le nombre de temples qu'il renfermoit, & qui lui donnoient un air auguſte & ſacré. Je doute que la beauté de l'architecture y répondit; bâti ſans un plan fixe, il étoit l'ouvrage ſucceſſif de cinquante princes, qui n'ont pu lui donner le premier mérite, l'harmonie de l'enſemble, & la proportion des parties. Malheureuſement encore il a du perdre en goût à meſure qu'il augmentoit en magnificence. Simple ſous Auguſte, dans les beaux jours des arts, il n'a reçu ſes principaux ornemens que des mains déja foibles & languiſſantes de ſes ſucceſſeurs. Auſſi les anciens ne l'ont-ils jamais compté parmi les beaux édifices de Rome.

Septembre 30.] — J'ai lu *Nardini*, *L. vii. C. i*, *ii*, *iii*, *iv*, *v*, *vi*, *vii*, *viii*, *ix. p.* 1347 — 1402. Il y décrit l'onzième région (*Circus Maximus*), la douzième (*Piſcina Publica*), & la treizième (*Mons Aventinus*). Il entre dans un aſſez grand détail à l'occaſion du cirque, le plus vaſte peut-être de tous les bâtimens deſtinés aux ſpectacles. Tarquin l'ancien, qui le conſtruiſit, paroît avoir moins enviſagé la petiteſſe actuelle de ſon empire, que la haute deſtinée qui l'attendoit dans l'avenir. Tout peut nous convaincre que le cirque étoit capable de contenir un peuple nombreux; mais Denys d'Halicarnaſſe le fixe à 150,000 perſonnes: Pline à 260,000: Victor à 380,000: e Vict or moderne à 385,000, & la Notice de l'empire

à 405,000. Au milieu de ces différences énormes, quel parti faut-il prendre? Celui de consulter les faits, les lieux, & l'expérience. La position & les bornes du cirque nous sont connues; elles ont toujours été presque les mêmes, & la plupart des changemens n'ont affecté que l'intérieur du bâtiment, puisque ceux, qui en ont reconnu les ruines, ont de la peine à lui trouver les trois stades & demie de longueur, que son premier fondateur lui donna [19]. Denys d'Halicarnasse lui assigne quatre *jugera*, ou 960 pieds Romains de largeur. Pline lui donne trois stades seulement de long, sur une stade, ou 625 pieds Romains de largeur. Mais cette contradiction apparente devient, selon l'explication de Nardini, un principe lumineux [20]. Denys d'Halicarnasse a envisagé l'einceinte extérieure du cirque; Pline n'a fait attention qu'à l'enceinte intérieure. Les bâtimens, qui l'environnoient, emportoient la différence des sommes, & comme ils étoient remplis par les spectateurs, il nous importe d'en connoître l'étendue précise. Pour trouver leur largeur, il ne faut que soustraire 625 pieds de 960; il nous en restera 335. Si l'on en prend la moitié, nous aurons pour les spectateurs de chaque côté, trois stades (1875 pieds Romains) de longueur sur 168 pieds de largeur. Les bâtimens couverts, qui en formoient l'enceinte extérieure, étoient de bois, à deux étages, eux mêmes environnés d'un portique. Des siéges de pierres, placés comme dans les amphithéâtres, descendoient de tous côtés depuis les bâtimens couverts jusqu'à l'Euripus & à l'Arène. Le portique extérieur a du être au moins double; il occupoit donc

une trentaine de pieds. Des 138 qui me reſtent, j'en aſſignerois volontiers 48 aux ſiéges couverts, & 90 à ceux de pierre. Toutes choſes conſidérées, cette propoſition me paroit la plus naturelle; mais on peut repartir différemment cette ſomme de 138 pieds, ſans beaucoup déranger les calculs. Si l'on conſidère la petiteſſe du pied Romain [21], & la grande attention qu'on avoit à procurer aux ſpectateurs toutes ſortes de commodités; il me paroit difficile de donner à chaque perſonne moins de deux pieds & demi, & à chaque banc (y compris l'intervalle) moins de trois pieds de profondeur. Je vois donc 750 perſonnes qui rempliſſoient les trois ſtades du premier banc, puiſque les dégrés de pierre avoient 90 pieds; on y montoit par 30 marches, qui étoient en même temps des ſiéges. Ils contenoient 22, 500 perſonnes. Chaque étage des bâtimens couverts partageoit ſur la même longueur ces 48 pieds en 16 bancs. Les 32 contenoient ainſi 24, 000 ſpectateurs, & le total de ceux, qui pouvoient être aſſis de chaque côté du cirque, étoit de 46, 500 perſonnes. Les deux côtés réunis nous en donnent 93, 000. Reſte encore un des bouts du cirque, car l'autre étoit occupé par les *Carceres*. Sa longueur étoit la largueur du cirque, une ſtade, ou 625 pieds. Ainſi en lui donnant la même profondeur qu'aux côtés, & en ſuivant les mêmes loix, dans notre calcul, il devoit contenir le tiers des ſpectateurs qui occupoient un côté; c'eſt à dire environ 15, 500 perſonnes. Ce nombre, ajouté au 93, 000, nous fournit un total de 108, 500 ſpectateurs aſſis dans le cirque. Je conçois aſſez qu'aux grands jeux, le goût déterminé du

peuple a pu remplir les portiques d'une foule, à qui les plaisirs faisoient oublier les fatigues. Mais j'ai peine à y recevoir plus de 40 ou 50 mille personnes. Aussi Denys d'Halicarnasse, qui a décrit le cirque, n'en demande pas davantage pour achever la somme de 150, 000 spectateurs, dont il le remplit. Pour expliquer la multitude énorme que les deux Victors [22], & la Notice de l'Empire y ont placé, je ne demande qu'une supposition. C'est que ces écrivains du Bas Empire avoient peu de jugement, & encore moins de goût. Ceux qui les ont examiné, ne me chicaneront pas là dessus. Des compilateurs de cette espèce distinguent mal la licence d'un poëte, ou l'hyperbole d'une inscription flatteuse. Quand Juvénal s'abandonnant à toute la véhémence de son feu & de son indignation, s'écrie avec force

Totam hodie Romam circus capit [23];

quand on lit dans une inscription de Trajan, que ce prince agrandit le cirque pour le rendre capable de contenir tout le peuple Romain [24], ces abréviateurs n'auront-ils pas pu prendre ces expressions à la rigueur, & exprimer le nombre des spectateurs par celui des citoyens? Si l'on prend la somme annoncée dans l'ancien Victor, le moins défectueux de trois, & qu'on y ajoute des esclaves Romains selon la proportion Athénienne, nous trouverons que le total des habitans de Rome montoit à 1, 140, 000. Comme ce nombre n'est point éloigné de celui que nous avons fixé [25] par une opération plus exacte, je trouverois de la vraisemblance à ma conjecture. Si on la rejete, il faut dire tout simplement, que ces trois écrivains se sont trompés de la façon la plus grossière. Mais je ne

saurois me résoudre à en dire autant de Pline. Cependant il n'y a point de ressource; le naturaliste détermine lui même que c'est du cirque embelli & agrandi par Julius César, dont il parle. Denys d'Halicarnasse étoit contemporain du dictateur, & il écrivit sous son successeur. Lire 160,000, au lieu 260,000, ce seroit couper le nœud Gordien. Mais les manuscrits!

Octobre 1.] — J'ai lu *Nardini*, *L. vii. C. x, xi, xii, xiii. & L. viii. C. i, ii, iii. p.* 1402 — 1446. Mon auteur passe enfin le Tybre. Il examine la quatorzième & dernière région (*Transtiberina*), & le Mont Vatican, qui n'a jamais été compris dans l'enceinte de l'ancienne Rome. Le huitième livre commence par une récapitulation générale des édifices de la ville; il passe delà à quelques objets généraux, tels que le Tybre, & les ponts qu'on y avoit bâtis. C'est sur la profondeur de cette rivière que je vais hazarder quelques réflexions. L'expérience nous abandonne ici. Il ne seroit pas difficile de déterminer la profondeur actuelle du Tybre, mais elle ne concluroit rien pour celle qu'elle pouvoit avoir anciennement. Les ruines des édifices, qui ont presque exhaussé les vallons au niveau des montagnes, ont du produire le même effet sur le lit de ce fleuve. Il faut donc consulter les anciens; mais notre embarras augmente, lorsqu'on croit appercevoir une contradiction frappante entre deux auteurs de la première force. Pline nous parle partout du Tybre, comme d'une rivière navigable aux plus grands bâtimens [26]. Ce vaisseau immense qui porta l'obélisque du Vatican, d'Alexandrie à Rome, remonta le Tybre avec autant de facilité qu'il avoit descendu le Nil [27]. D'un autre côté, Strabon [28] nous

assure que les grands amas de limon que le Tybre charioit dans son cours, & qu'il déposoit à son embouchure, obligeoit les grands vaisseaux de s'alléger d'une partie de leur cargaison avant que de pouvoir remonter jusqu'à la ville. Si cette contradiction est aussi réelle qu'elle le paroit d'abord, il seroit difficile de croire que des auteurs aussi exacts se seroient trompé sur une chose si notoire, & il seroit presque impossible de savoir à qui l'on doit attribuer la faute. Mais ne pourroit-on point diminuer la différence, si on ne la fait pas entièrement disparoître par les réflexions suivantes? 1. Je vois beaucoup de prévention dans le récit de Pline; un dessein formé d'étaler tous les avantages du Tybre, & de l'égaler aux plus grands fleuves. Ce dessein seul pouvoit lui dicter une comparaison aussi fausse que celle qu'il établit entre cette rivière & le Nil. L'une & l'autre portoient le vaisseau de l'obélisque; donc le Tybre a autant d'eau que le Nil: un géant peut soulever un poid de dix livres, un nain le soulève aussi; donc le nain est aussi fort que le géant. Voilà le raisonnement de Pline. Le voyage de l'obélisque ne prouve que le fait même, & ne conclut rien sur la profondeur plus ou moins grande des deux rivières. 2. L'expérience nous apprend que les rivières qui charient beaucoup de limon, & de sable, n'en sont point embarassées dans leur cours. Entrainés par sa rapidité, ils les suivent jusqu'à leur embouchure, & ne s'arrêtent que lorsqu'elles n'ont plus de force. C'est alors qu'il s'en forme des amas considérables; mais comme il y a des courans à l'embouchure de presque toutes les rivières, ils en suivent la direction, & se rejettent sur le côté voisin. C'est

ainſi que le Rhône pouſſe tous ſes embarras ſur les côtés du Languedoc, dont il a bouché tous les ports. Le Tybre dépoſoit de même tout ſon amas de limon ſur les rivages du *Latium*: le port d'Oſtie en étoit devenu impraticable. Il reſtoit ſurement quelques bancs de ſable que la diſpoſition du terrein y avoit arrêtés dans certains endroits; mais on pouvoit les ſurmonter, on pouvoit les éviter; & de la relation de Strabon bien entendue, il réſulte ſeulement que pour remonter le Tybre dans un vaiſſeau qui tiroit beaucoup d'eau, il falloit de l'habileté & du courage. 3. Le commerce n'inſpire pas le dernier. Je conçois facilement avec Strabon, que les négocians étrangers déchargeoient avec plaiſir une partie de leur cargaiſon ſur les chaloupes qui les attendoient, & leurs maîtres intéreſſés ne manquoient point de leur exagérer tous les périls de cette navigation. Je comprends encore avec Pline, qu'un Caligula, qui ne comptoit pour rien ni ſes tréſors, ni ſes ſujets, & qui ſe piquoit de mépriſer la raiſon, & de vaincre les élémens, pouvoit faire tout ce qui n'étoit pas impoſſible. Tout a du concourir à ſon deſſein. Le lit du fleuve bien nettoyé auparavant; des écluſes ménagées avec art, & les travaux réunis des hommes & des chevaux, auront fait remonter juſqu'à Rome le vaiſſeau qui y apporta l'obéliſque du Vatican. Je ne doute pas même qu'un eſſai auſſi heureux n'ait convaincu les navigateurs qu'une partie des obſtacles étoient imaginaires, & qu'en perfectionnant leur art, ils n'ayent trouvé le moyen de diminuer ceux qui étoient réels. Quoiqu'il en ſoit pour les vaiſſeaux, il eſt conſtant que les galères qui tiroient

beaucoup moins d'eau, remontoient le Tybre avec une grande facilité. Caton fit cette navigation sur un septirème, & il ne prit terre qu'aux *Navalia*, sous le Mont Aventin. Rome étoit donc une ville maritime, & malgré l'autorité de Camille, ou de Tite Live [29], elle étoit exposée aux insultes d'une escadre ennemie. Pourquoi les Carthaginois, souvent maîtres de la mer n'ont-ils jamais su tenter cette entreprise? S'ils étoient entrés dans la rivière vers le soir, ils auroient pu à la pointe du jour, débarquer au pied du capitole [30]. Mais ils manquoient de hardiesse, & leur marine étoit plutôt commerçante que militaire.

Octobre 2.] — J'ai lu *Nardini, L. viii. C. iv, v. p.* 1446 — 1460; *la fin de ce livre & de tout l'ouvrage.* Il est excellent. Beaucoup de pénétration & d'exactitude, jointes à une grande lecture, doivent laisser peu de chose à découvrir à ses successeurs. Peut-être est-il un peu diffus, & qu'il n'a pas toujours toute la netteté possible. Je lui reprocherois aussi de trouver trop de difficultés, & d'employer des pages entières à expliquer ce qu'une seule observation juste & précise éclairciroit d'abord. Je suis très content de moi vis-a vis de cet auteur J'ai lu ce traité dans seize jours, & cependant je l'ai fort bien lu, & d'une façon très attentive & très réfléchie.

J'ai achevé le *vingt-troisième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve un deuxième Extrait de l'*Histoire Naturelle du Languedoc, par M. Astruc.* Dans la partie des mœurs, j'ai été frappé des vestiges du Paganisme qui s'y trouvent encore. Je ne parle pas de ces traits généraux de superstition qui sont communs à tous les hommes, parcequ'ils sont hommes, mais de

quelques usages si singuliers & si arbitraires qu'ils décèlent leur origine. Qu'il est difficile d'abolir la religion, ou la langue d'un peuple! *Satyres de Sectanus, avec la Reponse de Cosellius, &c.* Guerre littéraire, qui a déshonoré presque tous les savans de l'Italie, sans faire beaucoup d'honneur à leur esprit. Le Jesuite Sectanus en a cependant plus que ses adversaires. Leurs noms toutefois me feroient croire que sa cause ne vaut rien. *Bibliothéque des Manuscrits, par le Père de Montfaucon*: ouvrage savant & utile, mais qui n'est complet que sur la France. Il est presque nécessaire à tout littérateur. *Orose, par M. Havercamp.* Edition bien faite, & dont on avoit besoin, d'un très mauvais auteur, qui ne doit son mérite qu'à la perte de ses confrères qui valoient bien mieux que lui.

Octobre 3.]—Comme le quatrième tome du Tréſor de Grævius contient plusieurs autres ouvrages qui se rapportent tous aux antiquités de la ville de Rome, j'ai voulu en lire quelqu'uns. J'ai commencé par la courte, mais fameuse *dissertation d'Isaac Vossius de Antiquæ Urbis Romæ Magnitudine; & j'ai lu cette pièce toute entière, p.* 1497 — 1516. On connoit assez les paradoxes de ce critique. Il donne libéralement à l'ancienne Rome plus de trente milles d'enceinte sans ses fauxbourgs, & plus de soixante & dix en les y comprenant. Il y place plus de quatorze millions d'habitans ", & comme il est aussi avare pour les modernes, qu'il est généreux envers les anciens, il assure hardiment que les trois royaumes les plus florissans de l'Europe ne sauroient aujourd'hui produire ce nombre de sujets. Ces nouveautés étoient trop révoltantes pour ne pas trouver des adversaires qui

les

les ont réfutées avec autant de savoir que de force. Vossius n'a que deux argumens qui puissent éblouir un moment. Un passage de Denys d'Halicarnasse, qu'il n'a point entendu, & un autre de Pline qu'il a corrompu. Pour le premier, je renverrai seulement à Nardini, qui a démontré de la manière la plus victorieuse, que lorsque cet historien a comparé la grandeur d'Athènes à celle de Rome, il n'a voulu parler que d'Athènes proprement dite; & que le port du Pirée n'étoit point compris dans l'enceinte de la ville [1]. Pour le passage de Pline, je renverrois au savant Freret, qui en a donné l'explication la plus naturelle & la mieux liée [2]. Je ne disconviens pas que son hypothèse n'ait encore ses difficultés, mais dès qu'une partie du passage est aussi claire que l'autre est obscure, il faut expliquer celle-ci par celle-là, & non point corriger celle-là sur celle-ci. Je ne parlerai ici que d'un seul argument de Vossius. Il est ingénieux; & depuis que je l'ai vu la première fois dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, j'en ai toujours été frappé. Le bois d'Egérie (dit il) étoit aux portes de Rome dans les premiers siècles de cet état; dans le temps de sa grandeur, l'on trouve le bois d'Egérie auprès d'Aricie, & à quinze *milles du Forum*. On peut croire, ajoute-t-il, qu'à mesure qu'on agrandissoit la ville, l'on reculoit ce bois, afin de lui conserver toujours sa situation relative d'être dans les fauxbourgs, un peu au delà de la Porte *Capena*. Il en est de même du *Clivus Virbius*, & du Lac de Juturne qu'on retrouve pareillement aux environs d'Aricie, après les avoir laissé au centre de la ville [3]. Encore une fois l'idée est très ingénieuse, mais plusieurs raisons m'empêcheroient de faire grand fond

là dessus. 1. Ce sont ici des hypothèses au lieu de faits. Tous les écrivains parlent du bois d'Egérie, de la Porte *Capena*, & du bois d'Aricie; mais aucun n'y suppose la moindre liaison. Aucun ne parle du dernier comme n'étant en effet que le premier, dont on avoit reculé la situation. Le seul Servius fait entendre que la Nymphe Egérie du bois d'Aricie, étoit celle dont Numa se vantoit d'avoir eu les bonnes grâces [15]; mais l'identité de divinité ne conclut point celle du bois sacré. Je sais que les dieux champêtres n'étoient point ceux des nations entières, & que l'étendue de leur culte étoit bornée par celle de leurs bienfaits; mais je sais aussi que dans le monde mythologique, comme dans le monde naturel, tout étoit lié par des gradations presqu'imperceptibles, & qu'on remontoit par une chaîne successive d'êtres depuis la Dryade jusqu'au Maître du tonnerre. La Dryade sans pouvoir, sans connoissance, & presque sans sentiment, n'existoit que dans l'arbre qu'elle occupoit, & dont on la distinguoit à peine. Mais Egérie étoit d'un ordre plus relevé; semblable à Faunus, qui passoit rapidement de l'Arcadie au pays des Sabins [16], le bois ancien qu'elle habitoit auprès d'Aricie, ne devoit point empêcher que Numa ne lui en consacrât un autre aux portes de Rome, & qu'il ne persuadât aux peuples qu'elle l'honoroit fréquemment de sa présence. Encore si je hazardois une supposition des plus naturelles, c'est que tout le pays entre Rome & Aricie n'étoit anciennement qu'une forêt, où l'on voyoit deux chapelles consacrées à la Nymphe; & que lorsqu'on défricha ces bois, on en laissa toujours subsister les deux extrémités par respect pour elle. 2. Bien loin que le bois

d'Aricie paroiſſe d'une fondation plus nouvelle que celui de la Porte *Capena*, ſelon la chronologie de la fable, tout y annonce une antiquité ſupérieure à celle de Rome. Hyppolite vint en Italie 400 ans avant la naiſſance de Romulus; or toutes les traditions du lieu ſe rapportent au temps de ce prince; le *Virbius*, nom qui annonçoit ſa nouvelle vie, la Nymphe Egérie qui l'accueillit dans ſon antre, & qui pleura ſi tendrement ſes malheurs [17]: ces traditions ſont fabuleuſes, j'en ſuis perſuadé, mais les fables ne ſont pas l'ouvrage d'un jour. Crues pieuſement de tout le canton, elles y ſont anciennes; le bois ſacré auquel elles ſont liées, l'eſt encore davantage; & ces fables mêmes renverſent la fable encore moins vraiſemblable, qui ne rapporte ſa conſécration qu'aux temps de la grandeur de Rome, & de l'agrandiſſement de la ville, c'eſt à dire à celui d'Auguſte, ou du moins des derniers conſuls. 3. Le principe ſur lequel on établit cet uſage de reculer les lieux conſacrés, eſt contraire à celui de toutes les ſuperſtitions locales. On révère un lieu honoré par la préſence & les miracles d'un Dieu, où il a déployé ſa puiſſance, où il a prodigué ſes bienfaits, & non point un rapport imaginaire & fantaſque avec des endroits voiſins, qui lui ſont étrangers. Le culte, pour ainſi dire, eſt attaché au ſol, & l'on ne peut changer l'un ſans abolir l'autre. Le temple de Jupiter *Elicius*, *le Lupercal*, la maiſon de Romulus, ſubſiſtoient encore ſous les empereurs, & ſubſiſtoient toujours dans leur premier emplacement. L'exemple tiré des portes ne conclut rien; il faut néceſſairement ouvrir des portes nouvelles dans une nouvelle enceinte, & il eſt aſſez naturel de leur donner les noms des anciennes aux

quelles elles répondoient, & qui devenoient inutiles. 4. Comment auroit-on songé à conserver le rapport ancien du bois d'Egérie avec la Porte *Capena?* Du temps de Numa cette porte n'existoit pas encore. Elle faisoit partie de l'enceinte & des murailles que Servius Tullius construisit autour de la ville [11]. 5. Des trois exemples qu'on employe, le bois d'Egérie étoit hors de la Porte *Capena;* le Lac de *Juturne* étoit dans le *Forum*, & le *Clivus Virbius* à la montée de l'Esquilin. En les reculant, on auroit au moins songé à conserver leurs rapports mutuels. Mais une ligne tirée du centre du *Forum* à travers chacun de ces endroits, les auroit autant éloignés les uns des autres, que de la ville, au lieu de les rassembler tous dans les environs d'Aricie. 6. Selon Vossius, les murs de Rome avançoient jusqu'au dixième milliaire sur la Voye Appienne. Cependant Aricie étoit alors comme aujourd'hui à seize milles Romains de la capitale Tous les auteurs en conviennent; & si Strabon paroit y mettre un plus grand intervalle, on fait voir que ce géographe se servoit d'une mesure de stade plus petite que l'Olympique [12]. Je prévois qu'on me répondra que cet intervalle ne conclut rien pour l'enceinte de la ville, puisqu'on ne comptoit point les milles depuis les portes, mais depuis le milliaire d'or; & qu'Aricie pouvoit être tout à la fois à seize milles de cette colonne & du *Forum*, & à six milles seulement de la Porte *Capena*. La réponse est bonne, il est vrai; je ne dirai point là dessus qu'un faiseur d'itinéraires peut compter la distance sur les milliaires, mais qu'un géographe comme Strabon, qu'un poëte comme Lucain, n'auroient point dit tout simplement, qu'Aricie étoit à seize milles de Rome,

sans remarquer que les fauxbourgs occupoient la plus grande partie de cet intervalle. Les distances se comptoient donc toujours du milliaire d'Auguste. Mais *l'Aqua Claudia*, dont la source étoit entre le sixième & le huitième milliaire sur la route de Preneste, avoit-elle son origine dans la ville? Le système de Vossius le demande. Cependant on voyoit cette source dans une campagne (*Prædium*) de Lucullus **: donc les murailles de la ville ne se sont jamais étendues si loin. Cette observation, qui se porte sur tout le système de Vossius, me paroit décisive.

Quel génie singulier que ce Vossius! Il avoit beaucoup de lecture, de vivacité, & d'invention; mais c'est bien l'esprit le plus faux que je connoisse, le plus porté à outrer tous ses jugemens, & le moins capable de résister aux attraits d'une chimère brillante. C'étoit au reste un très mal honnête homme. On peut lui reprocher des démarches les plus contraires à la probité.

Octobre 4.] — J'ai lu *la Dissertation d'Ottavio Falconieri, sur la Pyramide de C. Cestius, p.* 1461 — 1482. Ce monument, situé à la porte *Ostiensis*, & enchassé aujourd'hui dans les murs de la ville, est revétu par tout d'un très beau marbre. Il a 165 1/2 palmes Romains de hauteur, & chacune des bases a 130 palmes de longueur. On a pratiqué une chambre au milieu de la pyramide qui a 26 palmes de long, 18 de large, & 19 de haut. C'est proprement le sépulchre. Les murailles etoient couvertes d'un grand nombre de figures; il en reste quelques unes qui sont d'un très bon goût. Il résulte de l'inscription du monument & des explications que donne Falconieri de ces figures, que Cestius étoit un Romain distingué

du temps d'Auguſte, & que ces peintures ſe rapportent toutes à ſon emploi d'Epule, ou de curateur des fêtes ſacrées. Jamais ancien n'a fait mention de cette belle pyramide. Quel regret cette réflexion ne donne-t-elle pas pour les ouvrages qui ont diſparu, & dont les auteurs ont vanté la beauté! La Diſſertation de Falconieri eſt bien faite.

J'ai lu auſſi la pièce du père Ciaconius, ſur la *Columna Roſtrata de Duillius.* Comme je croyois d'abord que l'inſcription entière étoit originale, j'en tirois de plus belles conſéquences. Heureuſement j'ai vu enfin que l'original eſt gâté au point d'être inintelligible, & que le critique l'a rétabli aſſez heureuſement par ſes conjectures. J'en ai lu aujourd'hui p. 1809 — 1817.

Octobre 5.] — Quoique la Colonne Roſtrale eut trompé mon attente, j'ai voulu l'achever. J'y ai trouvé des reſtitutions fort ingénieuſes, & de très bonnes obſervations ſur l'orthographe Latine, laquelle comme dans toutes les langues a quitté peu à peu l'étymologie pour ſe régler ſur la prononciation. Malheureuſement la colonne de Duillius que nous avons, n'a pas l'autorité d'une pièce originale. On voit clairement par l'exemple de Maximus avec un *i*, qu'elle a été faite depuis Jules Céſar, & qu'on l'a réformée ſur la nouvelle orthographe.

J'ai fini cette *Diſſertation de Ciaconius*, *p.* 1817 — 1831. J'ai lu auſſi un *petit Morceau de Joſeph Caſtalio, ſur les Temples de la Paix & de Janus*, *p.* 1849 — 1856. Il eſt bien mauvais.

6.] — J'ai lu une *Diſſertation de Pierre Bargæus, de Everſoribus Ædificiorum Urbis Romæ*, *p.* 1869 — 1892.

Le préjugé commun fait regarder les barbares du Nord comme les ennemis des arts, auſſi bien que des Romains. C'eſt à un Alaric, à un Genſeric, à un Totila, qu'on attribua la deſtruction des beaux monumens de la ville. Jamais il n'y eut de préjugé moins fondé ſelon mon auteur. Alaric uſa à peine des droits de la guerre. Genſeric ſe contenta de piller cette capitale. Totila renverſa une partie des murailles dans un moment de fureur, & les rétablit auſſitôt par raiſon. La plus part des ouvrages publics ſubſiſtoient ſous Théodoric; & ce prince veilloit à leur conſervation avec beaucoup plus d'attention que ne l'avoient fait les derniers empereurs d'occident. Le zèle des Papes, & ſurtout de Gregoire le Grand, ne voyoit dans un temple que l'idole à laquelle il étoit conſacré, il établiſſoit la religion ſur la ruine des beaux arts. Ce ſyſtème, détaillé avec beaucoup de ſavoir & de vraiſemblance, vaut mieux que les efforts qu'il fait pour juſtifier cette conduite des Pontifes; conduite plus digne de l'Alcoran que de l'Evangile. On ſe forme une idée auſſi fauſſe que peu avantageuſe des nations qui ont innondé l'empire dans le cinquième ſiècle. On les regarde comme des ſauvages ſortis tout d'un coup du fond des forêts, pour briſer ces barrières qui les ſéparoient du monde policé. Si l'on parloit ſeulement des nations Scandinaviennes, Scythiques, & Arabes, je ne diſconviendrais pas de la reſſemblance du portrait. Mais les Arabes agiſſoient par enthouſiaſme, les Danois par vengeance, & les Scythes par une férocité naturelle à tous les peuples nomades. Les nations Germaniques, les Goths[11], les Vandales, les Fran-

çois, &c. avoient beaucoup perdu de leur ancienne barbarie avant que d'entrer sur les terres de l'empire l'epée à la main. Depuis plus d'un siècle des corps nombreux de leur compatriotes servoient dans les armées Romaines; ils étudioient la langue de cette nation: ils en empruntoient les mœurs. Ils avoient adopté sa religion, ou du moins ils la révéroient. Ils avoient quelquefois du mépris pour les vaincus, jamais de la haine. Le soldat étoit quelquefois cruel, mais le général étoit rarement barbare, & le législateur ne l'étoit jamais. Je passe rapidement sur des objets qui mériteroient d'être approfondis.

J'ai lu aussi *la Dissertation du même Auteur, sur les Obélisques de la Ville, p.* 1905 — 1934, *la fin.* Elle est savante; mais, qui en retrancheroit les écarts, lui laisseroit à peine six pages.

Octobre 7.] J'ai commencé un ouvrage *d'Olaus Borrichius, de Antiqua Facie Urbis Romæ, dont j'ai lu p.* 1521 — 1546.

8.] — J'ai lu *Olaus Borrichius, p.* 1546 — 1576. J'ai achevé le vingt-quatrième tome de la *Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Histoire du Ciel, par l'Abbé Pluche.* Cet auteur, mauvais philosophe, & littérateur superficiel, bâtit des systèmes ingénieux, qui n'éblouissent qu'un moment. Tirer des étymologies Egyptiennes de l'Hebreu, parcequ'on suppose que l'Hebreu ressembloit au Phenicien, & que le Phenicien n'étoit pas fort éloigné de l'Egyptien! Ces signes des saisons & de l'agriculture, qui deviennent des Dieux! Pouvoit-on se tromper sur des signes qui revenoient chaque année, & qui apportoient avec eux leur explication sensible?

Je demanderois au moins pour cette métamorphose plus de siècles que l'Abbé Pluche ne m'en auroit accordé. *Histoire de Charles XII. par M. Aderfeld.* L'Alexandre du Nord avoit déjà son Quinte Curce, il lui manquoit un Arrien. M. Aderfeld l'est plutôt par son exactitude que par son éloquence. *Lettres de Libanius, par M. Welf:* beau présent. Nous n'avions que 250 de ces lettres. Ce savant nous en donne 1600, qu'il a tirées de la poussière de toutes les bibliothéques de l'Europe. *Ammonius de Differentiâ Verborum, &c. par M. Valkenaer:* c'est un petit recueil de quelques grammairiens Grecs, qui n'est pas sans mérite. *Histoire du Roi David:* ouvrage savant, singulier, & ridicule.

Octobre 9.]—J'ai lu *Olaus Borrichius, de Antiquâ Facie Urbis Romæ, p.* 1576—1600.

10.]—J'ai fini *Olaus Borrichius, p.* 1600—1623. Je suis fort content de ce petit ouvrage. Borrichius est un homme curieux & instruit, qui parcourt tous les quartiers de la ville avec beaucoup d'ordre, & de netteté; qui laisse à l'écart toutes les minuties, & qui choisit quelques objets curieux & principaux, dont il rend compte d'une manière assez intéressante, & dans un style coulant & facile. Il convient à tout homme, qui veut se faire une idée vraie, mais générale, de l'ancienne Rome; qui craint les grands ouvrages de Donatus & de Nardini, ou qui souhaite de rassembler dans son esprit les idées qu'il y a prises. Pour trancher le mot, le livre de Borrichius est un excellent abrégé de Nardini, qu'il suit partout pas-à-pas. Il n'est que cela, & j'aurois voulu que le savant Danois se fut contenté de ce mérite, sans aspirer à celui d'auteur original: ce n'est pas qu'on n'y trouve quelques observa-

tions curieuses, quelques endroits même où il relève Nardini, & le relève avec raison. En voici deux. 1. Borrichius prouve assez bien qu'on ne donnoit jamais aux empereurs de leur vivant le titre de *Divus*; & que par conséquent tous les monumens, où il se rencontre, leur ont été élevés après leur mort. 2. Il fait voir contre Nardini que tous les jeux de la Déesse Flore se célébroient dans son cirque; & que ce n'est que pour avoir mal compris un passage d'Ovide, que cet antiquaire a cru trouver deux fêtes de cette Déesse, dans une seule qui se chommoit le dernier d'Avril & le premier de Mai. Borrichius étoit Danois, & professeur à Copenhague. Il paroit par différens endroits de son livre qu'il voyagea en Italie, en France, & en Angleterre vers l'an 1665; & qu'il publia ce petit traité près d'une vingtaine d'années après son retour. S'il ne se disoit pas Danois, on le verroit assez à l'endroit où il parle des triomphes de Marius sur le Mont Esquilin. A la vue de ce monument de la défaite des Cimbres, son zèle national s'enflamme, un noble courroux s'empare de son esprit. Il attribue la victoire des Romains au soleil, au vent, à la fortune, à tout, plutôt qu'à la valeur de Marius.

Octobre 12.] — Un air de philosophie, un fond d'ignorance, des penfées triviales ou fausses, un style affecté, des portraits communs ou outrés, voilà *les Amusemens de la Raison*, ouvrage nouveau, que M. de C... m'avoit prêté, & où je n'ai trouvé ni raison ni amusement. L'impertinente préface qu'il a mise à la tête de sa traduction du *Loisir du Sage! De quoi nous sert-il de savoir le nom d'un auteur? Ce nom qu'a-t-il de commum avec l'ouvrage?* Beaucoup pour l'intelligence

de son ouvrage, de son but, de ses allusions ; rien pour le jugement que nous devons porter de ses sentimens philosophiques.

13.]—J'ai commencé aujourd'hui une entreprise considérable ; c'est la lecture de *l'Italia Antiqua de Cluvier*, *en deux volumes in folio : à Leyde*, 1624, *chez les Elzevirs*. L'auteur n'en vit pas la publication, mais il y avoit mis la dernière main avant sa mort. Son éditeur nous apprend qu'il méditoit une Géographie Universelle sur le même plan ; & qu'après avoir parcouru la Germanie, l'Italie, & la Sicile, il alloit travailler sur la Gaule & la Grèce, & ensuite sur tous les autres pays connus aux anciens. Strabon a embrassé cet objet en dix-sept livres : les pays dont Cluvier a traité dans quatre volumes in folio, ne comprennent qu'environ trois de ces livres. L'ouvrage entier de notre savant auroit pu aller à vingt-trois volumes in folio. S'il avoit vécu quelques années de plus, il auroit peut-être rempli cette tâche immense. Nous aurions eu un répertoire prodigieux sur l'ancienne géographie, traitée à la vérité avec un détail trop minutieux, & dont il n'y a peut-être que la Grèce & l'Italie qui soient dignes. Un littérateur aime à connoître jusqu'aux plus petits recoins de ces pays célèbres, où le moindre village est fameux dans l'histoire ou dans la poésie. C'est pour me préparer tout à la fois à mon voyage de l'Italie, & à mes études futures, que je fais cette lecture, comme j'avois fait celle de Nardini. Ces auteurs bien liés & bien médités, me tiendront lieu d'un commentaire perpétuel, & sur quelque endroit de Rome ou d'Italie que je puisse tomber, je n'y serai plus étranger. J'ai lu aujourd'hui *Cluvier Ital. Antiq. L.*

i C. i, ii, iii, iv. v, vi. p. 1—46 Ces six chapitres sont comme les préliminaires de sa description particulière. Il y traite des noms différens que l'Italie a portés, de ses limites, de son étendue, & de sa figure, du Mont Apennin qui la divise, du sol, & du climat, des différens peuples qui l'habitoient & des langues qu'ils parloient. Partout il cite ses garants, il les laisse parler, & il ne paroit lui-même que de temps en temps pour les mettre d'accord, pour les éclaircir, & pour les corriger. Je dois remarquer, pour sa justification, que M. d'Anville l'accuse un peu trop facilement d'avoir confondu le mille Romain avec le mille Italien moderne[12]. Cluvier ne les confondoit point; il savoit même que le dernier est plus grand. Il s'est expliqué très clairement la dessus[13]. Je conviens que cette connoissance lui étoit assez inutile, puisqu'il ignoroit le rapport précis de ces deux mesures itinéraires.

Octobre 14.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. vii, viii, ix, x, xi. p.* 46 — 90. Il parcourt toutes les côtes de la Ligurie depuis *le Varus*, qui la séparoit des Gaules, jusqu'au fleuve *Macra*, qui la bornoit du côté de la Toscane; côtes stériles & escarpées, qui en refusant tout à ses habitans ne leur donnoient que la force & le courage. Il est singulier que ce peuple entreprenant n'ait jamais franchi l'Apennin pour s'établir dans cette belle plaine qui s'étend depuis ces montagnes jusqu'au Po; & qu'il n'ait enfin du cette acquisition qu'à un arrangement politique des Romains. L'article de *Pollentia* m'a amusé. Stilicon y combattit l'armée des Goths. Les historiens Chrétiens nous représentent cette affaire comme une trahison indigne, qui ne valut aux Romains que la honte de

l'avoir tentée sans succès. Claudien, au contraire, poëte payen, l'égale à la victoire de Marius sur les Cimbres, & ne voit dans Stilicon qu'un héros qui a vengé sa patrie, & qui a délivré l'Italie entière de la tyrannie des barbares.

Octobre 16.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xii, xiii, xiv. p.* 90—102. On y voit la politique d'Auguste, qui dans toutes les affaires préféroit aux voies de violence, les moyens doux & lents. Jules César avoit subjugué les Gaules, mais sa conquête étoit bien précaire, pendant que les Alpes étoient remplies de nations féroces, qui étoient maîtresses de tous les passages. Auguste fut obligé d'en réduire une partie par les armes, mais il engagea Cottius, qui regnoit dans les montagnes du même nom, de civiliser ses sujets, de recevoir une garnison Romaine, & d'ouvrir lui-même les communications. Le détail de cette négociation seroit curieux. Je pense qu'Auguste sut éblouir Cottius en lui prodiguant de vains honneurs, au point de lui faire oublier qu'il perdoit son pouvoir & son indépendance. C'étoit au moins le style de la politique de ce prince.

17.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xv, xvi, xvii, p.* 102—133. L'article des *Rhæti* & des *Euganei*, est un peu embrouillé. Vérone étoit une colonie Rhetienne. La chose est possible. Mais depuis longtemps ses habitans, devenus Gaulois, regardoient *Brixia* comme leur métropole. Vérone auroit été bien mieux placée parmi les *Cenomani*; & les *Rhæti* auroient du être relégués dans leurs montagnes, comme ils y étoient en effet. Encore en traitant de ces montagnes par rapport à l'Italie, j'aurois averti que

je ne traitois que d'une partie de la nation. Cette petite remarque auroit répandu une grande clarté sur toute cette description.

Octobre 18.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xviii. p.* 133 — 169. L'auteur parcourt toute la province dite *Venetia*. Padoue & sa fameuse fontaine *Apona*, l'arrêtent assez long-temps. A l'occasion du *Portus Venetus*, auprès d'*Altinum*, à l'endroit où est Venise, il s'étend assez sur l'époque de sa fondation; & c'est avec beaucoup de vraisemblance, qu'il lui ôte une centaine d'années, puisque du temps de Théodoric & de Cassiodore, on ne voyoit encore dans ces isles que quelques cabanes de pêcheurs. C'est plutôt la fureur des Lombards que celle des Huns, qui a forcé les peuples voisins à s'y réfugier. La société politique qu'ils y ont formée, a du pendant long-temps être foible & dépendante, l'objet de la pitié, ou du mépris des princes voisins, & sur-tout de conquérans. Sans avoir approfondi ce sujet, la raison m'engage à croire, que la véritable liberté de Venise ne peut se dater que de la décadence de l'empire des François. Cet empire (pour le dire en passant) a contribué bien plus que les Croisades, à faire confondre en Orient tous les peuples d'Occident sous le nom générique de Francs ou de François. Je ne suis point surpris que les Mahométans n'ayent pas des idées plus exactes sur notre compte, quand je vois un empereur Grec [**], qui donne le nom de France à cette province de *Venetia*, que Charlemagne avoit prise avec le reste de la Lombardie. L'erreur est même encore plus grossière, puisqu'en employant ce nom, il fait un anachronisme de trois cents ans. Cluvier

donne une autre interprétation aux paroles de Constantin, mais celle-ci me paroit la plus naturelle.

Octobre 19.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xix, xx. p.* 169 — 204. Il eſt queſtion des *Carni*. Auguſte les ajouta à la *Venetia*, & recula les bornes de l'Italie juſqu'à la rivière *d'Arſia*: il traite fort au long de la ville *d'Aquileia*, la première de la province, & la neuvième de l'empire entier. Très-forte par ſa ſituation, & fortifiée à la manière des anciens, elle couvroit la frontière la plus expoſée de l'Italie contre les nations Illyriennes. Cette même ſituation entre les nations policées, & celles qui étoient encore barbares, devint dans la ſuite la ſource de ſa richeſſe par le commerce qu'elle faiſoit avec les unes & les autres. Si le commerce n'étoit que l'échange mutuel des productions de chaque pays, un peuple induſtrieux devoit ſouhaiter des voiſins auſſi induſtrieux que lui. Ce principe de mon ami M. de Mirabeau, eſt inconteſtable. Celui qui veut débiter une marchandiſe, cherche ceux qui ont des beſoins, & des moyens pour les ſatisfaire. L'un & l'autre ne peuvent ſe trouver que chez une nation riche & laborieuſe. Mais cet échange mutuel n'eſt qu'une partie d'un commerce actif & étendu. Celui qui rapporte le plus, conſiſte dans ces voyages, où des aventuriers hardis, mais entendus, vont chercher les productions d'un pays étranger, pour les porter aux peuples qui en ont beſoin. Mais dès qu'une nation eſt ſortie de cet état de barbarie abſolue, qui la rend inacceſſible aux étrangers, plus elle eſt groſſière, & mieux elle leur convient; puiſqu'alors on ne peut acheter que les productions du pays dans ce premier état de nature, qui fait mécon-

noître leur valeur réelle, & qui laisse à ses nouveaux propriétaires le soin & les avantages de les travailler. *Aquileia* jouissoit de plusieurs circonstances heureuses par rapport à son commerce avec les barbares. 1. Il lui étoit assuré, non point par des conventions injustes & précaires, mais par les loix de la nature, & la situation des lieux. Il se faisoit par terre à travers les Alpes Juliennes, & cette ville étoit la seule porte de ces montagnes. Padoue, ou Milan auroient eu des désavantages infinis dans la concurrence. Il en est bien différemment du commerce de mer, qui est toujours ouvert à toutes les nations, qui ont la hardiesse & l'industrie de l'entreprendre. 2. Il étoit aisé. Il ne falloit que charger les marchandises sur des chariots, & les porter à *Nauportus*. Le chemin n'étoit que de cinquante milles, & le passage du Mont *Albius* est le plus facile des Alpes. Des rivières navigables les voituroient de *Nauportus* jusques dans le Danube. 3. Ils devoient faire un grand profit sur les esclaves, qu'ils achetoient à très-bon marché. Ils n'avoient couté que du sang à leurs vainqueurs, & leur entretien auroit été inutile, dispendieux, & dangereux. Mais pour les peuples policés, c'étoit nne marchandise très-précieuse. L'Italie seule en demandoit des recrues constantes & nombreuses pour le service domestique, pour les jeux, & pour l'agriculture. Les esclaves qui n'avoient que la vigueur du corps se débitoient bien; mais lorsqu'ils montroient quelques dispositions pour les arts ou les sciences, on avoit soin de les cultiver; & leur maître vendoit très-chèrement cette ame & ces talens qu'il n'avoit point achetés. Ce principe de perfectibilité, qui n'existe que dans l'homme, devenoit

un

un effet très-réel dans le négoce. On peut remarquer que ce commerce ne pouvoit se faire qu'avec une nation barbare. Les peuples civilisés achètent des esclaves, mais ils n'en font point. 4. Ceux d'*Aquileia* ne portoient aux barbares que des denrées de leur cru, l'huile & le vin; l'entrée & la sortie leur étoient ainsi également avantageuses.

Octobre 20.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xxi, xxii, xxiii. p.* 204—237. Après être parti de l'Istrie où les fables Grecques cherchoient vainement une embouchure du Danube, Cluvier revient sur ses pas pour examiner la Gaule Cisalpine. Il commence par donner une idée générale du pays, & des colonies qui y passèrent de la Gaule Celtique; & ses premiers détails sont sur les *Lævi* & les *Libici*, qui habitoient les frontières du Piémont & du Milanois, & qui étoient dans la dépendance de la puissante nation des *Insubres*.

Je suis monté à la bibliothéque publique, dont mon ami Pavilliard me confie la clef, pour consulter quelques livres. 1. *Une Dissertation de M. Freret dans le vingt-quatrième tome des Mémoires de l'Académie;* où il est question du fameux passage de Pline sur l'enceinte de Rome. J'en ai lu l'explication, & je l'ai abrégée. C'étoit par rapport à Nardini. 2. Ces Gaulois, dont je viens de parler, m'ont rendu curieux du sort de l'autre colonie qui s'est jetée en Allemagne dans le même temps. Pour cet effet j'ai consulté *Le Germania Antiqua de Cluvier.* 3. J'ai pareillement consulté *le Dictionnaire des Antiquités de Pitiscus*, par rapport à plusieurs passages de Juvénal. Les articles *Abella*, *Mandra*, *Bardaicus*, *Lectica*, *Carpentum*, *Rheda*, *Essedum*, &

Ciſium, m'ont utilement occupé. Celui de *Lectica* ſurtout me paroît très bien fait.

J'ai achevé *le vingt-cinquième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* Je ne l'avois pas négligé, mais on m'avoit fait attendre la ſuite. J'ai trouvé dans ce volume le *Quintilien de Geſner:* bonne édition d'un écrivain excellent. *Journal du Voyage de M. le Légat Mezzabarba à la Chine, par le Père Viani.* Il eſt queſtion de cette controverſe ridicule ſur les cérémonies Chinoiſes. Il paroît par cette relation que l'empereur s'eſt bien donné la comédie avec la ſimplicité du bon Légat, & les artifices des Jeſuites qu'il mépriſoit comme miſſionaires, quoiqu'il les eſtimât en qualité de gens de lettres. *Strictura Juris Romani, par Jenſius.* Cet auteur apporte des argumens très forts pour prouver que le code de Juſtinien a été compoſé en Grec, & que le texte Latin qui nous reſte n'en eſt qu'une verſion. *Anti-Machiavel.* Rheinſberg & Potzdam inſpirent des idées très différentes; l'un a produit l'Anti-Machiavel, l'autre *les Inſtructions Militaires.* Mais quand le roi de Pruſſe écrit un ouvrage ſur la juſtice & la clémence, il convenoit que Voltaire le publiât à ſes dépens. *L'Hiſtoire du Danemarc, par Cragius; le premier Extrait.* Il ne contient que la vie de l'auteur, qui a vecu à la fin du ſeizième ſiècle. *Corpus Juris Germanici:* ouvrage publié ſous les yeux de M. Heineccius. Il forme un recueil des loix des anciens peuples de l'Allemagne, auſſi intéreſſant pour la philoſophie, qu'il l'eſt pour la juriſprudence. M. Heineccius, dans une ſavante préface, prouve très bien que les Francs firent les fameuſes loix Saliques, dans le temps qu'ils étoient encore payens, & établis dans la Franconie,

peu de temps avant l'élection de leur premier roi, en un mot vers l'an 400; qu'ils les rédigèrent en Latin, comme elles sont à présent, mais que les rois Chrétiens y firent quelques changemens.

Octobre 21.]—J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xxiv, xxv, xxvi, xxvii.* Les *Insubres*, les *Orobii*, les *Cenomani*, & les *Ananas* ou *Anamani*. Une chose qui prouve que la différence des noms n'implique pas toujours celle des nations, & que cette dernière différence est souvent plutôt politique que physique; c'est que des noms de neuf peuples Gaulois établis en Italie, on n'en retrouve que quatre dans leur ancienne patrie; & que les *Boii*, à peine connus dans les Gaules, formoient en Germanie & en Italie la plus nombreuse & la plus formidable de toutes ces colonies. J'ai compté les *Insubres* parmi les Gaulois sur l'autorité de tous les anciens. J'ai vu avec surprise que M. Freret les range parmi les *Ombri*; Polybe les appelle toujours *Isombri*, & ce mot en Celtique signifie les *Bas Ombri*". Mais ce même Polybe convient qu'ils étoient Gaulois"; & quand il n'en conviendroit pas, son autorité très grande d'ailleurs, ne l'emporteroit pas ici sur les voix réunies de l'antiquité. L'exactitude & la bonne foi brillent dans ses ouvrages. Il étoit militaire, politique, & philosophe; mais je doute qu'il fût bon grammairien ou antiquaire profond.

Octobre 22.] — Avant que de renvoyer Nardini que la bibliothèque de Geneve me redemandoit, je l'ai repassé avec soin ce matin, tâchant d'imprimer toutes les idées principales dans ma mémoire. L'infirmité humaine en laisse toujours échapper une partie, mais je vois avec plaisir qu'il m'en reste, & qu'il m'en restera beaucoup.

J'ai lu *Cluvier Ital Antiq. L. i. C. xxviii, xxix. p.* 271 — 316. C'etoit fort bien. Comme j'ai paſsé le jour dehors, je n'ai eu que la ſoirée & l'après-ſouper pour ce travail. Ces deux chapitres comprennent le reſte de la Gaule Ciſpadane. Les *Boii*, les *Lingones*, & les *Senones* habitoient les Duchés de Parme, de Modène, de Ferrare, d'Urbin, le Bolognois, & la Romagne. Les Gaulois s'étendoient alors juſqu'a l'*Æſis*, qui les ſéparoit de l'Italie. Mais bientôt les Romains exterminèrent la nation des *Senones*, ajoutèrent ſon pays à l'Umbrie, & établirent le Rubicon pour la frontière de l'Italie. Convaincus que des nations Gauloiſes en deçà du Po, leur ſeroient toujours redoutables, ils obligèrent encore les *Boii* à quitter leur pays. Ils refondirent en un mot toute cette province, qu'ils remplirent de places fortes, & de colonies Romaines; politique néceſſaire, mais ruineuſe; ils dépeuplèrent le pays pour le conſerver; quelques villes fondées par les vainqueurs, remplaçoient bien mal ces tribus nombreuſes de barbares répandus dans les ccmpagnes, dans les forêts, & dans les montagnes. Le chemin d'*Emilius* traverſoit la province de *Pollentia* à *Ariminum;* on y rencontroit un grand nombre de villes floriſſantes. Mais dès qu'on quittoit cette ligne, on ne trouvoit que des déſerts. Tout étoit l'ouvrage de l'art & de l'oſtentation. Dans les derniers temps de la république, cette province fut le théâtre de pluſieurs événements intéreſſans. 1. La campagne de Modène entre Marc Antoine & les Conſuls. 2. L'entrevue des Triumvirs dans la petite île du *Renus*, auprès de Bologne. 3. Le paſſage du Rubicon par Jules Céſar. Les lieux ſont très bien

désignés par Cluvier, & chaque circonstance fixée à son endroit propre. Le passage du Rubicon fourniroit matière à un bon commentaire politique & militaire. César avoit toujours fait de Lucques son quartier d'hiver, quand il ne vouloit que voir ses amis plus commodément, & se rapprocher de Rome sans sortir de sa province. Mais à la veille d'une guerre, il s'établit à Ravenne. Tâchons de deviner ses motifs. 2. Il vouloit s'emparer du *Picenum*, pays riche & bien peuplé, & arracher ainsi à son rival une province qui étoit entièrement dévouée à la famille de Pompée, & d'où ce général auroit pu en effet faire sortir les légions, en frappant du pied. 2. Il vouloit tourner la capitale. S'il avoit marché droit à Rome, Pompée se seroit emparé des passages difficiles; il auroit arrêté sa marche, & l'Italie seroit devenue le théâtre de la guerre. Mais en se portant sur *Ariminum*, *Asculum*, *Corfinium*, & *Sulme*, il paroissoit couper la retraite à ses ennemis, & il leur inspira une telle épouvante par cette conduite assurée, qu'ils ne se crurent en sureté qu'en se sauvant avec précipitation à *Brundusium*. 3. Il vouloit s'assurer d'*Ariminum*. Cette place importante étoit éloignée du *Rubicon* de dix-huit milles sur la voie Emilienne, & de onze milles seulement sur le chemin de Ravenne. César pouvoit pousser des corps de troupes jusqu'à cette rivière sous vingt prétextes différens, mais dès l'instant qu'il la passoit, il levoit le masque, & il n'étoit plus question que de s'assurer d'*Ariminum* par une marche forcée, & par un coup de main. Dans une pareille entreprise, il n'est pas nécessaire d'être César pour sentir de quelle importance étoit cette différence de sept milles ou de deux heures de marche.

Octobre 23.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. i. C. xxx, xxxi, xxxii, p.* 316 — 355 ; qui contiennent une description géographique des Alpes en général, de leurs différentes parties, les Alpes maritimes, Cottiennes, Grecques, Pennines, Rhetiques, Tridentines, Noriques, Carniques, Juliennes, & Pannoniques, & de quelques montagnes en particulier, telles que *Vesulus, Matrona, Adula,* & *Ocra.*

J'ai achevé *le vingt-sixième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* — *Harangues de Lysias, par le Docteur Taylor :* belle & bonne édition d'un orateur assez languissant. La harangue qu'on a insérée en entier, donne une idée fort exacte de l'économie domestique d'un ménage Athénien. — *Histoire de la Poésie Françoise, par l'Abbé Massieu.* L'ouvrage est imparfait ; mais on y reconnoit le goût & l'aménité de son auteur. On parle des vers de l'empereur Adrien à son ame, & de ceux de la Princesse Marguerite avant son naufrage ; mais ceux que composa Villon, après son arrêt de mort, & d'une mort infame, sont bien plus extraordinaires. — *Théologie de l'Eau, par M. Fabricius :* bonne compilation philosophique. — *Dialogues de Cortesi sur les Savans de l'Italie, après le Rétablissement des Lettres.* Cortesi avoit de l'esprit, mais il étoit Ciceronien outré & ridicule. — *Lettres sur Rousseau & Saurin.* Ce sont deux lettres indépendantes ; celle-ci est de l'Abbé d'Olivet ; celle-là d'un Lausannois anonyme. Le dernier veut seulement attaquer Saurin, mais l'Abbé d'Olivet prend la défense de Rousseau. Que ce procès interminable a fait de bruit ! — *Histoire du Danemarc, par Cragius ; deuxième Extrait.* Mursius n'avoit pas mal profité du MS. de Cragius.

Octobre 24.] — J'ai fini le premier livre de *Cluvier*, *C. xxxiii*, *xxxiv. p.* 355 — 418. Il y traite des paſſages des Alpes & des premiers qui les ont frayés; d'Hercule, des Gaulois, d'Hannibal, d'Aſdrubal, & de Pompée. La diſcuſſion de la marche d'Hannibal, & de la route que prit ce général pour entrer en Italie, eſt ſavante & curieuſe. Après avoir lu & médité avec attention ce qu'on dit de plus intéreſſant là-deſſus, voici les idées principales que je m'en ſuis formées. 1. Si l'on ne cherche qu'à compiler des paſſages, on peut entaſſer toutes les autorités de l'antiquité & du moyen âge, & couvrir ainſi par une richeſſe apparente une pauvreté réelle. Mais ſi l'on veut éplucher toutes ces autorités par les règles d'une ſaine critique, on trouvera que de tous ces auteurs, il n'y en a que deux, que l'on puiſſe qualifier d'originaux, & que tous les autres n'ont fait que les copier. Ces deux auteurs ce ſont Tite Live & Polybe. S'ils étoient d'accord, nous n'aurions plus qu'à les étudier & à les ſuivre. Malheureuſement ce parti n'eſt pas poſſible; leurs ſentimens ſont différens: il faut opter. Le premier fait traverſer à Hannibal les Alpes Cottiennes, c'eſt proprement le Mont Genevre auprès de Turin, pour le faire entrer par ces paſſages dans le pays des *Taurini*, ou la plaine du Piémont. Le dernier le mène par le *Summus Penninus*, ou le Grand St. Bernard, dans le pays des *Salaſſi*, ou le *Val d'Aouſte*. 2. Il faut donc opter. Pour le faire d'un manière judicieuſe, il faut peſer les caractères de ces deux écrivains, & la nature de leur témoignage. Perſonne n'admire plus que moi les talens hiſtoriques de Tite Live; la marche majeſtueuſe de ſa narration, qui fait ſuccéder les

événemens les uns aux autres rapidement, mais sans confusion, & sans précipitation ; & l'énergie égale & soutenue de son style, qui arrache ses lecteurs de leurs cabinets pour les placer sur le théâtre. Mais il faut écarter ici l'orateur, pour ne voir que le témoin. Je n'apperçois plus qu'un homme de lettres, nourri dans la poussière de l'école, peu instruit de l'art militaire, négligent sur la géographie, & qui a vécu deux cents ans après Hannibal. Je sens même dans tout ce récit que Tite Live a voulu plutôt plaire à l'imagination par une fable romanesque, que satisfaire à l'esprit par une histoire vraie & judicieuse. Le Dieu qui apparut au général Carthaginois [47], ces montagnes inaccessibles à tout autre qu'à lui, le vinaigre avec lequel il fendit les rochers [48]; tous ces faits sont racontés sans critique & sans défiance. C'est Homère que nous lisons, & c'est Achille dont nous suivons les exploits. Dans Polybe, tout est raisonné, tout est simple & sans parure; une justesse d'esprit peu commune dans son siècle & dans son pays, réunie avec une sécheresse d'imagination qui y étoit encore plus rare, lui faisoit facilement préférer le vrai qu'il connoissoit à fonds, aux agrémens qu'il mépriſoit peut-être encore plus, parce qu'il en étoit incapable. Il avoit examiné lui-même tout le pays entre l'Ebre & le Po, & il l'avoit examiné avec des yeux attentifs & éclairés. Il pouvoit y recueillir tous les vestiges précieux d'une tradition que soixante ans n'avoient pas encore effacée : il pouvoit s'entretenir avec des vieillards du pays qui s'étoient opposé dans leur jeunesse au passage d'Hannibal; ou qui avoient combattu sous ses drapeaux. Il avoit entrepris ce voyage difficile dans le dessein

même de s'instruire sur les lieux, & d'opposer à toutes les fables qui inondoient déjà le public, une histoire vraie & simple de cette fameuse expédition des Carthaginois [19]. L'ouvrage qu'il nous a laissé, est le fruit de ce dessein. Pour achever ce parallèle, je n'ai plus qu'une observation à ajouter. Il est aussi difficile de concilier Tite Live avec lui-même qu'avec son antagoniste. Les contradictions & les obscurités qu'il a semées dans son récit, embarrassent les plus habiles géographes [20]. Tout est clair, tout est lié dans le narré de Polybe. La vallée, qui est partagée par le cours du Rhône, détermine le pays dont Hannibal s'approcha pour entrer dans les Alpes; le territoire des *Insubres* se présenta à ce général à sa sortie des montagnes [21]. L'une & l'autre circonstance conviennent parfaitemeut au passage du Grand St. Bernard.

3. Tite Live sous l'empire d'Auguste n'a pu parler des événemens de la seconde guerre Punique, que sur des autorités plus anciennes que lui. Un passage de cet historien nous découvre les garans qu'il a eu pour les détails de la marche d'Hannibal. C'est Hannibal lui-même. Cette autorité ne l'emporte-t-elle pas sur celle de Polybe? ou plutôt, que peut-on opposer au témoignage d'un général qui rend compte des pays qu'il a parcourus? Je vais développer ce fait intéressant. Ce détail curieux en lui-même, répandra un grand jour sur toute cette question. L. Cintius Alimintus, un des plus anciens analistes de la république, avoit été fait prisonnier dans la seconde guerre Punique. Sa prison le mit à portée d'entendre une conversation d'Hannibal, où ce général avoua, que depuis son passage du Rhône, jusqu'à sa descente en

Italie, dans le pays des *Taurini*, il avoit perdu trente-six mille hommes, & un grand nombre de chevaux [12]. Cette conversation, que Cintius avoit conservée dans son histoire, a fait pencher la balance, & a déterminé Tite Live à rejeter le système reçu, qui conduisoit Hannibal en Italie par le pays des *Salassi*, & non par celui des *Taurini*. Voici les paroles de l'original: *Ex ipso autem audisse Hannibale, postquam Rhodanum transierit, triginta sex millia hominum, ingentemque numerum equorum, & aliorum jumentorum amisisse in Taurinis, quæ Gallis proxima gens est, in Italiam digresso.* Avant que de voir si cette conversation est aussi décisive qu'elle le paroît au premier coup d'œil, je pourrois demander si elle est bien constatée. La vanité est un si grand principe, & l'idée d'avoir puisé son information de la bouche d'un héros, & d'un héros ennemi, est si séduisante, que cet Hannibal a pu n'être qu'un soldat assez mal instruit du camp des Carthaginois. Je conviens cependant de bonne foi, que la simple possibilité ne suffit point, pour autoriser ce soupçon, sans y pouvoir ajouter des connoissances, dont nous sommes privés, celles du caractère personel de Cintius, du jugement que ses contemporains ont porté de son histoire, & s'il la publia du vivant d'Hannibal, ou après sa mort. Je renonce donc entièrement à ce soupçon; je suppose la vérité de cette conversation, & je me bornerai à quelques observations là-dessus. 1. Y auroit-il de la témérité à récuser l'autorité d'Hannibal, & à lui préférer celle de Polybe? Un géographe étudie un pays dans les signes & les noms arbitraires que les hommes lui ont imposé. Un général l'étudie en lui-même. Il se place sur une hauteur pour

embrasser une grande étendue; il monte à cheval pour en parcourir le détail ; il s'informe des gens du pays, des circonstances qu'il ne peut pas connoître par lui-même. Dès qu'il a acquis cette science réelle des lieux, celle des noms n'est presque qu'un objet de curiosité. C'est surtout dans un pays barbare, que le petit nombre de ces noms, qui s'est placé par hasard dans sa mémoire, s'efface bientôt de son esprit. Ses occupations se succèdent avec rapidité, & ses anciennes idées s'affoiblissent insensiblement, pour faire place à celles qui sont plus importantes, parce qu'elles sont plus nouvelles. Dans quel tourbillon Hannibal n'a-t-il pas vecu depuis son passage des Alpes jusqu'à la bataille de Cannes ? car je décide hardiment que Cintius n'a pu être fait prisonnier avant cette affaire mémorable. Jamais auparavant le vainqueur ne s'étoit humanisé avec ses captifs Romains, au point de leur parler avec quelque douceur ". Ne peut-on pas soupçonner qu'au bout de deux ans, sa mémoire ne l'aura pas fidellement servi à l'égard de ces noms barbares ? Dans la fameuse retraite des dix mille, nous possédons le général & l'écrivain dans la même personne. Sa relation n'est pas cependant exempte de quelques erreurs, & de quelques difficultés géographiques. Si l'on conçoit la négligence de Xenophon dans une composition travaillée, celle d'Hannibal dans la simple conversation, ne doit pas nous surprendre. 2. Ces doutes me paroissent légitimes ; je sens néanmoins qu'ils ont un air un peu trop recherché, & que le grand nom d'Hannibal en imposera toujours. Eh bien! ne doutons plus de son exactitude ; mais n'est-il pas permis de douter de sa sincérité ? Selon les maximes

barbares de l'antiquité, un prisonnier de guerre étoit traité en criminel. Il se voyoit chargé de fers, jeté dans un cachot, livré quelquefois à la cruauté des bourreaux, sans que la naissance, le rang, ou le mérite l'exemptassent de ce sort affreux. Hannibal déroge ici à ses maximes ordinaires; il s'entretient avec un prisonnier Romain, non seulement avec douceur, mais avec confiance. Cintius n'a pu avoir cette conversation, sans que le Carthaginois en fit naître l'occasion, & dans quel dessein l'auroit-il fait naître, sinon dans celui de tromper? Peut-être que ce général, à qui la ruse étoit aussi naturelle que la valeur, cherchoit à cacher aux Romains la route qu'il avoit prise, & à couvrir la marche des secours qu'il attendoit. Les Romains n'avoient jamais fait la guerre dans les Alpes, & la férocité de leurs habitans répandoit sur elles une nuit épaisse, qui permettoit à Hannibal de faire croire tout ce qu'il vouloit à l'égard des lieux qu'il avoit parcourus. 3. Mais il me reste un moyen encore plus doux & plus naturel; c'est d'expliquer ce propos d'Hannibal au lieu de le contester. Il vouloit donner une idée des pertes qu'il avoit essuyées en passant les montagnes, par les combats, par le froid, & par la fatigue. Il commence par son passage du Rhône, & il finit par son arrivée dans le territoire des *Taurini*. C'est en effet dans leur pays, & par la prise de leur capitale, qu'il commença la guerre en Italie [14]. Il falloit s'y arrêter, pour ne pas confondre deux choses très-différentes, ce qu'il avoit perdu dans les Alpes, & ce qu'il perdit en Italie. Il n'étoit pas nécessaire que le pays des *Taurini* fut le premier pays d'Italie qu'il trouvât à sa descente des Alpes, mais

seulement que ce fut le premier où il livrât un combat. Tite Live adopte la première des explications; mais la dernière me paroit très soutenable. Elle ôte à l'historien Latin la preuve qui lui paroit décisive. Elle se tourne contre lui, puisqu'elle ne sert plus qu'à découvrir la source de sa mépriſe. Non seulement l'autorité de Tite Live est réfutée, mais elle est détruite, & celle de Polybe subsiste seule, & sans rivale. J'avoue bien qu'on devine ce fameux passage, plutôt qu'on ne l'explique, tant la construction en est embarrassée, défectueuse & même vicieuse. Les critiques ont voulu le corriger. N'est-il pas plus naturel de dire que Tite Live avoit copié Cintius, & que celui-ci avoit conservé avec plaisir les propres paroles du général Carthaginois, dont la langue étoit celle d'un étranger.

4. Dans la recherche de la vérité historique, nous devons considérer l'autorité & la vraisemblance, le caractère de l'écrivain lui-même, & celui des faits qu'il rapporte. Si le premier est entièrement à l'avantage de Polybe, le dernier nous offre quelques circonstances qui s'expliquent difficilement dans son hypothèse, & qui paroissent même opposées à la vraisemblance.

1. Dès qu'on jete les yeux sur la carte, on est étonné & revolté du détour qu'Annibal a du faire pour traverser le St. Bernard, & l'on pense avec Tite Live qu'un général aussi habile, n'auroit jamais préféré une route longue, difficile, & hérissée de peuples barbares, qui étoient plus Germains que Gaulois. On a beau dire que le Carthaginois vouloit éviter la mer, & l'armée de Scipion. La raison est fondée; mais pour sentir jusqu'où elle peut s'étendre, & si elle peut s'appliquer ici, il faut connoître la situation & les vues d'Hannibal.

Ce général, après avoir passé le Rhône, essuya un petit échec dans un combat de ses Numides avec la cavalerie de Scipion. Les Romains ne cherchoient qu'à engager une affaire générale; mais Hannibal, convaincu qu'on ne pouvoit les vaincre qu'en Italie, vouloit éviter une bataille. Il décampa sans bruit, gagna trois jours de marche sur l'ennemi, & arriva le quatrième, sans être poursuivi, à la jonction du Rhône & de l'Isère ". Les Romains ne pouvoient plus l'atteindre: trois jours de marche ne se regagnent pas sur un général actif, vigilant, & qui, par la supériorité de sa cavalerie légère, est en état de couvrir toutes ses manœuvres, & d'éclairer celle des ennemis. Hannibal ne craignoit plus d'être poursuivi; & il a dû apprendre bientôt qu'il ne le seroit point, que l'armée de Scipion continuoit sa route en Espagne, & que ce Consul retournoit en Italie pour se mettre à la tête de celle qui étoit sur les bords du Po. Libre de cette inquiétude, il s'arrêta dans le pays des Allobroges, décida une controverse entre les héritiers du royaume, & fortifia ses troupes pour les fatigues qu'elles alloient essuyer. Le seul motif qui pouvoit encore le déterminer sur le choix de sa route, étoit l'envie de prendre la plus courte & la plus commode. Or celle du grand St. Bernard n'étoit certainement pas la plus courte. 2. Elle n'étoit pas non plus la plus commode. Du temps d'*Auguste*, lorsque la politique Romaine avoit applani les Alpes, ce prince construisit deux voies militaires, qui partoient d'*Augusta Prætoria*, & qui se réunissoient à Lyon. Une des ces routes, qui traversoit les Alpes Pennines, étoit encore si difficile, qu'on ne pouvoit point y passer en voiture ". Qu'on juge maintenant ce qu'elles

devoient être du temps d'Hannibal, & qu'on croie que ce général qui traînoit après lui beaucoup de chevaux & d'éléphans, ait voulu, ou même qu'il ait pu, se frayer une route. 3. Hannibal employa quinze jours à son passage, sur lesquels il en faut déduire quatre; deux pendant lesquels il reposa sur le sommet, & deux autres qu'il employa à se faire un chemin dans la neige. La traversée des Alpes est de 1200 stades selon Polybe (150 milles Romains "). Ce calcul s'accorde avec l'état des lieux, mais s'accorde-t-il aussi avec la vraisemblance? Une armée nombreuse, peut-elle faire quatorze milles par jour dans les Alpes, toujours occupée à lutter contre la difficulté des lieux, & souvent à repousser les attaques des montagnards? Je défère beaucoup à l'autorité de Polybe, mais j'en doute. Voilà quelques difficultés qui se présentent dans le système de Polybe, & qui ne paroissent point à mépriser. 4. Rentrés, à force de recherches, dans notre première incertitude, quel parti faut-il prendre? Le récit de Polybe a toute l'évidence extérieure qu'on puisse demander; celui de son rival paroît s'accorder mieux avec d'autres circonstances connues. Une seule réflexion peut nous déterminer. Il est plus vraisemblable que nous nous trompons, qu'il ne l'est, que ces circonstances ayent échappé à Polybe. Elles sont d'ailleurs fortes, mais elles ne sont pas décisives. La première & la plus importante dépend de plusieurs suppositions: que les textes de Polybe & de Tite Live sont corrompus; qu'au lieu du *Scaras*, qui est inconnu, & de l'*Arar*, qui n'est pas à sa place, il faut lire *Isara* dans l'un & dans l'autre. Je conviens que cette correction est des plus vraisemblables; mais

Polyb. III, 39.

des vraiſemblances qui découlent d'autres vraiſemblances, s'affoibliſſent en s'éloignant de leur ſource. Si je ſuppoſe de mon côté, 1. que les Allobroges occupoient alors une partie du territoire des *Ambarri*; 2. que le mot *triduo* dans Tite Live eſt corrompu; ou, 3. qu'Hannibal paſſa le Rhône plus haut qu'on ne penſe, la première objection s'évanouit d'elle même. Hannibal placé à la jonction du Rhône & de la Saône, prenoit la route la plus courte en paſſant le Grand St. Bernard. Concluons donc, mais avec un reſte de ſcepticiſme, que ſi le récit de l'hiſtorien Latin eſt plus vraiſemblable, celui de l'écrivain Grec paroit plus vrai [52]. Une ſeule choſe m'arrête. Dans la carte de l'expédition d'Hannibal, par M. d'Anville, ce géographe exact, dont les poſitions ſont toujours raiſonnées, trace ſa marche à travers les Alpes Cottiennes. L'autorité de ce ſavant, autorité encore plus grande, parce qu'il a caché les raiſons qu'il a eues, m'en impoſe & m'arrête.

Octobre 25.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. ii. C. i. p.* 418 — 433. L'auteur y traite du nom & de l'origine des *Etruſques*. Il rejette, avec Denys d'Halicarnaſſe, leur origine prétendue Lydienne, & comme cet hiſtorien, il les croit indigènes. Mais Cluvier étoit bon Chrétien; quelle idée pouvoit-il attacher à ce mot? Il y en a cependant une, mais je doute que Cluvier l'ait apperçue. C'eſt celle d'une nation qui ſe forme par la réunion d'un grand nombre de familles, qui s'étoient établies dans ce pays en différens temps, & indépendamment les unes des autres. La nation, le corps politique, eſt indigène, quoique les individus ne le ſoient pas.

J'ai

J'ai achevé *la Bibliothéque Raiſonnée, le tome vingt-ſeptième.* J'y trouve, *Jubilé de l'Imprimerie, par M. Seiz.* On y ſoutient les prétentions de Harlem, & l'on tâche de faire voir que Laurent Coſtar, bourgeois de cette ville, découvrit vers l'an 1440 ce bel art, que l'infidélité de Fauſt, ſon domeſtique, tranſporta bientôt à Mayence. Cette hiſtoire me paroit claire, liée, & dégagée de difficultés; mais ſi l'on avoit inventé l'imprimerie à Harlem, il paroit ſingulier que tous les pays de l'Europe l'ayent tenue, ou du moins qu'ils l'ayent cru tenir, de Mayence. Tant de filles ſe ſeroient-elles réunies pour méconnoître leur mère. Je n'ignore point le voyage de Corſelis en Angleterre; mais après la réfutation du Docteur Middleton, il n'eſt plus permis de citer cette fable. — *Recueil de quelques Opuſcules ſur la Prononciation de la Langue Grecque, par M. Havercamp.* Dans cette fameuſe diſpute, Eraſme, avec ſa prudence ordinaire, ſe ſervoit lui même de la prononciation ancienne, quoiqu'il parut approuver la nouvelle. Quand on voit les orages que cette diſpute ridicule a ſuſcité dans le commencement du ſeizième ſiècle, (& ſurtout à Cambridge,) on ne ſauroit blâmer ſa réſerve. — *Lettres d'Aretin.* C'eſt le commencement d'un grand recueil qu'on publie en Italie, des Lettres des Savans du quinzième ſiècle. Il peut ſervir à l'hiſtoire littéraire. — *Hiſtoire de Danemarc, par Cragius.* Elle me paroit aſſez bien faite. On y voit les commencemens de la réformation de ce pays, & la mauvaiſe foi d'Henri VIII. roi d'Angleterre. — *Le Czar Pierre I. en France.* C'eſt un Roman philoſophique, le fruit d'une imagination vive & féconde, mais ſans

goût & sans règle. De pareils ouvrages éblouissent un instant, mais ils ne se soutiennent jamais.

Octobre 26.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. ii. C. i. p.* 434 — 455. On est étonné de voir les arts, le luxe, & les richesses des Etrusques. J'ai de la peine à croire avec Cluvier, que la Gaule Cisalpine étoit l'ancienne patrie de cette nation. Il me paroit au contraire par tous les anciens, qu'elle habitoit, depuis les temps les plus reculés, l'Etrurie proprement dite; & que dans la suite elle envoya deux grandes colonies, chacune composée, comme la métropole, de douze cités; dont l'une chassa les *Ombri* de tout le pays entre les Alpes & l'Apennin, & l'autre s'établit dans la Campanie. Dans ce temps là, on pouvoit dire, presque sans hyperbole, que les Etrusques étoient maîtres de l'Italie entière. Les Gaulois, qui subjuguèrent la première de ces deux colonies, vers l'an 800 avant l'ère Chrétienne, la trouvèrent riche, puissante, & amollie par les délies. Sa métropole l'étoit encore davantage. Elle penchoit déjà vers sa ruine. Combien de siècles ne leur a-t-il pas fallu pour cette progression lente, mais sure, qui conduit une nation de la barbarie à l'industrie, aux arts, au luxe, & à la molleſſe? N'en doutons point, les Etrusques étoient un des plus anciens peuples que nous connoissions.

Octobre 27.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. ii. C. ii, iii. p.* 455 — 518. L'auteur y parcourt les côtes de l'Etrurie avec beaucoup d'exactitude, depuis *Luna* jusqu'à l'embouchure du Tybre, & les îles qui sont vis-à vis. Toujours de fables Grecques! Pour la plus part des écrivains Grecs avant Polybe, on pourroit

partager les lieux, comme Varron a fait les temps, en hiſtoriques, mythologiques, & inconnus. La Grèce, la Sicile, l'Afrique, l'Egypte, & l'Aſie Mineure, occuperoient ſeules la première claſſe. Dans la ſeconde, je placerois l'Italie, avec tous les pays entre la Grèce & le Danube, entre l'Euphrate & la mer Caſpienne. Tout ce qui eſt au delà de ces limites, ſeroit relégué dans le pays inconnu. Homere devroit ſatisfaire un génie qui aime la fable. Cependant ſes fables ne ſont que la partie la plus petite, & la plus vaiſemblable de la mythologie Grecque.

28.] — J'ai lu *Cluvier. Ital. Antiq. L. ii. C. iii. p.* 518 – 573. L'auteur y parle de *Tarquinii* & de *Veii*, les deux cités d'Etrurie les plus proches de Rome. *Tarquinii* étoit fameux par la ſcience augurale qui y avoit pris naiſſance. On peut ſe diſpenſer de chercher dans d'autres pays l'origine de cet art impoſteur. Il naquit chez les Etruſques. Je conclus par la fable ridicule de ce Tagès, qu'il étoit homme du pays; pour concevoir une ſyſtème auſſi extraordinaire, & pour le faire adopter de ſes compatriotes, il devoit être homme de génie. Tagès ſortit d'un ſillon: il n'étoit pas étranger. Le poiſſon Oannès des Chaldéens s'éleva du ſein de la mer. Ce langage ſymbolique s'explique avec la même facilité.

Il eſt difficile de fixer la ſituation de l'ancien *Veii*. Les anciens avoient de la peine à la déterminer. Déjà détruite du temps de Lucain, on découvroit à peine les ruines de cette ville célèbre, dont la grandeur égaloit celle de Rome. On ne peut connoître ſon emplacement que par ſon éloignement de la capitale; éloignement ſur lequel les auteurs ne

ſont point d'accord. On peut les réduire à deux ſentiments. 1. Tite Live, parlant du ſiège de *Veii*, dit qu'il ſe faiſoit *intra Viceſimum lapidem* [59]. Eutrope nous apprend que *Veii* étoit à dix-huit milles de Rome. 2. Les itinéraires le placent à douze milles de Rome [60]: & Denys d'Halicarnaſſe à cent ſtades, ou à douze milles & demi [61]. J'apperçois auſſi deux moyens de conciliation. *Falerii*, auſſi bien que *Veii*, étoit ſur une hauteur. Détruit par les Romains, on le rebâtit enſuite dans les environs, mais dans la plaine. Si la même choſe arriva à *Veii*, Denys d Halicarnaſſe ne ſe ſera trompé, que par une mépriſe légère qui lui aura fait croire que *Veii* avoit toujours eu ſa ſituation actuelle. J'aime aſſez cette explication. L'intervalle de dix-huit milles convient beaucoup mieux que celui de douze, pour y placer toutes les guerres que les deux républiques rivales ſe livrèrent. 2. On peut tout concilier en ne ſacrifiant qu'Eutrope, écrivain mépriſable, s'il en fut jamais. Les Romains avoient entouré *Veii* par de bonnes lignes & des rétranchemens. Peu contens de s'être fortifiés du côté de la ville, ils avoient élevé beaucoup de forts, pour arrêter les ſecours qui pouvoient venir aux aſſiégés, des autres cités Etruſques [62]. *Veii* étoit donc à douze milles & demi de Rome, le diamètre d'une ville, qui égaloit celle d'Athènes & de Rome, devoit être de deux milles & demi. Si les forts les plus avancés, du côté de l'Etrurie, étoient à quatre milles au delà de la ville, nous avons dix-neuf milles qui ſuffiſent à la rigueur, pour juſtifier l'expreſſion d'Appius Claudius.

Octobre 29.] — J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. ii. C. iii*,

p. 537 — 550. J'y vois une bonne description de *Falerio*, la capitale des *Falisci*; ville qui conserva, jusqu'au siècle d'Auguste, des vestiges très marqués de son origine Grecque.

J'ai monté à la bibliothéque. Dans le grand recueil des Historiens d'Italie, par Grævius, tom. viii. partie iii j'ai trouvé un ouvrage du savant Mazocchi, qui prétend que *Cività Castellana*, à trente milles de Rome, étoit l'ancien *Veii*; & sa réfutation par mon ami Nardini. Il falloit que Mazocchi fut bien aveuglé par un faux amour de sa patrie. Il n'a pas jusqu'à l'ombre d'une preuve.

J'ai achevé le *premier tome de la Bibliothéque Raisonnée* J'y trouve *Schedius, de Diis Germanis*: une compilation immense, sans goût, sans critique, & sans discernement — *Henry Ditton, Démonstration de la Religion Chrétienne.* Qu'on a abusé de ces deux mots! — *Lettre d'un Ex-Jesuite, sur les Paradoxes du P. Hardouin.* On y fait parler ce savant. Son zèle pour la tradition, & sa haine des Jansénistes & des philosophes, l'avoient jeté dans tous ses égaremens. Comme il trouvoit dans les pères, & surtout dans St. Augustin, beaucoup de choses favorables aux ennemis, il aimoit mieux renoncer aux faits qu'au dogme; il concluoit hardiment que des ouvrages aussi impies étoient supposés. La chute du livre de St. Augustin, *de Libero Arbitrio*, faisoit tomber tous les autres pères qui l'avoient cité. Ceux-ci entrainoient avec eux les auteurs profanes: & l'édifice entier s'écrouloit. C'est ce que ce Jesuite appeloit *défiler le chapelet de l'antiquité.* Il auroit pu tirer beaucoup d'idées de M. de Barbeyrac, qui a fait un excellent *traité sur la Morale*

de Pères. Que ces docteurs de l'église entendoient mal la première de toutes les sciences ! Ils interdisoient les plaisirs les plus innocens, & les occupations les plus légitimes. Tout cela sentoit le mondain, ou pouvoit avoir quelque rapport avec l'idolâtrie. Ils auroient voulu détruire le genre humain pour le sanctifier. D'un autre côté, posant pour principe que toute action rapportée dans l'ancien testament, sans y être condamnée, est approuvée par ce silence, ils justifioient, ils louoient l'adultère, le mensonge, l'inceste, & la cruauté.

Octobre 30.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. ii. C. iii, iv, v, vi. p.* 550 — 624. L'auteur parcourt les autres cités Etrusques, situées dans l'intérieur des terres, *Volsinii, Clusium, Aretium, Perusia,* & *Cortona.* Les passages qu'il a rassemblé au sujet du lac de Trasymène, représentent au naturel ce terrein fameux, bordé d'un côté par le lac même, & environné de l'autre par des montagnes très hautes, & qui ne s'ouvroient que par deux défilés fort étroits. Ce fut là qu'Hannibal sut attirer habilement l'armée de Flaminius, pour la prendre d'un coup de filet. Cluvier passe ensuite dans l'*Ombrie;* il parle de l'origine de ces peuples (qui paroit Celtique, quoiqu'il en dise). Il décrit le territoire, qui étoit coupé en un sens par l'Apennin, & dans l'autre par la Voie Flaminienne. Cette portion qui se trouvoit entre la mer, l'Etrurie, & l'Apennin, l'occupe dans les chapitres V. & VI.

Octobre 31.] — Je suis resté tout le jour à la maison. Cluvier a profité de ma retraite ; j'en ai lu *Ital. Antiq. L. ii. C. vii, viii, ix, x. p.* 624 — 722. Près de cent pages tous les jours m'avanceroient bien ; mais un

pareil effort ne revient pas souvent. Dans ces quatre chapitres mon auteur finit l'Ombrie, en décrivant la portion de ce pays entre l'Apennin & le pays des Sabins. Celui-ci devient ensuite l'objet de ses recherches. Il traite finalement du Tybre, & des rivières qui s'y jetent. Ce chapitre, avec celui du Pô, comprend presque toutes les eaux de l'Italie. Le fleuve lui même se nommoit *Tiberis*, & par une licence poëtique *Tybris*. Le dieu du fleuve s'appeloit *Tiberinus*. Presque tous les bons auteurs ont observé cette distinction, qui nous est indiquée par Servius.

Novembre 1.] — J'ai lu *Cluvier*, *L. ii. C. xi*, *xii*, *xiii*, *xiv*, *xv. p.* 722 — 762. L'auteur y décrit le *Picenum*, un des pays les plus fertiles & les mieux peuplés de l'Italie. Il passe delà à plusieurs nations peu nombreuses, mais distinguées par leur valeur. Les *Marucini*, les *Marsi*, les *Vestini*, & les *Peligni*. *Corfinium* étoit une des villes principales de cette dernière tribu. Elle s'est vue une fois à la veille de faire une grande fortune. Si la guerre sociale avoit réussi, Rome faisoit place à *Corfinium*, qui devenoit sous le nom d'*Italica*, la capitale de la nouvelle confédération. Je vais hazarder quelques idées sur cette guerre singulière, dont l'Abbé de Vertot a un peu défiguré les circonstances essentielles. Ses ouvrages, qui se font lire comme des romans, ne leur ressemblent que trop. 1. L'Abbé de Vertot fait paroître les Latins sur la Scene assez mal-à-propos. " C'étoient ces Latins, ces " peuples du *Latium*, ceux qui jouissoient du droit " Latin, à qui Drusus avoit fait espérer la bourgeoisie " de Rome, & qui se soulevèrent, lorsque son assassin " leur avoit ôté ce protecteur[3]." Cependant il est con-

ſtant que les peuples du *Latium* ne furent point mêlés dans cette guerre. Ils ne ſe montrèrent même qu'une ſeule fois ; c'étoit pour envoyer des troupes auxiliaires à l'armée de la république **. Ils ne ſongèrent point à rappeler un ancien procès, que le ſort des armes avoit décidé contre eux plus de deux ſiècles & demi auparavant. Avant que d'y ſuccomber, ils firent trembler la république plus d'une fois. C'eſt à cette époque qu'il faut rapporter tout ce que dit l'Abbé de Vertot, après Tite Live, de cette reſſemblance de langue, de mœurs, & de diſcipline militaire, qui lui donnoit l'air d'une guerre civile **. Du temps de la guerre ſociale, Rome s'étoit élevée trop haut, pour être encore un objet de jalouſie aux petites cités du *Latium*, qui devenoient tous les jours des villages & des maiſons de campagne des environs de la capitale. La communication perpétuelle, & les alliances nombreuſes, avoient cimenté les liens de leur origine commune. Pluſieurs de ces cités avoient acquis la bourgeoiſie. Dans d'autres de ces villes, le droit Latin la donnoit tous les ans à deux familles. Elles jouiſſoient toutes de pluſieurs avantages qui devoient leur inſpirer de l'attachement pour la république, & de la haine pour les alliés plus récens. 2. L'auteur des révolutions Romaines exagère la confédération Italique au point de répandre ſur ſon récit un romaneſque, qui n'eſt pas moins réel, pour avoir échappé à la plus part des lecteurs. Non content d'y avoir fait entrer les Latins, il la fait ſigner à tous les peuples de l'Italie, qui envoyèrent une ambaſſade commune au ſénat pour demander la bourgeoiſie. On ne peut que s'étonner qu'une ſeule ville ait pu ſe défendre contre la réunion de tant

d'alliés, qu'elle avoit subjugués si difficilement les uns après les autres. Heureusement ce fait extraordinaire ne s'accorde pas mieux avec la vérité qu'avec la vraisemblance. L'abbréviateur de Tite Live nous a conservé les noms de tous les peuples qui formèrent cette alliance. Elle fut composée des *Samnites*, des *Lucani*, des *Picentes*, des *Marsi*, des *Peligni*, des *Vestini*, & des *Marrucini*". Sur un pareil fait, il n'y a point d'autorité qui égale celle de Tite Live ; & dans une énumération de cette espèce, où abréger n'est que copier, je dois croire que son abbréviateur a fidellement rendu son sentiment. Les Samnites étoient donc les chefs de cette ligue, dans laquelle ils avoient fait entrer six autres peuples leurs voisins, leurs alliés, ou leurs colonies. Plusieurs autres nations y entrèrent dans la suite, mais ce ne fut que lorsque les Romains, revenus de leur première consternation, avoient eu le temps de rappeler leurs armées, de fortifier leurs passages, & de remporter même quelques avantages sur les alliés. Tite Live convient de ces nouvelles défections [17]; mais c'est dans Appien [18] & Strabon [19], qu'il en faut chercher le détail. J'y trouve les trois nations des *Frentani*, des *Hirpini*, & des *Peucetii*, avec quelques cités de l'Apulie & de l'Ombrie. Parmi celles là, Appien nomme *Canusium* & *Venusia*; mais il ne parle des cités des *Umbrii* qu'en général. Je vois avec surprise qu'à ces alliés, cet historien ajoute les *Pompeiani* [20]. Ce nom ne peut s'appliquer qu'aux habitans de *Pompeii*, ville maritime de la Campanie, aux environs de Naples [21]. Mais cette ville existoit-elle du temps de la guerre sociale ? Elle n'étoit pas plus ancienne que la famille dont elle a reçu le nom, & cette famille étoit ignorée

avant le père du grand Pompée, ce Cn. Pompeius Strabon, qui ne parvint au consulat que l'an de Rome 665, la seconde année de la guerre sociale. Mais à supposer l'antiquité de *Pompeii*, peut-on croire qu'une seule petite ville, au milieu de tant de cités bien affectionnées à la république, ait osé se déclarer contre elle? Je sais qu'on a porté le théâtre de la guerre dans la Campanie, & je veux bien croire qu'un corps d'alliés s'étant emparé de *Pompeii*, y aura soutenu un siège [72]; mais cette explication excuse l'erreur d'Appien plutôt qu'elle ne la justifie. J'ai mieux aimé chercher les peuples ligués contre Rome, dans les détails que Tite Live, & les autres historiens, nous ont laissés, de cette guerre, que dans la description générale qu'Appien nous en donne, quand il dit que tous les peuples entre le *Liris*, ou le *Liturnus*, & la mer Ionienne, se soulevèrent contre les Romains [73]. Un des membres de cette description est faux, & l'autre est peu exact. La mer Ionienne, prise dans plusieurs sens différens, signifie tout ce qu'on veut [74]. Le *Liris* & le *Liturnus*, très-différens en eux-mêmes, n'avoient de commun que le nom de *Clanis*, ou *Clanius*, qu'ils portoient tous les deux. Tels étoient les alliés. Ils étoient redoutables; mais il restoit encore beaucoup de nations Italiennes que l'amour, ou la crainte, attachoit aux drapeaux de la république: le *Latium* entier, la *Campanie*, le *Brutium*, la *Calabre*, le *pays des Sabins*, toute l'*Etrurie*, une *partie de l'Ombrie*, & *de l'Apulie*, & toutes les colonies de la grande Grèce. Les cités Etrusques alloient se déclarer pour les alliés; mais le sénat sait parer ce danger, en accordant de lui-même la bourgeoisie

Romaine à cette province importante [75]. Un grand nombre de colonies répandues dans toutes les provinces de l'Italie, & dont l'intérêt, auſſi bien que la reconnoiſſance, aſſuroit la fidélité, préſentoient aux armées Romaines des magaſins & des places fortes. Dans les cités qui s'étoient déclarées contre la république, les conſeils n'étoient certainement pas unanimes. Rome conſervoit, ou ſe faiſoit, des créatures dans chacune de ces communautés, dont l'oppoſition declarée, ou les intrigues ſourdes, embarraſſoient les meſures du parti dominant [76]. Chacun ſe rangeoit ſous les étendards du ſénat, ou de la ligue, qui devenoient les mots de ralliement pour toutes les factions de l'Italie, ſemblables au nom de Guelfs & de Gibelins, qui diviſèrent & déſolèrent les mêmes pays treize ſiècles plus tard. L'Abbé de Vertot, en expoſant les obſtacles que les Romains avoient à combattre, n'auroit pas du oublier leurs reſſources. 3. La nation des Marſes, redoutable par ſa valeur, étoit inférieure en force aux *Samnites* & aux *Picentes*. Elle eut cependant l'honneur de donner ſon nom à cette guerre, qu'on appeloit auſſi ſouvent la *Guerre Marſique* que la *Guerre Sociale*. Mais les Marſes furent la ſeule nation en deçà de l'Apennin, qui osât ſe déclarer contre les Romains. Leur pays devint le premier théâtre de la guerre, & lorſque le ſénat donna aux conſuls le commandement des armées, ce fut en leur accordant les *Marſi* pour leur province. Ce n'eſt pas la première fois que la partie la moins conſidérable d'un ligue de peuples, a fait donner ſon nom au corps entier, parcequ'elle s'eſt préſentée la première aux yeux des étrangers. Nous déſignons tous les anciens

Scythes par le nom générique de Tartares, parceque la petite tribu des Tartares, formoit toujours l'avant-garde des armées Mogoles dans les conquêtes étendues de Gengiscan & de ses successeurs [77]. 4. Les alliés, quoique vaincus dans cette guerre, obtinrent à la fin cette bourgeoisie qu'ils avoient recherchée avec tant d'ardeur. Mais ils ne devinrent citoyens de Rome, que pour participer avec elle, dans des malheurs dont ils étoient une des causes principales, pour la perdre, & pour se perdre avec elle. Des généraux armés au milieu de l'Italie, l'Italie elle même devenue une seule ville, dont les citoyens ne l'étoient que par une espèce de fiction, tout lui annonçoit & lui préparoit des fers. Que les alliés ont du regretter ce bonheur obscur & tranquille, dont ils jouissoient, sans en connoître le prix! Les cent vingt ans écoulés entre la seconde guerre Punique & la guerre sociale, ont vu fleurir les peuples d'Italie sous le plus doux de tous les gouvernemens. Ils avoient perdu ce malheureux droit de la guerre & de la paix, qui ne leur étoit plus nécessaire. Tranquilles sous la protection des Romains, ils n'avoient rien à craindre des étrangers; s'il survenoit quelque dispute parmi eux, la décision d'un sénat, qui les voyoit tous du même œil, les dispensoit de la triste nécessité de recourir aux armes. Pour tant de bienfaits, l'Italie entière ajoutoit aux légions, un corps d'infanterie égal à celui qu'on tiroit de la seule ville de Rome, & le double de cavalerie [78]. Tribut léger, & qui d'ailleurs en aguerrissant la jeunesse des alliés, les rendoit respectables aux Romains eux-mêmes. Tous les autres droits qui peuvent servir au bonheur des peuples, la justice,

la police, l'économie politique, ils les poſſédoient en toute ſouveraineté. Ils ne voyoient point de ces gouverneurs, dont l'inſolence égaloit l'avarice, toutes leurs affaires évoquées à la capitale, & un mur d'airain qui ſéparât à jamais le citoyen & le ſujet. On refuſoit la bourgeoiſie Romaine aux cités; mais dès qu'un particulier faiſoit paroître une ambition juſtifiée par les talens, la république connoiſſoit trop bien ſes intérêts pour ne pas la lui accorder [79]. J'écris dans le Pays de Vaud. Ses habitans doivent être contents de leur état. Qu'on le compare cependant à celui de ces peuples d'Italie. Je ſens qu'ils étoient exclus de quelques avantages dans la vie privée, dans les mariages, les teſtamens, &c. que l'orgueil ſeul des citoyens les empêcha de leur communiquer. Je vois même qu'ils avoient à ſe plaindre de quelques actes de violence, ſurtout dans les derniers temps; & je ſais que de pareils traits frappent plus vivement, que tous les avantages généraux qu'on doit aux loix dont on s'apperçoit à peine. 5. Les Italiens oublièrent la prudence dans cette priſe d'armes; oublièrent-ils auſſi la juſtice? Pouvoient-ils juſtifier leur refus d'obſerver les anciens traités, & le ſoulèvement qu'occaſionna ce refus? Je ne vais point approfondir une queſtion auſſi étendue qu'elle eſt difficile. J'eſſayerai cependant de poſer quelques principes. 1. Les traités qu'un corps de nation, fait avec un corps étranger doivent lier leurs héritiers, & leurs ſucceſſeurs, puiſqu'il faut toujours ſuppoſer qu'ils n'ont pris des engagemens onéreux, qu'à proportion des avantages qu'on leur a aſſociés; & que ceux qui ont recueilli les bénéfices des uns, doivent ſupporter le fardeau des autres. Il n'en eſt pas de même dans ces contrats qu'un peuple eſt cenſé

faire avec ſes chefs. Ceux-ci méritent à peine ce nom. Ils ſont deſtitués d'une condition eſſentielle à tout traité: l'indépendance mutuelle des parties, & le pouvoir de ſtipuler les avantages reſpectifs. C'eſt plutôt une reſolution commune, qui ne tire ſa force que de la volonté du corps qui l'a faite. 2. La validité d'un traité eſt fondée ſur la volonté des contractans. Cette volonté a du être libre. On convient ſans peine que toute violence qui agit ſur le corps, ne peut produire que des actes nuls & ſans valeur. Mais cette violence ne gêne pas la volonté, elle l'anéantit. Il y a une violence plus douce, que nous éprouvons tous les jours, qui n'agit ſur la volonté, qu'en lui préſentant le choix preſque néceſſaire du bonheur ou du malheur. Jamais particulier, jamais nation, n'a pris des engagemens que par ce motif univerſel. Ou le droit naturel doit reconnoître qu'il peut ſubſiſter avec la liberté, ou la fidélité à ſes promeſſes, n'eſt plus qu'une vertu vaine & idéale. Si la crainte d'un autre côté, ne détruit pas les engagemens qu'elle fait prendre, l'honnête homme ſera la victime de ſa vertu, & les ſcélérats auront bientôt acquis un droit légitime ſur tous les biens de la terre. Au moyen d'une diſtinction ſimple & facile, on peut éviter tous ces écueils. On n'eſt obligé de tenir ſa promeſſe, qu'à l'égard de ceux qui auroient eu le droit de nous faire éprouver ces maux dont ils nous menaçoient. Ces maux changent alors de nature. Le mal que nous évitons devient un bien réel qu'ils nous accordent, un avantage qui ſert de baſe aux traités, & de contrepoids aux engagemens que nous prenons. 3. Puiſque la ſociété n'eſt que la réunion de tous les droits, & de toutes les volontés

particulières, il s'enſuit que la ſociété en corps, jouit de toutes les prérogatives que les individus poſſédoient dans l'état de nature. Le droit de conſervation eſt le premier de tous. Il renferme néceſſairement celui de ſe défendre contre toute violence étrangère, d'employer la force pour repouſſer la force, & de rejeter ſur l'agreſſeur injuſte tous les maux, & juſqu'à la mort même, dont il nous menaçoit. Dans les ſociétés politiques les mêmes droits ne peuvent que ſubſiſter; le magiſtrat eſt armé de la force publique pour faire la guerre, non point aux individus, mais aux membres de la ſociété ennemie, dont ils ne ſont que les inſtruments. C'eſt la ſociété qu'il attaque. Si ſa cauſe eſt juſte, ſi la haine & la violence de ſon antagoniſte, ne lui laiſſe de ſureté que dans ſa mort, il agit en homme naturel; il lui ôte la vie; c'eſt à dire la vie civile, la conſtitution politique; il le ſubjugue. Voilà le droit de conquête. Si le vainqueur ſe ſert de ce droit dur & rigoureux, & que le peuple ſoumis le reconnoiſſe pour ſon maître, je crois qu'il eſt obligé de tenir ſes engagemens, par leſquels il s'eſt acquis la paix publique. Mais de ce point, le lien peut-être le plus foible de la foi des hommes, je vois deux genres de traités, qui s'éloignent inſenſiblement de leur ſource, & qui ſe fortifient en s'en éloignant. Dans le premier, à meſure que la conquête eſt moins complète, l'obligation diminue; mais l'égalité augmente, juſqu'à ce qu'on remonte à cet état d'indépendance, où les deux ſociétés ont agi, avec la liberté la plus entière, dans leurs conventions réciproques. De l'autre côté, ſi le vainqueur, maître de détruire la ſociété ennemie, la laiſſe ſubſiſter, la convention acquiert de la force, à

proportion des avantages qu'il pouvoit leur ôter, & qu'il leur a conservés. Ce que j'ai déjà dit des peuples de l'Italie, peut faire comprendre quelle validité ces sages vainqueurs, ces Romains, avoient su donner à leur traités. 4. Mais leur avoient-ils donné (me dira-t-on) la première de toutes les conditions? Le droit de conquête n'est fondé que sur la justice, qualité assez étrangère à ces brigands de l'univers. J'évite les discussions, il me faut ici des principes, & non pas des faits. Dans notre état d'erreur, de vice, & de foiblesse, on est souvent obligé de renoncer à la vérité réelle, pour s'attacher à une vérité de convention, qui est seule à notre portée. C'est ainsi que parmi les individus, ou parmi les sociétés indépendantes, la raison nous permet l'examen sur les fondemens de leur autorité, & la défend sur l'exercice qu'ils en font. Il en est du droit de faire la guerre, comme de celui de profiter de ses conquêtes; l'un & l'autre n'appartiennent qu'au parti de la justice. Mais comme notre raison n'a souvent pas assez de lumières pour le distinguer, & qu'elle ne peut jamais avoir l'autorité nécessaires pour faire accepter sa sentence, elle est obligée de supposer cette justice à l'un & à l'autre, & de leur accorder tous les droits qui y sont attachés.

Je me suis serré autant que j'ai pu. J'ai évité les réflexions accessoires, les conséquences, & surtout les applications. Mais je ne puis que donner mes conclusions contre les alliés.

En tout cas, on ne pourroit que condamner Velleius Paterculus. Après avoir reconnu la justice des pretentions des alliés[50], il ose louer la conduite de

Minatius

Minatius Magius, un de ses ancêtres, qui demeura fidelle aux Romains, qui leva une légion lui même, & qui se distingua dans les siéges d'*Herculaneum*, de *Pompeii*, & de *Casa* [11]. Mais ce Minatius, l'appui de ses tyrans selon Velleius, ne pouvoit être fidelle à Rome sans être traître à *Asculum*. On voit bien que l'adulateur de Sejan, étoit peu propre à juger des grands principes du droit naturel.

Novembre 22.] — J'ai lu la suite d'un extrait dans le deuxième tome de la *Bibliothéque Raisonnée*, dont le commencement est *l'Histoire de Servet rédigée, par M. Alevoerde sous les yeux du fameux Mosheim.* Le journaliste, (qui pourroit être M. de la Chapelle,) ajoute beaucoup de recherches & d'observations sur cet événement singulier, qui sont d'un prix fort au dessus du livre lui même. Les deux auteurs avoient fort maltraité Calvin. Le journaliste relance vigoureusement, & n'attribue cet acharnement qu'à un zèle Luthérien, qui en vouloit au patriarche des Calvinistes. Le supplice de Servet ne peut se justifier; mais Calvin n'a point agi dans cette affaire par des motifs humains, mais par un zèle mal entendu, par un attachement à des maximes meurtrières à la vérité, mais qui étoient les maximes de toutes les églises Chrétiennes. Cependant il y a encore bien des choses à dire. 1. Tous les exemples qu'on a ramassés, tant d'églises, tant de théologiens, qui se sont declarés pour la punition des hérétiques, sont un hors d'œuvre ici. Jamais les principes & les actions des hommes, ne sont plus différents, que lorsque les principes sont opposés aux sentimens naturels de l'humanité. Le cœur corrige les erreurs de l'esprit. Un caractère humain,

sous les influences d'un faux zèle, condamnera l'hérétique au supplice dans son cabinet, mais le conduira-t-il lui même au bucher? Pour ne pas être effrayé au moment de repandre le sang innocent, il faut un cœur dur & sans pitié. 2. Je conviens que le zèle d'une conscience erronée est bien puissant. Il fera taire la voix de la pitié, mais étouffera-t-il ses murmures? Ne verra-t-on pas dans le malheureux théologien un combat entre la religion & l'humanité? Ne s'appercevra-t-on pas par sa douleur & sa tristesse, avec combien de regret il fait répandre le sang de son frère. Brutus vit que la liberté, ou ses fils alloient périr. Il prononça l'arrêt de ses fils; mais s'il les avoit envoyés au supplice sans effort, & sans douleur, on diroit avec raison que sa férocité naturelle, l'empêchoit de sentir la grandeur du sacrifice, ou qu'il le faisoit plutôt à sa haine & à sa vengeance, qu'au bien de la patrie. Je ne vois dans la conduite de Calvin qu'une dureté à l'égard de Servet; il l'accable d'invectives, il tremble que sa victime ne lui échappe, & c'est avec un espèce de triomphe qu'il annonce sa condamnation. Mais Servet épargna assez peu le théologien de Geneve. Je le sais. Mais l'un accable d'injures un malheureux qu'il a mis dans les fers, pendant que l'autre laisse exhaler trop amèrement le sentiment de ses maux. Malheur au cœur qui ne sent pas cette différence! 3. Quelques années auparavant, Servet avoit communiqué à Calvin toutes ses opinions. Cette controverse épistolaire dura pendant quelques temps. Lorsque Servet fut arrêté à Vienne, Calvin envoya aux magistrats toutes ses lettres. Je lui reproche ici d'avoir manqué à la probité

d'un honnête homme, d'avoir violé la promesse tacite du secret qui est toujours supposé dans un pareil commerce, & d'avoir profité de la franchise de cet Espagnol pour le perdre. 4. Il faut se rappeler la situation de Calvin à Geneve. Législateur d'une république nouvelle, il subissoit le sort des innovateurs. Une faction nombreuse, ayant en tête le premier Syndic, le poussoit avec acharnement, & ce parti, voyant que leur ministre poursuivoit Servet, avoit épousé son parti. Le procès de l'hérétique étoit le procès de Calvin; le journaliste avoue ingénuement, que Calvin étoit perdu, si Servet ne périssoit. Les amis du premier reconnoissent qu'il étoit opiniâtre, fier, & jaloux de son autorité. Qu'ils en tirent eux mêmes la conséquence. Il falloit que le trône du réformateur, fût cimenté du sang de Servet. 5. Dans une lettre écrite à un ami intime, Calvin ne dissimule point son espérance, que Servet seroit condamné à mort; il souhaite, cependant, qu'on adoucisse la rigueur de sa peine, qu'on lui épargne apparemment le supplice du feu. Il éprouva cependant ce supplice, & Calvin étoit tout puissant à Geneve. Ou ce réformateur a trahi la vérité par une noire hypocrisie, & par une douceur d'inquisiteur, ou quelque motif, très différent de la religion, l'a empêché de solliciter une grace que sa conscience l'obligeoit de demander au magistrat, & qu'il auroit surement obtenue. 6. En rassemblant ces circonstances, & en les combinant avec le caractère connu de Calvin, ne conclura-t-on pas qu'un cœur dur & farouche, une ame ambitieuse, la haine pour un homme qui frondoit ses opinions, & qui mépriſoit ses

instructions, s'étoient joints au zèle religieux, pour engager Calvin à poursuivre le malheureux Servet? M. de Voltaire avoit donc raison, quand il a dit que Calvin avoit l'ame atroce & l'esprit éclairé.

Novembre 3.]—J'ai lu *Cluvier*, *Ital. Antiq. L. ii. C. xv, xvi. p. 762—786*; fin du premier tome. Il achève la nation des *Marsi* & parcourt ensuite le pays rude & montagneux des *Equi*, qui donnèrent tant de peine aux Romains dans le commencement de leur état. *Alba Fucentia* étoit une colonie Romaine dans le territoire des *Marsi*, sur les bords du Lac *Fucinus*. Comme le pays étoit agréable, & que sa situation au milieu des terres le rendoit fort assuré, le sénat y envoyoit souvent des prisonniers d'état, des rois vaincus & detrônés, à qui on vouloit accorder une prison douce & aisée. Persée, roi de Macedoine, y mourut; on lui fit un enterrement public: traitement bien différent de celui qu'éprouva le malheureux Jugurtha, qu'on précipita dans le *Carcer Tullianus*, pour le laisser expirer de faim & de froid. La raison de cette différence sera expliquée ailleurs [82].

Novembre 4.]—J'ai lu *Cluvier*, *L. iii. C. i. p. 787—820*. Il est enfin arrivé à la partie la plus intéressante de l'Italie; le Latium & les environs de la capitale; mais avant que d'entrer dans ce détail, il faut essuyer des préliminaires assez ennuyeux; les *Œnotri*, les *Siculi*, les *Pelasgi*, & les *Aborigines*, recherches obscures, où le fil nous échappe à chaque instant des mains. Cluvier n'avoit point assez de netteté dans l'esprit, ni assez de critique pour débrouiller cette antiquité reculée, dont Fréret n'a pu résoudre les difficultés, qu'en les dissimulant.

J'ai achevé *le vingt-huitième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y trouve *Hiſtoire de la Société de Jeſus:* mauvaiſe rapſodie de contes aſſez connus, qui ſuppoſe partout, peut être avec raiſon, que la crédulité du public, & la méchanceté des Jeſuites, ſont ſans bornes. Elle eſt au reſte mal écrite, ſans méthode, & remplie de hors-d'œuvres.—*Défenſe de la Traduction de l'Hiſtoire du Concile de Trente, par le père le Courayer.* Le journaliſte s'emporte contre cet écrivain aimable, pour avoir accepté le titre de Docteur de l'univerſité d'Oxford, ſans être proteſtant. Cependant à moins que de vouloir une identité de ſentiments, l'univerſité, à force d'outrer les doctrines Anglicanes, & le père le Courayer, en adouciſſant celles de Rome, s'étoient approchés d'aſſez près. — *Geſta Danorum extra Daniam, par Pontoppidan:* recueils curieux de vérités & de fables, pour ſervir à la gloire d'une nation qui n'avoit beſoin que des premières. — *Commentaire du P. Hardouin, ſur le Nouveau Teſtament.* Il veut que la Vulgate ſoit l'original, dont on a fait cette verſion, que nous appelons le texte Grec — *Machiavel Républicain.* Dans cette défenſe l'on employe l'argument banal, que Machiavel n'a fait ſon *prince*, que pour inſpirer aux Médicis des maximes qui les rendiſſent odieux à tout le monde; mais on l'affoiblit encore, en prouvant qu'il a écrit ce traité avant leur uſurpation.—*Antiquités de la Nation Francoiſe, par M. le Gendre.* Savantes, mais ſans critique. J'aime le bon Le Gendre, qui reconnoit les Scythes libres d'Hérodote, pour les ancêtres des François, à leurs égards pour les Amazones.—*Diſcours politiques de M. Gordon; & Parallèle*

des François & des Romains, par l'abbé Mably. Voilà deux Ecrivains qui se sont acquis une grande réputation; l'un par la fierté de sa marche, & par son enthousiasme; l'autre par un air d'honnête homme, & par son ton sec & raisonneur. Je ne leur ai jamais trouvé cependant, que des idées fort communes. J'ai vu le dernier; je puis répondre que son goût pour la monarchie, s'est bien ralenti depuis une vingtaine d'années.

Novembre 5] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iii. C. ii. p.* 820 — 870. Il y joue plutôt le role d'antiquaire & de critique, que celui de géographe, qui lui convenoit bien mieux. Par une incrédulité inconnue aux Pouilly & aux Beaufort, il relégue toute l'histoire des premiers siècles de Rome, dans la classe des fictions. Il fait main basse sur les rois de Rome, aussi bien que sur ceux d'Albe. Il ne croit pas plus à Romulus qu'à Enée; les contradictions des écrivains sur les origines de Rome, la grossièreté des premiers Romains, l'histoire peu vraisemblable de la naissance & de l'éducation de leur fondateur; voilà ses armes qu'il a rassemblées avec savoir, mais dont il se fert assez mal adroitement. Après avoir renversé le système reçu, il expose le sien. Quand les Aborigines sortirent du pays des Sabins, pour attaquer les *Siculi*, ils avoient pour alliés, une colonie Pelasgique sortie de l'Arcadie. La conquête achevée, le chef de ces Pelasges s'empara de *Valentia*, ville des *Siculi*, sur les bords du Tybre, & lui donna le nom de Rome. Ils se répandirent dans la suite, se mêlèrent aux Aborigines, & formèrent la nation commune des Latins. Cet événement arriva plus de quinze siècles avant l'ère Chrétienne. C'est à

ce chef Pelasgique, le véritable fondateur de Rome, qu'il faut rapporter le peu de vérités ; sur lesquelles on a bâti toutes les fables d'un Saturne, d'un Janus, d'un Evandre, d'un Enée, & d'un Romulus. Ce système est neuf ; il a des côtés spécieux, mais qu'il est foible ! Deux réflexions suffiront pour le détruire. 1. Peut-on comprendre que les Romains ayent perdu toute mémoire des huit premiers siècles de leur histoire, & que ne pouvant remonter plus haut que le huitième siècle avant Jésus Christ, ils ayent été obligés de cacher leur ignorance, sous la fable assez grossière qu'ils y ont placée, d'un prétendu fondateur ? Beaucoup de villes ont inventé des fictions, pour reculer l'époque de leur fondation, pour se donner une origine plus ancienne & plus noble. Celle-ci en auroit-elle fabriqué une pour abréger sa durée de sept cents soixante ans, pour substituer à la vérité, qui lui donnoit pour fondateurs les anciens Pelasges, une fable honteuse, qui la peuple de bergers & de voleurs ? Les Romains savoient, ils croyoient du moins, qu'Evandre s'étoit établi sur le Mont Palatin ; s'ils ignoroient l'histoire des siècles intermédiaires, n'auroient-ils point su lier ces vérités éloignées par un chaîne de noms, de générations, & de fables, comme ils ont su placer une succession de rois Albains, pour remplir le vide entre Enée & Romulus. On ne peut accorder à Cluvier toutes ces suppositions, qui lui sont nécessaires, sans porter l'ignorance & la grossièreté des premiers Romains, à un point inconcevable dans un peuple qui habitoit les villes, & qui avoit l'usage des lettres. 2. Mais en les accordant à Cluvier, elles ne prouveroient que contre lui. Cette ignorance,

qui nous a défiguré l'hiſtoire des Romains, n'auroit-elle pas anéanti celle des Pelaſges, leurs ayeux ſi reculés? Quel privilége ſingulier que celui de ce peuple, dont on choiſit des migrations, comme des faits dont il n'eſt pas permis de douter, & qui doivent ſervir à diſſiper tous les nuages, toutes les foibles dont on a obſcurci l'hiſtoire plus recente de leur deſcendans?

Le ſort de l'hypothèſe du ſavant géographe ne me paroit pas douteux; mais elle peut être chimérique, ſans que l'hiſtoire Romaine ſoit vraie. J'abandonne de bonne grace au Pyrrhoniſme hiſtorique, ou plutôt au mépris & à l'oubli, les hauts faits d'Enée, la colonie Troyenne, les rois d'Albe, & la louve de Romulus. Mais quel dégré de foi peut-on ajouter à la première décade de Tite Live? Pour diſcuter une ſemblable queſtion, il faudroit du loiſir & des connoiſſances. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Pour ouvrir cependant une route nouvelle dans un ſujet preſque épuiſé, je dirai ſeulement; 1. Il faut ſe fixer, plus qu'on n'a fait, à des idées préciſes. Cluvier lui même avoueroit qu'on peut y découvrir quelques vérités enſevelies ſous un amas de fables. L'Abbé Sallier ne diſconviendroit pas que l'hiſtoire Romaine n'ait ſubi le ſort commun de toutes les hiſtoires, dont la pureté eſt ſouillée par quelques fictions. Avant que d'entamer la controverſe, je donnerai mon ſymbole, & pour ne pas embraſſer trop de terrein, je me bornerai aux faits énoncés dans les abrégés des dix premiers livres de Tite Live. Je me chargerois hardiment de leur défenſe, ſans abandonner cependant celle de quelques détails, qui me paroîtroient les plus vraiſem-

blables. 2. Toutes les preuves externes ſont épuiſées Sur les grandes annales, les mémoires domeſtiques, &c. il eſt difficile d'ajouter quelque choſe aux argumens de M. M. Sallier & Freret, & aux objections de M. M. de Pouilly & de Beaufort. Je changerois de batterie, & je me ſervirois plutôt des preuves que les théologiens ont appelé internes. J'établirais que les premiers hiſtoriens Romains étant du temps de la guerre d'Annibal, les fables qu'ils nous rapportent ſelon mes adverſaires, ont du être établies dans la foi publique, une cinquantaine d'années auparavant. Je combinerois la nature de ces fables avec l'état du peuple Romain, & j'examinerois s'il eſt vraiſemblable qu'on eut inventé, & qu'on eut pu faire adopter des fables de cette eſpèce ſous des circonſtances pareilles.

Novembre 6.]—J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iii. C. iii. p.* 870—900. Il y parle des lieux maritimes du *Latium.* Ils étoient en petit nombre; mais on y voit les noms célèbres du fleuve *Numicus* & *Oſtie*, de *Laurentum* & de *Lauvinium* (qu'on a ſouvent confondu avec *Lanuvium*). Je ſuis ſurpris qu'il n'ait rien dit de la *Villa Laurentina* de Pline le jeune, que ſon poſſeſſeur a ſi bien décrite. Il auroit facilement pu en déterminer la ſituation, & placer fort à propos ces paſſages de Pline, qui nous repréſentent ſi vivement la face du pays. Je vois que ſelon Virgile, les Troyens remontèrent le Tybre, & qu'Enée appuya ſon premier camp ſur la rivière; pendant que la foule des écrivains, fortifiée par la fable de la truie, & par quelques expreſſions aſſez vagues à la vérité du poëte lui-même, place le débarquement d'Enée a l'embouchure du *Numicus*, auprès de cet endroit, où il bâtit peu de temps après la ville de *Lavinium.*

Novembre 7.] — J'ai lu *Cluvier Ital, Antiq. L. iii. c. iv. p.* 900 — 950. L'auteur continue à décrire le *Latium;* la partie méditerranée renfermoit *Lanuvium*, *Aricia*, *Alba*, *Tuſculum*, *Gabii*, &c. lieux célèbres dans les commencemens de Rome par la réſiſtance que ces cités libres lui oppoſèrent, & dans la ſuite par tant de belles *villæ* dont les grands de la république, & les empereurs, remplirent tous les environs de la capitale. Toujours des fables Grecques: il n'y a preſque point de ces villes auquelles on n'ait donné un fondateur de cette nation. De toutes ces fictions aſſez mal imaginées, que les Grecs ont fabriqué ſur les régions occidentales, & ſurtout l'Italie, il y en a quelques unes iſolées, mais la plupart tiennent à l'un de ces trois événemens célèbres; le retour d'Hercule de ſon expédition Ibérienne, les voyages des Argonautes, & ceux d'Ulyſſe.

J'ai achevé *le vingt-neuvième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y trouve *De Traditione Principiorum Legis Naturalis*, par *Auſaldus.* La révélation primitive conſervée par la tradition, ou par des principes que chaque individu ne peut que découvrir par lui même; ces deux ſyſtèmes (dis je) produiſent le même effet, mais ce dernier eſt plus ſimple, & convient mieux aux attributs du créateur. — *Hiſtoire Univerſelle, par une Société de Gens de Lettres; premier & ſecond Extrait.* On ſait que le commencement de ce grand ouvrage eſt excellent. Le journaliſte fait voir aſſez bien que la grêle, qui acheva la defaite des Cananéens, n'étoit qu'une grêle ordinaire, & que des hiſtoriens, qui y ont vu des pierres énormes formées & ſoutenues dans l'air juſqu'au moment de leur chute, ſont des phyſi-

ciens un peu trop crédules. — *Catalogue méthodique des Plantes Suiſſes, par Albert Haller.* Un ouvrage de botanique m'intéreſſe peu, mais M. de Haller m'intéreſſe beaucoup. Ce génie univerſel a ſu réunir le feu du poëte avec la ſagacité & la défiance du phyſicien: ſes connoiſſances égalent ſes talens. Une application ſoutenue lui fait tout dévorer; une conception facile le fait marcher d'un pas rapide; une mémoire heureuſe juſqu'à tenir du prodige, ne laiſſe rien échapper de ce qu'on lui a confié. Il y a quelques années qu'il ſoupa chez M. de G. dont la mémoire n'eſt pas moins ſurprenante: on y parloit des affaires de Suede, des antiquités de Rome; & le littérateur redreſſoit toujours le voyageur. Parmi beaucoup d'admirateurs, il a cependant peu d'amis. A Gœttingen, à Berne, au pays de Vaud, ſon caractère fier, violent, & ambitieux, a toujours révolté tout le monde. — *Hiſtoire de Guillaume le Conquérant, par l'Abbé Prévôt.* J'y ai trouvé quelques morceaux d'un vieux chroniqueur, dont la naïveté m'a fait grand plaiſir. — *Hiſtoire du Mont Veſuve, par l'Académie de Naples:* très curieuſe. La chaleur des Lavanges, quand leur première fureur s'eſt amortie, eſt encore très ſupérieure au fer ardent.

Novembre 8.] — Me trouvant un peu incommodé, je n'ai rien fait que de lire un petit ouvrage que M. Pavilliard m'avoit prêté. Il s'appele *Lettres écrites de la Campagne.* Il roule ſur les troubles de Geneve, que je ne connois que comme tout le monde. Ces lettres ſont d'un homme d'eſprit, qui affecte un peu trop la manière de Monteſquieu. Il ſe déclare pour le magiſtrat, & regarde comme un frein ſalutaire, cette approbation préalable du petit conſeil, ſans laquelle nulle

affaire ne peut être portée devant l'assemblée générale. Il la compare à la voix négative du roi dans la constitution d'Angleterre. Mais quelle différence immense entre la voix négative qui précède la déliberation, & celle qui la suit!

Novembre 11.] — J'ai achevé le *trentième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Lettres de Cuper;* savantes, & qui donnent une aussi bonne idée du cœur, que de l'esprit de ce savant Hollandois. — *Histoire Civile du Royaume de Naples, par M. Giannone.* — La candeur, la pénétration, & la liberté de cet excellent jurisconsulte, feront toujours estimer son ouvrage par tous les sages. Les ecclésiastiques ne sont pas de ce nombre. — *Poésies du Roi de Navarre:* le rang de l'auteur, l'antiquité de ces poësies, & plus encore leurs beautés réelles, leur donnent un très grand prix. — *Dissertation de M. Taylor, sur la Loi des Decemvirs contre les Debiteurs insolvables.* L'idée n'est pas nouvelle. Il falloit vendre un tel débiteur, & partager le prix de l'esclave, & non pas l'esclave lui même. Comme ce journal commence à s'humaniser un peu trop, on n'a point osé inférer le Latin, dont on peut à peine se passer dans cette discussion. — *Histoire Universelle; Extrait troisième:* le journaliste ramasse beaucoup d'exemples curieux sur la force de la musique. — *Histoire Naturelle des Poissons, par Klein:* curieuse. — *Lettres du Comte d'Estrades.* On y voit tous les ressorts de la politique Françoise, & toute l'ambition de Louis XIV. — *Traité sur le Nombre des Habitans de la Hollande & de la West Frise, par M. Kerseboom.* Comme cet ouvrage curieux est en Hollandois, je m'étendrai un peu sur cet extrait. Voici le précis de ses observa-

tions. 1. Le nombre des enfans nés tous les ans est 28,000. 2. Le total des habitans est de 980,000; c'est-à-dire dans la proportion de 35 à un, aux naissances. 3. Il y a dans cette province 169,000 couples de gens mariés. Après avoir défalqué un nombre convenable de bâtards, sur les 28,000 enfans, il resultera une proportion exacte, que sur treize marriages de tout age, il y en a deux de procréans tous les ans. 4. M. Kerseboom a trouvé par ses combinaisons, que de deux personnes mariées entre les ages de 20 & de 50 ans, il y a 13 chances contre 7, qu'au bout de 20 ans l'une ou l'autre des deux sera morte. 5. Sur 1430 enfans nouvellement nés, voici les vraisemblances pour le nombre d'entre eux qui restera en vie à chaque age.

Age.	Resteront en vie.	Age.	Resteront en vie.
1	1125	60	382
10	895	70	245
20	817	80	100
30	711	90	10
40	605	95	1
50	507		

Novembre 12.]— J'ai lu un petit ouvrage nouveau, *un poême en prose*, nomme *Olivier*. Le style en est aisé, facile, & coulant; mais rarement assez élevé, pour mériter à l'ouvrage le nom de poëme. Les détails son intéressans; les aventures de cet Olivier, qui subjugue la haine du Comte à force de bienfaits, nous attachent. Celles d'Enguerrand & de son écuyer, nous amusent. Son aventure dans le village du Limousin, fait le pendant de Gil Blas, & de l'archévêque de Grenade. Elle est du vrai comique. Les voyages de

Fleur d'Epine ſont partout trop extravagans. L'île des muſiciens n'eſt pas mauvaiſe; cependant toute la plaiſanterie n'eſt fondée que ſur un jeu de mots, & ſur l'équivoque du mot *air*. Mais l'ordonnance du poëme eſt déteſtable. Ces récits, coupés par chants, & repris quand on les a preſque oubliés, m'ont excédé. C'eſt la méthode de l'Arioſte. Eh bien! la méthode d'Arioſte ne vaut rien; mais pourquoi confondre les écarts naturels d'un génie qui ne connoit point de règles, & le déſordre étudié d'un eſprit qui extravague avec méthode, & qui ſe gêne pour violer les loix qu'il connoit?

Novembre 14.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iii. C. iv, v. p.* 960 — 979. L'auteur y parcourt les autres villes Méditerrannées du Latium; *Tibur*, *Præneſte*, *Gabii*, &c. Il paſſe delà aux *Rutuli*, qui occupoient un petit territoire entre les Latins, les Volſques, & la mer. Il paroit que cette petite tribu s'étoit détachée du corps politique des Latins, puiſqu'elle ne participoit point aux ſacrifices du Mont Albain, qui le réuniſſoit tous les ans. Mais les poëtes ont ſouvent confondu ces deux peuples, qui ſembloient l'être déjà par la ſituation de leur pays & par leur origine commune. La ville d'*Ardea* étoit la capitale des *Rutuli*, priſe & incendiée par Enée; les poëtes la font ſortir de ſes cendres, pour le changer en oiſeau. Quelle fable! elle ne choque pas moins l'imagination que la raiſon. Mais le dogme général de la métempſycoſe, étoit très métaphyſique; d'une métaphyſique dont les conſéquences s'épuroient, à meſure que les fictions devenoient plus abſurdes. Notre religion nous aſſure de l'immortalité de l'ame. On y

trouve son immatérialité; mais le dogme de la résurrection du corps, nous fait regarder ce corps comme une partie essentielle de l'homme, & nous insinue que sans le secours de pareils organes, l'ame seroit incapable d'agir. Mais la doctrine de la métempsycose détache l'ame du corps qu'elle occupoit, sans lui ôter la moindre de ses facultés. Elle ne les doit qu'à elle même, & l'homme toujours homme dans le corps d'un autre animal, peut penser, peut réfléchir, avec la même facilité que dans le sien. Dès qu'on a adopté ce dogme, on peut disputer sur la nature de cette ame, mais il faut convenir qu'elle n'a rien de commun avec le corps qu'elle habite.

Novembre 15.] —J'ai lu *Cluvier Ital. Antiq. L. iii. C. vi, vii, viii. p.* 979 — 1048. Cluvier jete un coup d'œil sur le petit pays des *Herniques*, niché parmi les montagnes. Mais il décrit fort au long, les territoires étendus des *Volsques: Antium* en étoit la capitale. Ces peuples avoient une marine composée de vaisseaux légers, avec lesquels ils faisoient des courses dans les mers de l'Italie, & de la Grèce. Alexandre se plaignit à Rome par ses ambassadeurs de ces déprédations; & les Romains essayèrent de les reprimer. Quel étoit cet Alexandre? Je pense que ce fut le roi d'Épire, qui fit la guerre en Italie, & que les colonies Grecques choisirent pour leur général & leur protecteur contre les barbares. Cet emploi devoit naturellement le mettre en liaison avec les Romains. Si quelques écrivains ont parlé d'une ambassade que le sénat envoya à Alexandre le Grand, ils auront confondu l'oncle & le neveu. L'autorité des anciens, aussi bien que la vraisemblance, m'en-

gageront toujours à croire que le peuple Romain n'a point connu le conquérant de l'Asie.

Novembre 16.] — J'ai lu *Cluvier Ital, Antiq. L. iii. C. ix. p.* 1048 — 1062. Il y est question de cette confusion de noms de peuples & de tribus, qu'il est si difficile de démêler. Des *Opici*, des *Osci*, des *Ausones*, & des *Aurunci*. Ils sont tellement confondus, qu'ils n'ont pu être que des noms différens pour le même peuple, où les territoires de ces peuples ont été étrangement enclavés les uns dans les autres.

Novembre 17.] — J'ai lu *Cluvier*, *L. iii. C. x. L. iv. C. i, ii. p.* 1062 — 1102. L'auteur examine le détail du pays des *Ausones*, qui devint dans la suite une partie du nouveau Latium. *Formiæ* paroit avoir eu l'honneur infame d'être capitale des *Lestrigones*, dans le temps que l'Italie étoit pour les Grecs, ce que l'intérieur de l'Amérique est pour nous. Cette fable est intéressante chez Homère; la découverte d'un pays inconnu, où tous les objets nous étonnent & nous touchent, où la curiosité est aiguisée, & satisfaite à chaque instant, nous procure le plaisir que nous goûtons dans les voyages. Cependant je reprocherois au poëte deux traits, dont le peu d'exactitude défigure un peu le tableau. 1. Les *Lestrigones* sont à la fois trop barbares & trop policés. Ils demeurent dans des villes; ils ont des voitures, & des bergers à gages. Cependant ils sont Antropophages. Heureusement pour l'espèce humaine cette fureur n'a jamais subsisté que chez les nations destituées de toute culture, & même parmi ces peuples, l'homme ne dévore gueres son semblable, qu'il n'y soit poussé par la disette, ou la vengeance. 2. Les *Lestrigones* étoient des géans.

Tout

Tout devoit y être proportionné, leurs enfans, leurs maisons, & leurs villes. Les espions d'Ulysse traversent cependant le pays; ils s'entretiennent avec la fille du roi; ils la suivent sans défiance jusques dans la maison de son père, & ils ne s'effrayent qu'à la vue de la reine des *Lestrigones*. Gulliver a mieux observé les proportions.

Novembre 18] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. ii. p.* 1102 — 1115. Après avoir déterminé la situation & les bornes de la Campanie, Cluvier décrit les côtes depuis *Sinuesse: Vulturnum, Liternum, Silva Gallinaria*, & *Cumes*. Cette dernière ville lui fournit beaucoup. Sa fondation, sa puissance, mais surtout sa Sybille, que Virgile a immortalisée, lui fournissent une riche moisson. Ce dernier article me paroit bien traité, sans confusion, mais avec l'abondance qui lui est naturelle.

20]—J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. ii. p.* 1115—1146. Il poursuit toujours son dessein, & parcourt les côtes de la Campanie, de *Cumes* jusqu'à *Naples*: petit canton, mais célèbre dans tous les siècles. *Misenum, Baiæ, Puteoli*, & les lacs *Avernus* & *Lucrin*, la terreur des premiers Grecs, & les délices des Romains, le rendront toujours plus intéressant.

21.]—J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. iii p.* 1146—1164. Il continue & acheve les côtes de la Campanie, de Naples jusqu'au promontoire de Minerve, qui la séparoit du territoire des *Picentini*. *Herculaneum, Pompeii, Stabiæ*, & *Surrentum*, sont les principaux endroits qu'il trouve sur la route.

Sur le lieu du sépulcre de Virgile, il y a une diversité d'opinions. St. Jérome & Donat paroissent d'un

côté; mais Cluvier, suivi d'Addison, rejete sans façon leur témoignage, & se fonde sur l'autorité de Stace, pour transporter ce monument à l'autre côté de la ville, & aux pieds du Mont Vesuve. Je préférerois bien avec eux l'autorité de Stace, s'il s'étoit exprimé d'une façon précise; mais ce poëte ne parle qu'en général des rivages *Chalcidiques*, lieux qui avoient éprouvé la colère du Vesuve; épithètes vagues, & qui ne semblent désigner que les environs de Naples. St. Jérome & Donat nous apprennent que Virgile fut enseveli à deux milles de cette ville sur le grand chemin de Puteoli. Cette description est claire & sans équivoque; elle peut s'accorder avec Stace; elle est soutenue par la tradition du pays. Pourquoi la récuser?

Novembre 22.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. iv. p.* 1164 — 1171. Il y est question des îles qui se trouvoient opposées aux côtes de la Campanie. Les deux plus considérables paroissent des ouvrages avancés, qui gardoient les deux promontoires de la Baye de Naples. L'une s'appeloit *Ænaria* & *Pithecusa*; & l'autre étoit la fameuse *Caprée*.

24.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. v. p.* 1171 — 1179. Après avoir parcouru les côtes & les îles de la Campanie, il passe à l'intérieur des terres. Nous y voyons les champs fertiles de *Falerne* & de *Capoue*, dont le vin & le bled faisoient le revenu le plus assuré de la république, & qui nourrissoient un si grand nombre des citoyens. Les côteaux du Mont *Massicus* bordoient les champs de Falerne. Les anciens ont souvent confondu ces deux crus. Capoue paroit ensuite; ville orgueilleuse, qui croyoit follement

qu'il suffisoit d'être riche, pour oser lutter contre Rome. Les Romains détruisirent la république de Capoue, mais ils épargnèrent la ville. S'ils ne voulurent jamais y rétablir une constitution politique, qu'ils paroissent toujours redouter, les craintes domestiques y avoient bien plus de part que la politique étrangère. Dans l'affaire de Rullus, Cicéron les a confondues à merveille; il avoit des raisons très sages pour le faire.

Novembre 25.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. vi, vii, viii. p.* 1179 — 1205. L'auteur décrit tout le reste de la Campanie, le territoire des *Picentins*, & le pays des *Samnites* & des *Hirpini*. Ces deux pays, remplis de montagnes & peu fertiles, étoient presque déserts du temps des Romains. Cette nation n'avoit pu vaincre les Samnites qu'en les exterminant. Florus avoit bien raison. On cherchoit vainement dans ces provinces l'objet de vingt-quatre triomphes. Pourquoi faut-il que je trouve encore M. Addison sur mon chemin? mais aussi pourquoi veut-il transporter dans l'Ombrie le lac d'*Ampsanctus*, que Virgile a si bien décrit? Ignoroit-il, mépriſoit-il, les autorités de Ciceron & de Pline, qui le placent parmi les *Hirpini*? La Furie ne faisoit-elle pas un choix digne de son caractère, lorsqu'elle se plongeoit dans les eaux d'un lac, qui étoient fatales pour tous ceux qui osoient y entrer?

J'ai achevé le *trente-unième tome de la Bibliothéque Raisonnée*. J'y trouve *Le Lucien, de M. M. Hemsterhuis & Gesner*, qu'ils ont accompagné de tous les secours qui peuvent donner du prix à une édition: des manuscrits collationnés, une version nouvelle, les

observations d'un grand nombre de savans. A l'occasion de *Philopatris*, ils prouvent qu'il étoit fait sous un empereur de Constantinople, qui permettoit qu'on insultât aux Chrétiens. Cette époque, qui ne convient qu'à Julien, fait tomber toutes les conséquences qu'on a voulu tirer de cet ouvrage. — *Relation d'une Mission faite en Groenland, par M. Egede, en Danois.* Tout y est curieux: l'objet du voyage, assez rare parmi les Protestants, le pays, & ses habitans. La nature y est affreuse; les animaux y sont rares & petits. Il n'y peut venir que de ces plantes qui viennent à leur maturité pendant un été de deux mois, & qui peuvent supporter un hiver de dix. Au-delà du soixante-quatrième degré on ne peut pas faire croître le bled; au soixante-cinquième l'esprit de vin gèle. Point de neige; tout est en vive glace, dont les couleurs différentes égayent la scene au milieu de toutes ces horreurs. Oui, l'homme est naturellement bon: J'en apelle à ces Groenlandois, qui connoissent l'amour au milieu de leurs frimas, mais qui ne connoissent la guerre qu'envers les animaux. Ils sont paresseux, légers, sans malice, & sans vertus. Les Iroquois, qui mangent leurs prisonniers, ont aussi des loix, des idées, des arts; arts dont les autres sont destitués. Comparé au Groenlandois, l'Iroquois est déjà un homme civilisé. Que j'aime à voir la nature! — *Théologie des Insectes, par M. Lesner:* très-curieuse. — *Lettres du Comte d'Estrades:* très-utile pour l'histoire des négociations qui composent un genre presqu'inconnu à l'antiquité — *Grammaire Chinoise de Fourmont* Quelle preuve de la supériorité des Européens! On fait des grammaires Chinoises à

Paris : en fera-t-on jamais de Françoiſes à Pekin ? Je doute qu'il y ait des Mandarins qui ſachent leur langue d'une manière auſſi raiſonnée que M Fourmont. — *Traité des Sens, par M. le Cat.* La connoiſſance des ſens touche d'aſſez près à celle de l'ame, dont ils ſont les organes. M. le Cat développe leur conſtruction, leurs fonctions, & leurs objets, avec un pénétration toujours guidée par l'expérience ; il m'a fait un plaiſir indicible. *Hiſtoire univerſelle, par une Société de Gens de Lettres.* Cet extrait roule ſur l'hiſtoire des Perſes, ſelon les écrivains Orientaux, que les éditeurs préfèrent ſans façon aux Grecs. Beaucoup de ſavans ont été du même goût, qui me paroit inſoutenable. 1. Tout reſſent la fable ; point de chronologie ; des erreurs géographiques à chaque inſtant ; un merveilleux qui fait le fonds de la narration, au lieu d'en être l'acceſſoire. 2. Il y a dans l'hiſtoire de Perſe beaucoup de faits ſur leſquels les Grecs n'ont pu ſe tromper, tels que les temps de l'établiſſement de cet empire par Cyrus, & les guerres entre les Perſes & les Grecs. Les Orientaux ne leur ſont cependant pas moins oppoſés ſur ces faits, qu'à l'égard de tous les autres. 3. Je ſais que les Grecs ne firent que ſe montrer en Perſe, & que leurs ſujets vivoient aſſez tranquilles ſous leurs loix. Mais les Parthes, leurs ſucceſſeurs, nation Scythique, & ennemie des Perſes, dont ils mépriſoient la molleſſe, les tinrent pendant cinq cent ans ſous un joug de fer. Un incendie, un fléau paſſager, détruit rarement les monumens d'une nation ; mais un gouvernement dur, où chaque génération du peuple vaincu, eſt plus abrutie que ne l'étoient ſes pères, les fait aban-

donner bientôt aux vers & à la poussière, & la vérité est bientôt étouffée par une tradition fabuleuse. L'histoire des rois Sassanides n'est point sujette à des objections aussi fortes. Elle est mieux liée, plus vraisemblable, & plus conforme aux écrivains d'Occident. Cependant après les conquêtes des Arabes, il s'est écoule quelque temps, avant que les Perses songeassent à rassembler leurs traditions & leurs monumens.

Novembre 27.] — Le fameux *factum* de Saurin contre Rousseau m'est tombé entre les mains. La singulière affaire! pendant que des guerres & des traités sont presque oubliés, ce procès de quelques particuliers occupe encore la mémoire, & fait agir les passions des hommes au bout de soixante ans. Tout ce que je trouve d'assuré, c'est que ce *factum* de Saurin est un grand morceau de goût & d'éloquence.

28.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. ix, x, xi, xii, xiii. p.* 1205 — 1242. Cluvier passe au côtes de la mer Adriatique. Les *Frentani* l'occupent un instant. Il parle ensuite de l'Yapygia des Grecs, ou l'Apulie des Romains. Il en établit les bornes & la division générale. C'est ici, à la page 1210, que l'éditeur nous instruit que Cluvier n'a pas poussé plus loin la revision de son ouvrage, & que la suite paroîtra moins limée, moins travaillée, & peut-être moins exacte. La delicatesse de M. Heinsius est louable, mais je n'ai pas encore vu la nécessité de cet avis. Nous voyons passer en revue toutes les villes de l'Apulie & de la Calabre: *Arpi*, *Canusium*, *Luceria*, *Brundusium*, & enfin *Tarentum*, qui est traité avec un détail proportionné à son importance.

29.] — J'ai fini *la Bibliothéque Raiſonnée, le tome trente-deuxième. — Recherches Philoſophiques de St. Hyacinthe*: petit ouvrage d'un homme qui avoit bien plus le talent du ridicule que celui du raiſonnement. — *Traité ſur les Loix Naturelles, par Cumberland, traduit & commenté par M. Barbeyrac*: ſavante refutation de Hobbes. Ce philoſophe avoit rabaiſſé l'homme juſqu'à la bête, l'autre l'éleve juſqu'aux intelligences ſupérieures. L'homme eſt fait pour la ſociété (dit l'évêque): il eſt le ſeul entre les animaux qui rit & qui pleure. Sans contredit, lui repond le philoſophe, l'homme n'eſt nullement fait pour la ſociété, puiſque les enfans & les fous n'en ont pas d'idée, bien qu'ils participent à la nature humaine. — *Lettres de Calvin à Jacques de Bourgogne, Seigneur d'Alais.* Te voilà, eſprit dur & farouche. Tu te brouilles avec un ami reſpectable, parcequ'il cherche à dérober une victime à ton zèle théologique. A l'occaſion de ces lettres, le bibliothécaire de Genève en écrit une aux journaliſtes, pleine de recherches curieuſes, ſur toute cette affaire. Ce bibliothécaire a déjà fourni pluſieurs pièces au journal. Elles ne roulent que ſur des bagatelles littéraires, mais ces bagatelles ſont traitées avec beaucoup de goût & d'agrément. — *Conformités de Jeſus Chriſt & de St. François d'Aſſiſe.* Barthélemi de Piſe n'en avoit trouvé que 40, mais cet auteur eſt allé juſqu'à 4000, la plus part ou très triviales ou très alambiquées. L'abſurdité de ce livre lui donne une eſpèce de prix. — *Philon, par Mangey.* Philon, du premier ſiècle, cite toujours le Vieux Teſtament ſelon la verſion d'Aquila, qui n'a vécu que dans le ſecond. C'eſt une difficulté embarraſſante

pour les critiques. — *Miſſions du Tranquebar.* Voici le pendant du Voyage au Groenland. Tout y eſt oppoſé, hormis ſon objet. Les anciens ont un peu outré les choſes, mais ſi les zones torride & glaciales ſont habitées, le ſont-elles par des hommes ? Je doute que ce pays ſoit jamais civiliſé comme les zones tempérées ; la rareté & la foibleſſe des animaux, & le défaut de fer, de bled, & de vin, formeront toujours des obſtacles phyſiques bien puiſſans. Mais je veux lire le livre même. C'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage.

Novembre 30.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. xiii, xiv. p.* 1242 — 1282. Après avoir fini la Calabre, il paſſe à la *Lucanie*, la ſeule province de l'Italie qui voyoit les deux mers. On y voit beaucoup de villes Grecques ſur les côtes, & une nation nombreuſe & féroce dans l'intérieur des terres. Mais les conquêtes des Romains abolirent toutes ces diſtinctions. Le peu d'habitans qui échappa à la fureur, oublia tout ce qu'il avoit été. Le géographe voit, peut-être mieux que l'hiſtorien, ce qu'il en a couté à l'univers pour devenir Romain.

Décembre 3.] — J'ai lu *Cluvier, Ital. Antiq. L. iv. C. xvi, xvii. p.* 1320 — 1338; *fin du quatrième livre, & de Ouvrage entier ;* tâche vraiment laborieuſe ! J'ai mis plus d'ardeur à l'entreprendre, que de conſtance à le ſoutenir. Ce petit relâchement peut ſe pardonner. Les détails de Cluvier ſont immenſes, ſa méthode eſt confuſe, ſon ſtyle eſt bigarré par un tiſſu preſque continuel de citations des auteurs de tous les temps. Enfin je m'en ſuis tiré, & je m'en ſuis tiré avec des connoiſſances très intéreſſantes, & que je conſerverai long

temps. J'ai déjà remarqué quel amas prodigieux de matériaux il a recueillis. Sur le plus chétif endroit, tout ce que l'antiquité, ou le moyen âge ont dit, se présente à sa mémoire; & un passage n'est pas mieux caché à ses yeux, pour être enfoui dans un légendaire du dixième siècle, que s'il se trouvoit à la tête de l'Enéide. Partout il allégue ses autorités, il les épluche, il les compare, & le résultat de cette comparaison, ne leur est pas toujours favorable. Les anciens citoient beaucoup de mémoire: les livres étoient rares, les cartes géographiques l'étoient encore davantage; & dans une science, où l'esprit s'égare facilement, s'il n'est arrêté par le secours des yeux, il leur étoit difficile d'éviter l'erreur. Le commentateur Servius essuye souvent la critique de Cluvier. C'étoit un faux savant, à qui il arrache le masque de sa prétendue érudition. Ses bévues ne sont égalées que par celles de l'historien Appien. Mais les plus grands noms de la géographie ancienne, ne sont pas à l'abri de sa censure: Ptolémée, qui connoissoit mieux l'Orient que l'Occident; Strabon, qui est quelque fois historien, politique, ou philosophe, plutôt que géographe; & Pline, qui a voulu décrire l'univers dans trente-sept petits livres, qui a souvent sacrifié la précision à la brièveté, & qui n'a que trop vu par des yeux étrangers, & souvent infidelles. Après tant d'expériences du peu d'exactitude des anciens, Cluvier, moins que personne, devoit soutenir leur infaillibilité. Je le vois cependant prévenu de ce respect superstitieux pour les grands noms de l'antiquité, qui avoit subjugué l'esprit de tous ses contemporains. Quand il ne reste

à Cluvier aucune reſſource, ni d'explication, ni d'excuſe, il a celle du moins de rejeter l'erreur ſur le copiſte. Ce principe général, qu'il ne faut que ramener l'expreſſion à la vérité, pour rétablir le texte de l'auteur, devient fécond entre ſes mains. Le nombre de ſes corrections n'eſt égalé que par leur hardieſſe. La plus part de ces corrections, me paroiſſent inutiles & hazardées; mais il y en a de très heureuſes. Le changement d'*Atheſis* & d'*Uſens* en *Æſis* & *Auſens*, épargne à Tite Live une bévue à peine concevable, ſubſtitue deux noms obſcurs, mais convenables, à deux autres beaucoup plus illuſtres, mais très deplacés ici; & rend au Gaulois *Senones*, leur véritable habitation. Les éditeurs de Tite Live ont depuis inſéré cette correction dans le texte.

Décembre 5.]—J'ai achevé *le trente troiſième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y trouve *Hiſtoire de Richard de Cornouailles, Empereur d'Allemagne, par M. Gebauer Profeſſeur à Gœttingen.* Si cet Allemand n'avoit pas été ſujet du roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, auroit-il jamais troublé le répos d'un prince obſcur, dont le regne foible & ignoré, fut ſi pernicieux à l'Angleterre, & ſi inutile à l'Allemagne? Auroit-il jamais préféré ce prince au ſage roi de Caſtille?—*Hiſtoire Univerſelle, par une Société de Gens de Lettres.* Il eſt queſtion dans cet extrait, de l'hiſtoire des Macédoniens. Elle eſt traitée avec beaucoup de ſavoir, de critique, & de goût. Cette Hiſtoire Univerſelle ſeroit ſans prix, ſi tout y étoit de cette force. Je me rappele avec plaiſir, que j'ai formé la même idée de ce morceau, lorſque je l'ai lu à Bath l'an 1751. J'avois alors quatorze ans.—*Diſſertation ſur une Médaille de*

Smyrne, par M. de Boze: pleine de goût & d'érudition. Il y a des recherches très curieuses sur la primauté des villes de l'Asie.—*Recherches sur les Polypes, par M. Trembley.* Quel monde nouveau ! quelle lumière pour la physique, & quelles ténèbres pour la métaphysique! —*Institutions de Végece.* Les idées générales de ce Tacticien sont saines ; ses détails sur la discipline des Romains, sont pleins de confusion & d'anachronismes. —*Défauts Théologiques.* Eh qui ne les connoit pas ?— *Conformités entre le Culte des Payens & celui des Catholiques.* M. M. Warburton & Middleton sont partagés sur cette question. Celui-ci pense que le Chrétiens les ont emprunté des Payens : celui-là veut que les uns & les autres n'ayent consulté que les mouvemens naturels de l'esprit humain, porté de lui-même à toutes ces superstitions. Ces sentimens, sont-ils différens ? Pour vouloir, il nous faut un motif. Ces superstitions étoient familières, elles convenoient aux Romains du quatrième siècle. Ils y avoient renoncé avec difficulté, ils les reprenoient avec plaisir.

Décembre 7.] — Je me suis remis à mon recueil géographique sur l'Italie, que j'avois interrompu depuis quelque temps. Je le partage suivant les régions d'Auguste, & j'y fais entrer, sur chacun de ces chefs, ce que je trouve de plus curieux dans mes lectures. Mon voyage d'Italie ne peut manquer de le grossir beaucoup ; & à mon retour en Angleterre, j'espère me trouver en état d'en tirer une description de l'Italie ancienne, qui sera le résultat de mes études, de mes réflexions, & de mes observations. C'est un ouvrage encore à faire, & dont l'Italie de Cluvier ne dispense point. 1. Cluvier est trop diffus. Nous ne

sommes plus dans le siècle du travail, où les lectures n'avoient d'attrait, qu'à proportion de leur difficulté, & de leur étendue. Les gens de lettres de nos jours s'effrayent plus facilement, & deux in folio sont un objet très redoutable. Pour peu qu'on ait cependant de curiosité, on ne sauroit se contenter de ces abrégés décharnés, qui ne nourissent ni l'esprit, ni la mémoire. Un ouvrage donc qui tiendroit le milieu entre Cluvier & Cellarius, seroit naturellement goûté. 2. Mais un bon abrégé de Cluvier ne suffiroit point. Pour abréger, il faut conserver les proportions de l'original, & celles de Cluvier ne sont pas toujours justes. Sans lui reprocher beaucoup d'endroits trop étendus, ou trop étranglés, trois objets généraux méritoient bien qu'il en fit mention : les divisions des provinces par Auguste & ses successeurs, les grands chemins de l'Italie, & la topographie de la ville de Rome. A peine paroit-il s'en appercevoir. Je sens que Cluvier n'étoit pas obligé de prévenir les découvertes de notre siècle ; mais c'est un bonheur pour un écrivain plus récent, de pouvoir profiter de la connoissance plus exacte que nous avons des mesures itinéraires, & de pouvoir orner son ouvrage, de la fleur de deux nouveaux genres d'érudition, les monumens Etrusques & ceux d'*Herculaneum*. 3. Le Latin n'est plus la langue des lettres; le Latin de Cluvier n'a jamais été la langue de gens de goût. Le public verroit avec plaisir, qu'au lieu de cette chaîne de citations, un bon écrivain fondit ensemble toutes ses autorités, pour en former une narration claire, méthodique, & intéressante. Quelque fois néanmoins je conserverois les propres

paroles de mes auteurs; mais je ne le ferois qu'à l'égard des poëtes, dont l'expreſſion fait ſouvent le merite principal, & dont les images riantes égayeroient de temps en temps, la ſéchereſſe d'une deſcription géographique. 4. Je ſuivrois Strabon plutôt que Pline. Dans les diviſions générales, & les nomenclatures, je tâcherois de mettre tout l'ordre & toute la netteté dont je ſuis capable; mais j'enviſagerois d'un œil philoſophe, l'intérieur de l'habitation, & les habitans eux mêmes, après avoir décrit & partagé la ſurface, les productions de la nature & de l'art, autant qu'elles nous ſont connues par les anciens, les migrations des peuples, leurs loix, & leur caractère. Parmi tant d'objets ſi intéreſſans pour un philoſophe, je ſaiſirois toutes les occaſions que mon ſujet me fourniroit, de rechercher, quand & juſqu'à quel point la configuration du pays, le climat, la ſituation ont influé ſur les mœurs des habitans, & ſur les événemens qui leur ſont arrivés. 5. Les méthodes ſont aſſez arbitraires. Celle que je ſuivrois me paroit facile & lumineuſe. Après avoir établi quelques préliminaires, je me placerois ſur le Mont Palatin avec Romulus, &, commençant par le berceau de la nation, & le premier *pomœrium* de la ville, j'en parcourrois les quartiers différens. Dans la deſcription de l'Italie, je ſuivrois l'ordre des conquêtes des Romains, & j'obſerverois la diviſion des régions d'Auguſte. Je dérogerois ſeulement à cette diviſion à l'égard du pays des Sabins, que je ſerois obligé de détacher du *Samnium*, pour le mettre à la tête du *Latium*. Au moyen d'un changement auſſi léger, je concilierois ces deux objets, & le lecteur ſuivroit ſans peine les armes des Romains, &

la narration de Tite Live. Un ouvrage de cette espèce, s'il étoit bien exécuté, seroit sans doute accueilli du public. Il pourroit enrichir un libraire, passer à la dixième édition, & devenir un livre classique pour les colléges, les voyageurs, & même pour les gens de lettres. L'auteur, cependant, auroit tort de s'énorgueillir d'un succès qu'il ne devroit qu'à la nature de son sujet, à son travail, & à un esprit juste & méthodique. Pour ne parler que de moi même, mon essai, ouvrage de jeunesse, fait dans deux mois, & oublié dans quatre, annonce plus de génie original, que ne pourroit faire un pareil traité. Des deux pivots de la réputation, la difficulté & l'utilité du travail, celui-ci est le plus sur, mais le moins flatteur.

Decembre 9.] — J'ai lu *la Bibliothéque Raisonnée, le tome trente-quatre : partie première.* J'y trouve trois *Traités par M. Harris, sur l'Art, sur la Musique, & la Peinture; & sur le Souverain Bonheur.* C'est un grand admirateur de Platon & d'Aristote, qui lui ont appris une méthode scientifique de débiter des choses communes, & un enthousiasme sur le beau, le vrai, & les vertueux, qui lui tient quelquefois lieu d'idées précises. Ces défauts regnent surtout dans le premier & le dernier des trois discours. Le second, rempli d'observations justes, & de distinctions fines, est plus dans le goût de la philosophie moderne.— *Histoire Naturelle des Abeilles, tirée des Ouvrages de M. de Réaumur:* tout est dans le meilleur goût; le choix du sujet, la finesse, l'abondance & la singularité des observations, les agrémens du style & de l'arrangement, donnent le plus grand intêret à ce petit livre.

11.] — J'ai lu le *trente-cinquième tome de la Biblio-*

théque Raisonnée. J'y trouve *Histoire Universelle:* cet extrait contient la vie d'Alexandre : mais un bon journaliste, auroit-il jamais donné un grand abrégé d'une vie aussi connue ? Il en auroit fallu détacher deux ou trois traits. Ces journalistes font la même chose dans ce volume, à l'occasion de l'Histoire Romaine de Crevier. Cet usage multiplie inutilement les livres, rebute le lecteur, & n'est avantageux qu'aux libraires. — *Quinze Sermons sur les Devoirs Sociaux, par le Docteur Delany:* cet historien de David a l'esprit un peu trop alambiqué, mais il dit de très bonnes choses. Son discours contre le vice trop commun de ne point payer ses dettes, est un morceau aussi excellent qu'il est neuf. — *Bibliothéque Françoise, par l'Abbé Goujet, les tomes septième & huitième:* c'est la suite d'un ouvrage curieux. — *Lettre du Bibliothécaire de Geneve sur Jean Faust:* cet excellent correspondant du journal, prouve assez bien que l'inventeur de l'imprimerie mourut de la peste à Paris. — *Voyage au Nord, par M. Outhier:* c'étoit un des compagnons de M. de Maupertuis. Ce voyage a été surement utile pour l'astronomie, mais la géographie ne lui doit pas grand-chose.— *Dissertation sur les Imprécations de David.* Il s'agit de prouver que David pouvoit souhaiter la destruction de ses ennemis, & se réjouir de leurs maux, sans blesser la douceur & la charité. La tâche est difficile. Un homme ne peut qu'y échouer. Un homme de bon sens, ne l'auroit point entreprise.

Décembre 17.]—Je m'étois assez mal occupé depuis quelques jours des *Mémoires de l'Abbé de Montgon,* en huit volumes in 12mo. grand format, petit caractère, & les volumes très épais. Il y a de quoi lasser la patience

de l'Allemand le plus déterminé; huit volumes qu'on auroit réduit le plus facilement du monde à cent pages! Tout ce qui regardoit l'Abbé de Montgon, lui paroiſſoit mériter l'attention de l'Europe entière. Il lui faut cinquante pages pour une converſation avec l'Archevêque d'Amida, cent pages pour une intrigue de la Ducheſſe de St. Pierre & du Comte de Rottembourg, & ainſi à proportion. Je vois que les ennemis de l'Abbé lui reprochoient deux défauts, une humeur tracaſſière, qui voyoit partout des ennemis chimériques, & une ambition démeſurée. Je ſoupçonne bien qu'il en étoit quelque choſe, & que la cabale du Cardinal de Fleury, reſſembloit beaucoup à la cabale chimérique de Jurieu. Pourquoi ce Cardinal lui en vouloit-il? Montgon ne devoit pas être l'objet de ſa vengeance, & encore moins celui de ſa crainte, ou de ſa jalouſie. C'eſt cependant pour nuire à cet homme, que le Cardinal de Fleury fait agir pendant cinq ans, des reſſorts preſqu'inviſibles, & qu'il transforme en lâches & en fripons l'Archevêque d'Amida, la Ducheſſe de St. Pierre, le Marquis de Brancas, & le Comte de Rottembourg; tous très honnêtes gens, de l'aveu de Montgon. Pour ſon ambition, elle paroit aſſez à découvert. Un ſaint eccléſiaſtique ne ſonge à quitter ſa retraite, que pour aller partager celle d'un grand roi; c'étoit déjà un mouvement dont il auroit du ſe défier. Avant ſon départ, ce prince remonte ſur le trône. Qu'alloit-il faire à ſa cour? Il s'y rend cependant, ſe plonge dans les affaires du ſiècle, & toute la dévotion que j'apperçois dans la ſuite de l'ouvrage, ſe réduit à quelques paſſages de l'écriture, dont il ſe ſert contre ſes ennemis. Je conviens que notre Abbé

ſuivoit

suivoit sa vocation. Il avoit l'esprit des affaires; le génie un peu trop minutieux; mais au reste, de la finesse, de la prudence, & de la netteté à déduire ses raisons. Les deux choses les plus intéressantes que j'aye trouvé dans cet ouvrage, sont: — 1. Un tableau fort curieux de la cour d'Espagne, après le traité de Vienne, qui unit par les liens les plus étroits, deux princes qui s'étoient disputé une couronne avec l'animosité la plus vive. La cour de Vienne y dupa celle de Madrid. Au moyen d'un mariage chimérique, qu'on montroit dans l'éloignement, elle en tiroit des sommes immenses, pendant qu'elle stipuloit des avantages très réels pour son commerce. L'ambassadeur Autrichien, le Comte de Kœnigseck, gouvernoit l'Espagne en premier ministre. Il poussa son crédit jusqu'à faire vérifier au conseil de Castille, les lettres patentes de quelques Grands que Charles VI. avoit élevés à ce rang, pour les efforts qu'ils avoient fait contre la tyrannie du Duc d'Anjou. 2. On voit clairement par la commission qu'on donna à l'Abbé, quel fond l'on doit faire sur la renonciation de la branche d'Anjou à la couronne de France, & qu'elle ne manqueroit point de faire valoir ses droits, si l'occasion s'en présentoit. Il est vrai que cette occasion est beaucoup plus éloignée à present, qu'elle ne l'étoit alors. Le style de l'Abbé Montgon est sans exactitude, & sans intérêt, celui d'un homme qui ne connoit ni les graces, ni les règles de sa langue. Quels mots que ceux de *Despoticité* & de *Stoicité!*

Décembre 19.] — J'ai lu *Claudii Rutilii Numantiani Iter, L. i. V.* 1 — 644; & *L. ii. V.* 1 — 68. C'est tout ce qui nous reste de cet ouvrage, qui contenoit deux

livres complets. Je l'ai lu dans le *second tome des Poetæ Minores Latini de Burman, à Leide*, 1731. C'eſt un des *Variorum* d'Hollande, où le texte s'apperçoit à peine à travers les commentaires. Les 700 vers de Rutilius occupent près de 200 pages in 4to. qui ſont hériſſées des commentaires de Simler, de Caſtalio, de Pithæus, de Sitzmanus, & de Barthius. Cependant Rutilius n'eſt point un auteur difficile; je n'ai eu beſoin d'éclairciſſemens qu'une ou deux fois: je les ai cherchés, & je n'ai rien trouvé. Je connoiſſois trop les critiques pour m'en étonner. L'auteur de ce petit poëme vecut ſous l'Empereur Honorius, qui l'avoit élevé aux premiers emplois; il avoit été Conſul, Préfet du Prétoire, & Gouverneur de Rome. Il étoit Gaulois de naiſſance. Ce fut le 9 Octobre 416, A. U. C. 1169[81], qu'il s'embarqua à Oſtie pour retourner dans ſa patrie. La relation qu'il nous a laiſſée de ce voyage le long des côtes de l'Etrurie & de la Ligurie, eſt imparfaite, & finit à la ville de Luna. On peut enviſager cet ouvrage par rapport; 1. Au ſujet. 2. Au ſtyle & à la poëſie: & 3. Au caractère perſonel de l'auteur. 1. Si Rutilius avoit retranché les 180 premiers vers de ſon poëme, on le lui auroit pardonné. Après avoir expoſé en peu de mots le ſujet de ſon voyage, & les regrets qu'il a éprouvés en quittant Rome, le théâtre de ſes honneurs, & ſa nouvelle patrie, il ſe jete ſur les éloges de la capitale, & de l'empire de cette ville éternelle, à qui Jupiter n'avoit point aſſigné de limites, & qui devoit regner ſur tous les peuples, & ſur tous les ſiècles. Pour remplir dignement cette idée, il falloit être grand poëte; & Rutilius n'eſt qu'un froid déclamateur, qui s'épuiſe à chercher des lieux communs, au lieu de

trouver dans la nature & dans ſon génie tous les grands traits de ſon objet. Je penſe même qu'un grand poëte auroit évité celui-ci. Ce n'étoit pas ſous le regne d'Honorius, qu'il falloit peindre la force de l'empire Romain. Ses forces l'avoient abandonné depuis long temps; mais ſon antiquité & ſon étendue inſpiroient une ſorte de vénération & même de terreur, à ſes voiſins, & le ſoutinrent encore. Cette illuſion fut enfin diſſipée. Peu à peu les barbares le connurent, le mépriſèrent, & le détruiſirent. La Grande Bretagne ſe détacha de l'empire; les Goths, les Vandales, & les Sueves, inondèrent les plus belles provinces de l'Eſpagne & les Gaules; & lorſque Rutilius écrivit, il y avoit ſix ans qu'Alaric s'étoit vu maître de Rome. Je conviens que notre poëte, qui voyoit tous ces malheurs, a pris la ſeule tournure qui lui reſtoit; ſans les diſſimuler, il les oppoſe aux journées de Cannes & d'Allie, pour faire ſentir que Rome n'éprouvoit jamais de revers, que pour s'en relever encore plus floriſſante. Comparaiſon foible & fauſſe. Tout étoit changé depuis les guerres Puniques. Du temps de Rutilius, tous les reſſorts du gouvernement étoient uſés; le caractère national, la religion, les principes des loix, la diſcipline militaire; tout juſqu'au ſiège de l'empire & à la langue même, ſuccomboit ſous le temps & les révolutions, ou n'exiſtoit déjà plus. Il étoit difficile que ce empire ſe relevât, mais quand il auroit eu ce bonheur, c'étoit plutôt l'empire de Conſtantinople ou de Ravenne, que celui de Rome. Une choſe qui auroit du faire ſentir à Rutilius, combien ſes éloges étoient dépourvus de vérité & de vraiſemblance, c'eſt l'image fauſſe & confuſe, qu'il ſe forme

de Rome personalisée. Du temps de Virgile, elle auroit été juste. Rome, regardée comme une déesse qu'on invoquoit dans ses temples, existoit pour les peuples aussi bien que pour les poëtes. Mère des citoyens, maîtresse des provinces, elle représentoit cet empire qui lui obéissoit. Mais lorsque l'empire n'étoit plus qu'un assemblage de pays soumis au même prince, Rome lui étoit devenue étrangère, & cette ville, réduite à son idée physique, ne représentoit plus rien que des murs, des temples, & des maisons bâties sur sept montagnes, & situées sur les bords du Tybre. Le reste du voyage de Rutilius, est d'un plus grand prix. Ce sont des objets plus simples, mais plus réels, qu'il a vus avec un esprit d'observation, & qu'il décrit avec cet air de vérité & de vivacité, qui distingue toujours ce qui est le résultat de notre expérience, des fruits de la lecture, de la méditation, ou de l'invention. On voyage fort à son aise avec Rutilius ; on parcourt les côtes de l'Etrurie déjà presque déserte ; on voit les ruines des villes, le coup d'œil du pays & tous les lieux que l'art, ou la nature avoient tiré de la foule. Le voyageur n'oublie point les îles du voisinage; & la curiosité l'engage plus d'une fois à pénétrer dans l'intérieur des terres. Il égaye de temps en temps la sécheresse d'un poëme didactique, par des digressions liées avec son sujet **, & qui ne l'en éloignent pas trop : le caractère de *Lepidi*, l'origine de l'usage du fer, la religion Juive, les moines Chrétiens, &c. Je le loue de n'avoir pas admis le merveilleux dans sa relation, toute sérieuse qu'elle est. En effet, il convient mal dans un poëme, où l'auteur parle de lui même. Notre imagination aime ce merveilleux, notre raison

le rejete. A considérer cette foi conditionelle que nous avons, cette illusion imparfaite qui nous domine dans les ouvrages de fiction, on croiroit voir un conflit de deux puissances ennemies; état de suspense, qui ne peut subsister que par l'éloignement, l'obscurité, ou le merveilleux des garants & des acteurs. Dès que le poëte seroit à la fois l'un & l'autre, il nous rameneroit trop à l'ordre commun des choses, & notre illusion volontaire auroit de la peine à se soutenir.

2. L'ouvrage de Rutilius se fait lire avec plaisir. Il est intéressant & utile ; mais pourquoi écrire en vers? C'étoit faire violence à son génie & à son sujet. La relation d'un voyage convenoit au philosophe, à l'homme d'esprit, au bon écrivain, mais elle n'a aucun rapport avec le poëte. Lorsqu'on veut traiter en vers, un sujet tout uni & tout simple, il n'est presque pas possible de conserver à la fois le ton des choses & celui de la versification. Celui-là ne demande, il ne comporte même que la netteté, la facilité, & quelques ornemens disposés avec art & ménagés avec soin. Celui-ci, qui doit supposer l'enthousiasme chez le poëte, & l'exciter chez le lecteur, ne cherche que l'énergie & l'harmonie, & leur sacrifie sans peine toutes les beautés d'un ordre inférieur. La poésie a son langage particulier. Il ne convient qu'aux grands mouvemens de l'ame. Ce n'est donc que pour eux qu'il est fait. Le poëte qui cherche à l'employer dans un sujet qui laissera l'ame tranquille & sans sensation, se trouvera placé entre deux écueils qu'il ne pourra gueres éviter. Il échouera tour à tour contre l'un & l'autre. Ici la force de son coloris, défigurera la simplicité de son objet, au lieu de l'embellir. Là le

poëte ne se fera sentir que par l'harmonie des vers, pendant que les expressions seront froides & prosaïques. Toutes ces réflexions conviennent au voyage de Rutilius. Ses idées sont ingénieuses, placées avec art, & rendues avec clarté, avec précision, & avec goût. Mais sa poësie est lâche & traînante, sans nerf & sans harmonie. On voit qu'il s'est défié quelques fois de lui-même, & qu'il a voulu suppléer aux dons de la nature par les ressources de l'art; ressources foibles & usées, qu'on pardonne à peine aux grands hommes, mais qu'on a rarement besoin de leur pardonner. 1. Rutilius paroit avoir cru que les mots sonores, qui rempliſſoient le mieux la bouche, frappoient aussi plus agréablement l'oreille. Mais j'aurois voulu qu'il eut abandonné aux poëtes Malabares, un usage qui n'est digne que d'eux. Je doute que *Bellerophonteis follicitudinibus* [85] soit jamais cité, que pour la singularité de deux mots qui rempliſſent un vers pentamètre. 2. Il se donne beaucoup de licences les plus hardies, pour des mots nouveaux, ou des liaisons extraordinaires. Il réussit rarement. Quoi de plus forcé que *connubium* pour *concilium* [86] ? Mais j'aime beaucoup l'épithète de *legiferi*, appliquée aux triomphes des Romains. Ils produisoient nécessairement les loix & l'ordre: c'étoit pour ainsi dire le fruit qu'ils portoient. 3. J'ai cru appercevoir quelques rimes [87]. Mais elles sont en trop petit nombre, pour décider si elles sont l'effet de la négligence, ou d'un mauvais goût, que la corruption de la langue & le commerce avec les barbares, qui avoient des vers rimés, introduisoient peu-à-peu parmi les Romains.

3. Les auteurs se peignent dans leurs écrits. C'est une maxime aussi vraie qu'elle est ancienne. On peut ajouter que lorsqu'on apperçoit des ombres dans le portrait, elles sont surement dans l'original. Le caractère de Rutilius me paroit aimable; j'y vois de l'amour pour sa patrie, & surtout pour sa patrie malheureuse, un cœur susceptible d'amitié, un souvenir tendre & respectueux pour la mémoire d'un père. Tant de belles qualités seroient-elles éclipsées par un peu de vanité? Rutilius repasse avec plaisir toutes ses grandeurs; & cette patrie, ces amis, & ce père lui deviennent plus chers par la liaison qu'ils ont eu avec ses honneurs. Cette vanité fait pitié. Cicéron ne se vantoit pas d'avoir été Consul, mais d'avoir sauvé la république pendant son consulat. Je pardonne plus volontiers aux hommes de s'enorgueillir de leurs talens & de leurs actions, que de tirer vanité de quelques emplois, de quelques titres, vaines & frivoles distinctions de la société. Rutilius détestoit les Juifs, & méprisoit les Moines. Lui en feroit-on un crime? J'aurois voulu à la vérité, que ses sentimens eussent eu un principe, & un ton plus philosophique. Mais il étoit Payen, il voyoit sa religion s'affaiser sous le poids de la vieillesse, & entraîner l'empire dans sa chute. Les Chrétiens insultoient à la ruine de sa secte, qu'ils croyoient précipiter par leurs persécutions. On peut bien lui pardonner un peu de mauvaise humeur. Quoi de plus vif que le tableau qu'il fait des Moines de l'île *Capraria*? Quoi de plus sensé que les réflexions dont il l'accompagne? La folie de ces solitaires, qui pensoient que la Divinité voit avec plaisir les souffrances de ses créatures, étoit

extrême ; mais leur conduite étoit conséquente. Si Rutilius avoit vécu dans le douzième siècle, qu'auroit-il dit de leurs successeurs, qui avoient mis en œuvre la pauvreté volontaire & l'humilité, pour acquerir l'estime des peuples, & qui avoient profité de cette estime pour s'approprier des souverainetés temporelles. & la moitié des richesses de l'Europe ?

Décembre 20.] — J'ai lu le *Journal des Savans*, pour les mois de Janvier, Février, & Mars 1763. Je ne saurois dire combien je suis content de ce Journal; le savoir, la précision, & le bon goût en font le caractère; mais j'aime surtout un ton qui lui est unique, un ton de modération, d'impartialité, qui distingue avec sureté & avec plaisir les beautés d'un ouvrage, & qui en relève les défauts avec beaucoup de sang froid, & même de tendresse. Ce Journal, le père de tous les autres, en est à present le meilleur. Il doit même avoir nouvellement acquis des travailleurs. Je voudrois connoître celui à qui nous devons un morceau excellent, c'est l'analyse & la critique de la nouvelle tragédie de Zelmire. On ne peut souhaiter à ce Journal qu'un peu plus de hardiesse & de philosophie ; mais il est fait sous les yeux du Chancelier.

Décembre 23.] — J'ai lu deux morceaux de Virgile, très-intéressans pour la géographie; *le Catalogue de l'Armée de Turnus*, *L. vii.* 641 — 817; & *celui des Secours qu'Enée tira de l'Etruire*, *L. x.* 163 — 214; pour les réflexions que cette lecture m'a fait naître *V. No. I.* de mon nouveau Recueil d'Observations.

24.] — J'ai lu dans la même vue le Catalogue de l'Armée Romaine avant la bataille de Cannes, par *Silius Italicus*, *Punic. L. vii.* 334 — 623. Je l'ai relu

enſuite une ſeconde fois, plutôt pour le graver dans ma mémoire, que pour me ſatisfaire l'imagination. *V. No. II.*

25.] — J'ai lu *la cinquième Satyre du premier Livre d'Horace.* C'eſt ſon voyage de *Brunduſium.* C'eſt toujours le poëte qui m'a occupé, moins que le géographe. Ce voyage m'a fait faire quelque réflections ſur ceux des anciens en général. Je les ai raſſemblées, *V. No. III.* & l'on peut voir avec combien peu de fondement, Addiſon a apprécié les journées ordinaires d'un Seigneur Romain à quatorze milles.

Décembre 26.] — J'ai lu pluſieurs *Diſſertations dans le vingt-ſixième tome des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres*, qui pouvoient avoir du rapport avec mon objet actuel. — *Mémoire ſur le Mille Romain, par M. d'Anville, p.* 346 — 362. Ce ſavant le forma ſur le réſultat d'un grand nombre de meſures particulières, priſes ſur la voie Emilienne, & dans les environs de Milan, & donne au mille Romain 756 toiſes de longueur. — *Remarques ſur quelques Points de l'ancienne Géographie, par M. de la Nauze, p.* 362—397. Il s'agit, 1. De la diſtance de Rome à Aricia; elle étoit certainement de 16 milles Romains de 128 ſtades. Si Strabon lui aſſigne 160 ſtades, il faut s'en prendre à ſon ignorance, ou à celle de ſon copiſte, & nullement à un ſtade particulier qu'il n'a point employé dans les environs de Rome. 2. Pline ſe trouve d'accord avec Strabon, quand il fait la traverſée de *Hydruntum*, à la côte d'Epire, de 50 mille Romains. 3. Il y avoit deux eſpèces de ſtades; l'ancien étoit de dix au mille, le moderne n'étoit que de huit. La diſtinction paroit néceſſaire. Malheureuſement elle ne fait que mettre

l'incertitude à la place des difficultés. 4. Jusqu'au temps d'Auguste, on comptoit les milles depuis les portes de Rome: le milliaire 1, qu'on y trouvoit n'étoit qu'un mille commencé. Lorsque ce prince eut établi le milliaire doré dans le Forum, celui des portes devint un mille révolu, mais un mille imaginaire qui en contenoit deux ou trois.

Décembre 27.] — J'ai lu *le Mémoire de l'Abbé Barthélémy sur les anciens Monumens de Rome, p.* 579—611, *du vingt-sixième tome des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.* Il est plein de goût, d'érudition, & de bon sens, digne de ce savant aimable que j'ai beaucoup connu à Paris. J'assistai l'année passée à la rentrée de son académie après la fête de Pacques. L'Abbé Barthélémy devoit lire un discours sur la langue Cophte. Nous le savions d'avance, & chacun blâmoit ce choix d'un sujet épineux, qui ne paroissoit fait que pour les assemblées particulières. On vit avec un plaisir mêlé de surprise, combien notre Abbé le rendoit intéressant aux femmes & aux gens du monde, qui l'écoutoient, par les graces de son style, par la finesse de sa critique, & par ses principes justes & lumineux.

30.] — Il ne me restoit plus rien à lire sur l'ancienne géographie de l'Italie, sinon ce que Strabon en a écrit. J'en ai lu *L. iv. p.* 139 — 144, *& L. v. p.* 145 — 157, dans la version Latine de Xylandre, revue par Casaubon. Strabon y parcourt la Vénétie, la Gaule Cisalpine, les Alpes, la Ligurie, l'Etrurie, & l'Umbrie.

Décembre 31.] — J'ai lu *Strabon, Geograph. L. v. p.* 157 — 173, *& L. vi.* 174 — 199; en sautant seulement la partie qui regarde la Sicile. J'ai toujours

admiré la variété des connoissances & le grand sens de Strabon. L'antiquité nous a laissé des ouvrages plus brillans, mais je n'en connois aucun de plus utile & de plus instructif.

1764, Janvier 1.] — J'ai commencé pendant le mois de Janvier les Fastes d'Ovide, dans l'édition du Dauphin. Comme je veux faire succéder à la géographie, les médailles & les antiquités, ce poëme didactique, qui renferme toute la mythologie Romaine, m'a paru une bonne introduction à l'une & à l'autre de ces études. Comme ouvrage de poésie, il n'a point soutenu l'idée avantageuse, que les éloges des anciens & des modernes m'en avoient donnée; mais ce n'est pas ici que je dois m'expliquer là-dessus. L'édition est de Daniel Crispin, Suisse de nation, attaché à la personne du Dauphin. Que l'évêque Huet a eu raison de se plaindre du choix qu'on fit des sujets, pour exécuter l'idée heureuse de M. de Montausier! Cette édition est assez belle, bien imprimée, & corrigée avec soin. Le libraire a fort bien exécuté sa tâche; mais que de choses à reprendre dans celle de l'éditeur! Les notes sont au-dessous de la critique. Elles ne serviroient qu'à un écolier, encore pourroient-elles l'égarer souvent, tant elles sont mal faites. Il ne leur manquoit que le ridicule d'un cortége de morale, & même de théologie à la suite d'un poëte libertin & Payen. Leur auteur a eu grand soin de le leur donner de temps en temps. L'interprétation auroit pu être utile, en substituant des mots communs à des mots peu connus, & des tours simples à des tours poétiques. L'interprétation de Crispin est à la fois prosaïque & ampoulée, aussi peu propre à faire

comprendre les beautés d'Ovide, qu'à rendre son sens littéral. On a déjà remarqué que ces indices énormes, qui font un quart des éditions Dauphines, devoient servir à dévoiler les finesses & les tours particuliers à une langue, ou à un auteur, & non pas à compter combien de fois il a employé *& ou que* dans leur signification simple & usitée. M. Crispin a mis à la tête des Fastes un calendrier ancien. Il avoue qu'il ne répond pas à celui d'Ovide, mais il n'avoit pas le temps de les concilier. Tout déroute un lecteur de cette édition, jusqu'à l'usage de numéroter les vers par page, au lieu de le faire par livre; ce qui empêche de vérifier la moindre citation.

J'ai lu *quatre tomes de la Bibliothéque Raisonnée, le xxxvi, xxxvii, xxxviii, & xxxix.* Comme je n'ai plus entre les mains le *trente-sixième tome*, & qu'il ne m'en est même resté qu'une idée assez confuse, je ne parlerai que d'une pièce originale qui m'a beaucoup plu. C'est *une Dissertation savante & curieuse contre le Prétendu Martyre de la Légion Thébéenne.* Il fait valoir avec beaucoup de force le silence des contemporains, & les défauts de vraisemblance dans l'histoire même. Il cherche l'origine d'une fable qui a été si utile à l'église de St. Maurice, en Valais, & la suit jusqu'au temps d'Eucher, évêque de Lyon, qui a vecu un siècle & demi après Diocletien, & qui l'a racontée le premier, sur une tradition vague & obscure. Il paroit qu'un officier & quelques légionnaires avoient souffert le martyre vers ce temps-là en Syrie, mais qu'en passant en Occident, ils étoient devenus une légion entière, composée uniquement de Chrétiens.

Le *trente-septième tome de la Bibliothéque Raisonnée* contient: *Lettre sur le Genre de Nourriture des premiers Hommes*: c'est une question aussi oisive qu'elle est vague & obscure. Je ne vois point de nécessité de leur faire quitter les végétaux de si bonne heure. La terre a du être peuplée avec lenteur par les hommes & les animaux; pendant long temps elle fournissoit à toutes les races différentes, une nourriture abondante, sans qu'elles fussent obligées de se dévorer mutuellement. A la fin les animaux étoient devenus à charge à l'homme, qu'ils menaçoient d'affamer. Mais il a fallu un danger pressant, pour l'engager à surmonter l'horreur naturelle, que le meurtre & le carnage nous inspirent. Ne donnera-t-on que quatre ou cinq siècles à toutes ces révolutions? — *Description de l'Orient, par M. Pococke*; savante & curieuse; *premier & deuxième Extrait.* On voit dans la Thébaïde les maisons des premiers hommes, creusées dans le roc. La magnificence perfectionna les ouvrages de la nécessité. Mais l'art des Egyptiens n'avoit aucune rapport à celui des Grecs. L'un, asservi aux proportions, avoit l'air libre & hardi; l'autre, abandonné au caprice des ouvriers, paroissoit extravagant plutôt qu'original. — *Commerce Epistolaire de M. M. Leibnitz & Jean Bernoulli.* C'est un plaisir d'étudier ces deux génies puissans, de voir la force & la profondeur de l'un, la variété, l'étendue, & la pénétration de l'autre. — *Histoire de la nouvelle France, par le Pere Charlevoix*: bien écrite, curieuse, & infidelle. — *Histoire de Louis XI. par M. Duclos.* Louis XI. nous intéresse très peu; son siècle nous intéresse beaucoup Aussi M. Duclos a-t-il

négligé le siècle pour n'envisager que le prince. — *Les Géorgiques de Virgile, en Anglois, par M. Martin*: utiles pour connoître la botanique de Virgile.

Le trente-huitième tome de la Bibliothèque Raisonnée contient: *Mélange Harleien, tome iii.* J'y vois le procès de Nicolas Antoine, brûlé à Geneve en 1632, non point pour avoir inventé une hérésie nouvelle, mais pour avoir préféré le Judaïsme au Christianisme. C'est le pendant de l'Histoire de Servet. — *Description de l'Islande, de M. Anderson.* Quel pays & quelles mœurs; ses habitans cependant, n'y renoncent qu'avec la vie. — *La Nécessité du Culte Public, par M. de la Chapelle contre une Lettre anonyme.* L'antagoniste de M. de la Chapelle est un ministre dans le Pays-de-Vaud, nommé Allamand, & un des plus beaux génies que je connoisse. Il a voulu embrasser tous les genres; mais c'est la philosophie qu'il a le plus approfondie. Sur toutes les questions il s'est fait des systèmes, ou du moins des argumens toujours originaux & toujours ingénieux. Ses idées sont fines & lumineuses, son expression heureuse & facile. On lui reproche avec raison trop de rafinement & de subtilité dans l'esprit, trop de fierté, trop d'ambition, & trop de violence, dans le caractère. Cet homme, qui auroit pu éclairer ou troubler une nation, vit & mourra dans obscurité. Il est singulier, qu'il n'ait presque rien écrit, que deux petits ouvrages de commande. — *Voyage en Egypte, par le Sieur Granger*: hardi, mais très superficiel. Les canaux des anciens rois portoient les eaux du Nil, & l'abondance dans tous les cantons de l'Egypte. Les Turcs ne les entretiennent point. Le pays a perdu

sa fertilité, & le Sieur Granger donne le démenti à toute l'antiquité qui dit qu'il la possédoit autrefois. — *Poëme de Pierre d'Ebato, sur les troubles de la Sicile, sous l'empereur Henry VI. tiré de la Bibliothéque de Berne, par M. Engel*: il est assez curieux. Dans les siècles barbares la poësie tient lieu d'histoire. Aussi en a-t-elle l'exactitude. — *Lettres d'un François*, oui: *sur les Anglois*, non. Le pauvre Abbé le Blanc!

Le *trente-neuvième tome de la Bibliothéque Raisonnée* contient: *Lettre d'un Bibliothécaire de Geneve, sur une Bulle singulière de Clement VI.* Singulière en effet. C'est une permission, accordée l'an 1354, à tous les confesseurs de tous les rois de France, de dispenser le prince des sermens qu'il ne pourroit tenir sans quelque incommodité. Le bibliothécaire fait des réflexions & des recherches, qui repandent beaucoup de lumière sur l'authenticité, le caractère, l'objet & le style de cette bulle. La lettre est écrite avec goût & moderation. — *Amintor & Théodora, par M. Mallet.* Si mon ami a jamais une gloire poëtique, c'est cet ouvrage qui la lui donnera. M. Maty avoit fourni cet extrait dont Mallet fut si content, qu'il rechercha aussitôt son amitié. C'est une anecdote que je tiens de tous les deux. — *Voyage de la Gothie Occidentale, par M. Linnæus; & celui de la Siberie, par M. Gmelin*: ces deux expéditions, la dernière surtout, qui a ouvert un monde inconnu, font bien l'éloge des souverains du Nord. — *Oeuvres de Virgile, avec les Commentaires de N. Heinsius & de Pierre Burman*: c'est la meilleure édition de Virgile & de Servius, comme elle est la dernière. — *Poésies de M. de Haller, traduites de l'Allemand.* Une imagination

riche, une énergie de ſtyle, & un ton de philoſophie, dont il a trouvé à propos de ſe défaire. *Théorie des Sentimens agréables, par M. de Pouilly.* L'unité & la variété ſont les ſources de nos plaiſirs. L'idée me paroit juſte; mais elle n'eſt point ni aſſez neuve, ni aſſez préciſe pour en faire un livre. J'ai lu auſſi les *Lettres de Lady Mary Wortley Montague*, qui viennent de paroître. C'eſt la relation d'un voyage où elle ſuivit ſon mari ambaſſadeur à Conſtantinople. Elles ſont aſſez légères & amuſantes. Ce que j'aime le mieux, c'eſt ce qu'elle dit de l'intérieur des maiſons, où jamais homme n'a pénétré. Elle veut que les femmes Turques ayent beaucoup de liberté, & qu'elles ſortent ſeules à pied & voilées, tant qu'elles veulent, ſous le prétexte d'aller au bain ou à la moſquée. Les Turcs n'épouſent qu'une femme; ſi quelqu'uns ſe ſervent de la permiſſion d'avoir des eſclaves concubines, le public les regarde comme des libertins, & leurs femmes n'habitent point avec eux. Elle avoit étudié la langue Turque, & paroit faire beaucoup de cas & de leur muſique, & de leur poëſie. On s'apperçoit à peine que les mœurs, les uſages, ou le génie des Grecs, ayent changé depuis le temps d'Homere.

Février 1.]—J'ai lu *les Faſtes d'Ovide, L. iv. p.* 599—610. La fête de Palilia (très diſtinguée de celle de la fondation, quoiqu'elles tombaſſent l'une & l'autre le même jour, 21 April) paroit l'occuper beaucoup. Que l'eſprit humain eſt extravagant! Purger un peuple! & le purger encore avec le ſang d'un cheval, la gouſſe d'un féve, & les cendres des entrailles d'un veau tué dans le ventre de ſa mère, & conſumé ſur l'autel de Veſta! Ovide diſculpa fort bien le fondateur

teur de la ville, du crime de fratricide. Rémus ne fut tué qu'en conséquence d'un ordre général, & très sage, que son frère avoit donné, & que ce prince viola sans le savoir. Si Romulus parut indifférent à sa mort, c'est qu'en législateur il vouloit profiter d'un accident malheureux, pour donner à ses loix un caractère sacré & inviolable, qui leur étoit très nécessaire dans une république naissante.

Février 2.]—J'ai lu *les Fastes d'Ovide*, *L. v. p.* 610—620. Tout ce qu'il raconte des différentes étymologies du mois de Mai, est curieux & bien dit. J'y distingue sans peine une allégorie Orientale, une fable Grecque, & une tradition Romaine. L'idée de faire sortir les dieux du chaos, & de placer la *Majesté* sur le trône de l'Olympe, pour y former la hiérarchie céleste, est d'une extravagance sublime. Le tableau des Muses est bien frappé; mais pourquoi ne pas se souvenir, que des déesses infaillibles doivent toujours être du même sentiment?

9.]—J'ai lu *les Fastes d'Ovide*, *L. v. p.* 620—630. Il raconte l'origine des jeux Floraux, de la façon la moins déshonorante pour sa réligion. En effet il est difficile qu'un peuple ait dressé des autels à une courtisanne. C'est assez qu'on ait fait danser des filles nues, en l'honneur d'une déesse à laquelle on croyoit déjà. Il est vrai que toutes les cérémonies ne respiroient que la débauche; mais la saison des fleurs a toujours inspiré des idées libertines, à des peuples & à des hommes qui ignoroient très surement l'histoire de la courtisanne *Flora*. Pourquoi chercher dans la fable, ce qu'il faut puiser dans la nature?

J'ai lu *les Fastes d'Ovide*, *L. v. p.* 630—643. Tout

s'annoblit sous le pinceau du poëte. Neuf féves noires qu'on jete derrière soi, ne sont pas un tableau bien relevé. Cependant Ovide a su leur donner un air de solemnité, & même de sublime. Il se sert surtout de ce coloris foible & incertain qui rend les objets plus terribles, en ne les montrant qu'à demi & d'une façon confuse; le silence & les ténèbres de la nuit, & l'ombre qui nous suit à pas légers, mais qu'on ne peut se retourner pour voir: tous ces traits me paroissent de ce genre qui a été si bien indiqué par M. Burke **. Le temple de Mars Ultor a du être magnifique. Le culte des Payens avoit au moins plus de justesse que celui des Catholiques. Mars le Vengeur punit les meurtriers d'un grand guerrier, son descendant. C'est bien plus naturel qu'un apôtre, ou qu'un hermite qui se mêle de faire donner la victoire dans une guerre, où encore il ne sera question que d'intérêts politiques.

Février 6.] — Je suis entré à la bibliothéque pour consulter l'article *Flora* du Dictionnaire de Bayle. Lactance n'a que trop imité les pères de son siècle. Les jeux Floraux, fondés l'an 514, célébrés de temps en temps, devenus annuels en 580, par un arrêt du sénat, & payés de l'argent des amendes, ressemblent peu à la disposition testamentaire d'une courtisanne.

Février 7.] — J'ai lu *les Fastes d'Ovide*, *L. vi. p.* 648—687; la fin de ce livre, & de la partie de l'ouvrage que le temps a épargné. Les six autres livres qui achevoient l'année & le calendrier Romain, ne subsistent plus. Le début du sixième livre est très beau; la dispute des trois déesses n'en vaut que mieux, pour être empruntée de celle de Paris, & du Mont Ida. La harangue de Junon est aussi un peu moulée sur

celle du premier livre de l'Eneïde; mais l'aimable Hébé s'exprime avec des graces qui n'appartiennent qu'au poëte.

8.] — J'ai lu *une petite brochure de trente-huit pages, par Jean Jacques Rouſſeau:* c'eſt un extrait des argumens de Platon contre la poëſie imitative, & ſurtout le théâtre. Ils devoient plaire au citoyen de Geneve; mais comment a-t-il pu adopter ce tiſſu de ſophiſmes métaphyſiques? Toute la première partie, qui roule ſur le plus de juſteſſe de l'imitation, eſt d'une fauſſeté & d'une foibleſſe qui m'a étonné. Vers la fin, ſes raiſonnemens deviennent un peu plus ſpécieux. Je conviens que le théâtre, & ſurtout le théâtre d'Athenes, a quelques fois peint ſes héros trop foibles & trop ſenſibles à leurs malheurs, mais auſſi il faut accorder quelque choſe à l'humanité, qui gémit en ſecret, ou qui dépoſe ſes ennuis dans le ſein d'un ami. Les ſpectateurs ſont les confidens du poëte, mais ils ne le ſont pas du perſonnage.

Février 9.] — En attendant la ſuite de la *Bibliothéque Raiſonnée*, j'ai lu *l'excellent Traité ſur le Choix & la Méthode des Etudes, par l'Abbé Fleury*; *à Paris* 1753, *in* 12*mo. pp.* 364. Tout y reſpire l'amour de la vérité & de la vertu, joint à cette raiſon juſte & lumineuſe, à ce bon ſens perfectionné, qui eſt bien plus rare que l'eſprit, & preſque autant que le génie. L'auteur étoit Catholique & Prêtre; mais ce défaut ne ſe fait ſentir qu'à ceux qui ne le ſont pas. Il commence par l'hiſtoire des études, dont il fait un beau tableau. Les Grecs ſeuls ont eu un ſyſtème d'éducation philoſophique & nationale. La vertu & la juſteſſe d'eſprit des Romains, leur ont tenu lieu de cette théorie exacte.

Les études des barbares du Nord, étoient auſſi barbares qu'eux. Aux ſiècles d'ignorance ont ſuccedé ceux d'une ſcience prétendue de la philoſophie d'Ariſtote, les Arabes, & les Scholaſtiques. Les humaniſtes du quinzième ſiècle ont rappelé la connoiſſance des anciens. De toutes ces méthodes il s'eſt formé un cahos d'études, qui regne dans nos colléges, mais qui eſt ſans ſyſtème, ſans ordre, & ſans utilité. L'Abbé Fleury, qui veut toujours ramener les ſciences du ciel à la terre, lui ſubſtitue un plan court, mais raiſonné, le ſoin de l'ame & du corps avec la connoiſſance des loix & des affaires économiques. Un François a raiſon de compter l'hiſtoire & la politique, parmi les études qui ne ſont que curieuſes pour un particulier. Le citoyen d'un état libre les regarderoit comme néceſſaires. L'Abbé Fleury a ajouté à ce traité un diſcours ſur Platon. Il mépriſe beaucoup ſa phyſique & ſa métaphyſique; mais il fait les plus grands éloges de la logique, de la morale, du ſtyle & de la méthode de ce philoſophe.

Février 10.] — J'ai revu avec ſoin les ſix livres des *Faſtes d'Ovide*. Les réflexions auxquelles cette lecture a donné lieu, ſe trouvent raſſemblées dans mon Recueil d'Obſervations, *No. IV.*

11.] — J'ai commencé un charmant petit ouvrage, ſur les médailles anciennes, par M. Addiſon. — *Dialogues upon the Uſefulneſs of Ancient Medals, dans le troiſième tome de ſes Oeuvres, à Londres*, 1746: j'en ai lu p. 1 — 113. Il cherche les différentes eſpèces d'utilités qu'on peut trouver dans l'étude des médailles; il s'arrête au rapport frappant entre pluſieurs de leurs revers, & les déſcriptions des poëtes Latins.

Dans cette vue il parcourt deux suites de médailles; l'une des êtres allégoriques, & l'autre des symboles énigmatiques. Chacune lui fournit une vingtaine d'exemples. Les passages parallèles des poëtes sont choisis avec goût, & les réflexions de l'auteur sont remplies d'esprit & de sagacité. Personne n'avoit retiré plus de fruit de l'étude des Belles Lettres que M. Addison. Ses ouvrages ont beaucoup contribué à former la langue & la littérature Angloise.

12.] — J'ai achevé l'ouvrage d'Addison. *Dialogues upon the Usefulness of Ancient Medals*, p. 113 — 167. Les planches des médailles en occupent encore 68. La troisième suite d'exemples est tirée des représentations des pays sur les médailles. Elle est curieuse. M. Addison employe un troisième entretien à faire le parellèle un peu flatté des anciennes médailles avec les modernes. Cet auteur débute fort bien, les caractères des personages sont bien marqués; tout y respire une conversation d'amis libres, polis, & savants; mais il auroit tout aussi bien pu donner aux deux derniers entretiens le nom de lettres, d'essais que de dialogues. L'épitre de Pope est digne de lui; mais cette inscription de la médaille imaginaire de Craggs, inscription en six grands vers, auroit été peu goûtée par Addison [*]. On ne fait pas l'éloge d'un ouvrage didactique, en négligeant le plus important de ses préceptes.

J'ai commencé *le bel ouvrage de M. Spanheim, de Præstantia & Usu Numismatum, en deux Volumes in 4to. Amsterdam*, 1671. Ce n'est pas la meilleure édition mais je m'en sers en attendant celle de Londres de 1708, que je fais venir de Geneve. J'ai lu *la Préface & la Dissertation I p.* 1—49; sur la beauté & les agrémens

de la ſcience numiſmatique ; & *la Diſſertation II. p.* 49 — 68, ſur les ſecours que les grammairiens y trouvent pour déterminer le caractère & l'orthographe des langues de l'antiquité. J'ai achevé quelques réflections ſur les *Faſtes d'Ovide*, *V. No. IV.* de mon Recueil d'Obſervations.

Février 13.] — J'ai écrit quelques remarques ſur les êtres allégoriques des médailles, *V.* No. *V.* de mon Recueil.

J'ai lu *Spanheim de Uſu & Præſtantia Numiſmatum, Diſſert. II. p.* 68 — 93. C'eſt une ſuite de ſes obſervations grammaticales. Elles ſont curieuſes, mais un peu ſéches. Spanheim oublie un peu ſa politeſſe pour relancer Triſtan. Il eſt vrai que ſa mépriſe étoit des plus lourdes.

J'ai achevé *le quarantième tome de la Bibliothéque Raiſonnée :* j'y trouve *Traité ſur le Sénat Romain, par le Docteur Middleton.* La queſtion ſur la méthode d'entrer dans ce corps, me paroit des plus ſimples. Les rois, les conſuls, & les cenſeurs y nommoient : mais comme ils y mettoient toujours les queſteurs, leur pouvoir diminuoit, à meſure qu'ils ſe multiplioient, & il ſe trouva reduit à une pure formalité, lorſqu'ils furent devenus aſſez nombreux pour recruter le ſénat tout ſeuls.—*Hiſtoire de la Suede, par M. Dalin, en Suédois.* Ce pays eſt nouveau ; il y a deux mille ans que les montagnes de la Suede, & encore plus celles du Danemarc, ne formoient qu'un archipel de petites îles entrecoupées de canaux & de détroits. La mer s'eſt retirée, & ſe retire tous les jours dans la proportion d'environ cinquante pouces par ſiècle. On croit même que l'océan, beaucoup plus étendu

dans le commencement de l'empire Romain, s'étoit ouvert une communication avec la mer Caſpienne. Cette circonſtance, & un climat moins rigoureux alors, rendoit les émigrations des Scythes beaucoup plus faciles. La colonie la plus célèbre y paſſa vers l'an 100, ſous la conduite d'Odin, Scythe des bords du Tanais. Ce légiſlateur du Nord s'établit à Upſal, le ſiège de la religion & de l'empire. Ses ſucceſſeurs, rois, pontifes, maîtres d'un beau pays, & reſpectés des autres rois de la nation, y regnèrent juſqu'en 870; ſa race ne s'éteignit en Norvege qu'en 1060.

Février 15.] — J'ai lu *Spanheim, de Præſtantia Numiſmatum, Diſſert. II. p.* 93 — 112. C'eſt un peu trop une déclamation ſur la morale & la politique des médailles, aſſez ennuyeuſe, quoique l'auteur y ait enchaſſé tous les termes numiſmatiques. Pourquoi juſtifier la lâcheté du ſénat qui détruiſoit, autant qu'il pouvoit, le ſeul frein qui reſtoit encore a ſes tyrans? Ils les louoient (dit-on) pour leur tracer la route de la vertu & de la gloire. Cette excuſe étoit bonne la première année de Domitien, mais elle ne valoit rien la quinzième. Et puis quels éloges nouveaux avoient-ils pour Trajan?

16.] — J'ai lu *Spanheim, de Præſtantia Numiſmatum, Diſſert. II. p.* 112 — 122, *& Diſſert. III. p.* 122 — 166. Les lumières que les repréſentations des animaux ſur les médailles peuvent fournir à l'hiſtoire naturelle, y ſont étalées. J'y ai vu avec plaiſir la preuve de ce que j'avois avancé dans *mon Eſſai*, ſur les ſpectacles du Cirque & de l'Amphithéâtre.

J'ai achevé le *quarante & unième tome de la Bibliothéque Raiſonnée*. J'y trouve *Voyage de Monſ. Anſon*,

premier & deuxième Extrait. Je connois peu de livres auſſi amuſans; mais le portrait du chef eſt bien flatté. Cet homme, élevé enſuite aux premières places, n'a point ſoutenu le fardeau de ſa renommée. Il ne lui eſt reſté que celui de choiſir & d'employer le mérite. Brett, Saunders, Rodney, Keppel, ſont du nombre de ſes élèves. — *Traité ſur les Miracles, par M. le Moine:* un pareil ouvrage affoiblit la religion qu'il veut appuyer. Nous ſommes bien faits pour appercevoir l'étendue de la puiſſance de la nature, & des anges! Connoiſſons-nous ſeulement celle de nos ſemblables? — *Les Mœurs.* On ne peut plus accuſer les ennemis de la révélation, de n'être pas les amis de la religion naturelle. Le pauvre Touſſaint fait à preſent la Gazette de Bruxelles. Quel emploi pour un philoſophe! — *Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en Médecine, par M. de la Metrie:* c'eſt une ſatyre mordante, ingénieuſe, & ſavante; contre la faculté de Paris, & ſurtout Aſtruc, Sylva, Chirac, & Winſlow.

Février 17.] — Matinée perdue. J'ai cependant trouvé moyen de lire *Spanheim, de Præſtantia Numiſmatum, Diſſert. III. p.* 166 — 196: c'eſt une ſuite du même ſujet; des panthères, des ſerpens, & des dauphins. L'article des ſerpens ſurtout, les miniſtres des oracles, & les génies tutélaires, eſt curieux.

Février 18.] — Ce ſoir j'ai lu un conte en vers, que Voltaire vient de faire, & qu'on m'a prêté. *Ce qui plait aux dames*; c'eſt l'autorité. L'idée eſt empruntée de *la Femme de Bath, de Pope.* Le conte eſt d'ailleurs un peu diffus, & les vers n'ont point cette légèreté, & ce naturel, qui eſt ſi eſſentiel. On m'a prêté en même temps *l'Eloge du Duc de Sully, par M. Thomas:* pièce qui a remporté le prix de l'académie Françoiſe.

19.] — Au lieu de continuer Spanheim, j'ai repris mon *Recueil Géographique sur l'Italie*, qu'il faut expédier. J'en ai écrit deux pages & demie sur l'Etrurie.

J'ai achevé *l'Eloge du Duc de Sully*. M. Thomas est un grand orateur. Quelle force dans la pensée! quelle rapidité dans le style! Il a l'ame d'un citoyen, l'esprit d'une philosophe, & le pinceau d'un grand peintre. C'est Démosthène, mais Démosthène qui a sacrifié aux graces. On y trouve, avec toute la pompe de l'éloquence, la précision des détails, qui ne sont jamais petits, quand ils sont bien choisis, & bien rendus; & la fidélité historique qui ne peut qu'embellir l'éloge de tout homme qui en mérite un. Le parallèle de Colbert & de Sully, bien loin d'être flatteur pour son héros, ne lui est pas équitable. On compare trop les difficultés que ces deux ministres ont eu à surmonter. Faut-il comparer les horreurs de la ligue, quarante ans de guerres civiles, le fanatisme & l'indépendance maîtres de tous les esprits & 800 millions de dettes, avec les caprices de la Fronde, quelques concussions de Mazarin, & une nation sans chef, sans principes de revolte, & lassée des désordres domestiques. M. Thomas ne se souvient pas toujours que l'éloge est un genre mitoyen entre l'histoire & l'oraison funèbre; peut-être même que son style fort sublime & nourri des images les plus justes & les plus hardies, auroit pu se passer de la comparaison, de l'apostrophe, & de toutes les figures, qui ne conviennent parfaitement qu'à la poésie. Je suis sûr qu'il auroit mieux fait de ne point faire contraster les opérations de Sully avec celles de la sagesse

éternelle. C'eſt un ſublime toujours faux, qui ne peut que ravaler les deux objets de la comparaiſon.

Février 20.]—J'ai écrit une page & demie *du Recueil Géographique*, ſur le Tybre & les rivières qui s'y jetent.

J'ai achevé le *quarante-deuxième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* A ne conſidérer que *le Voyage de la Baye d'Hudſon, par M. Ellis*, on ne peut douter de l'exiſtence du paſſage tant recherché du Nord Oueſt. En tout cas la compagnie en empêchera toujours la découverte. — *Eſſai ſur la Marine des Anciens, par M. Deſlandes.* Jamais les anciens n'ont connu que les trirêmes, ou les vaiſſeaux de guerre à trois ponts, chaque pont garni de rames de longueurs différentes. Les quadrirêmes, &c. n'étoient que des ponts ſupérieurs garnis de machines, mais ſans rames.—*Expoſition des Découvertes de Newton, par M. Maclaurin:* ouvrage admiré de tous les mathématiciens. J'eſpère y ajouter un jour un ſuffrage éclairé. — *Relation d'un Voyage au Pérou, par M. Bouquer.* Les Cordilières forment la chaine de montagnes la plus haute de la terre. Le ſommet du Chimboraco eſt élevé de 3217 toiſes, au-deſſus de la mer; & à 2400 toiſes la neige ne fond plus. La province de Quito eſt un vallon des Cordilières, & cependant ſes habitans ſont les plus élevés qu'on connoiſſe. Les monumens qui ſubſiſtent encore, ne permettent point de douter ſur la grandeur des Incas. On voit encore les traces de la chauſſée de 400 lieues de Cuſco à Quito. — *Mélange Harleien, tome vi.* On y trouve la ſuite d'une pièce, où regne la bonne philoſophie. De l'axiome que l'Etre Eternel ſe ſuffit à lui-même,

on déduit une religion sans superstite, sans contradictions, & sans peines éternelles. — *Voyage en Turquie & en Perse, par M. Otter:* curieux, mais bien sec. — *La Vie heureuse, par M. de la Metrie:* c'est un fou, qui empoisonne en riant. — *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle.* La superstition intolérante est encore plus dangereuse que l'impiété.

Février 24.]—J'ai écrit une page & demie du *Recueil Géographique sur l'Ombrie.* Je commence à mettre dans le détail de chaque région, un ordre qui me sera très-utile.

25.] — J'ai achevé le *le quarante-troisième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Leibnizii Protogea:* ouvrage posthume d'un grand homme, sur la structure primitive de la terre. Tout étoit cahos. Un incendie fondit la masse, & les matières différentes acquirent leur dégré de solidité, depuis la vitrification des pierres précieuses jusqu'à la fluidité des eaux, à proportion du temps qu'elles ont mis à se refroidir. — *Histoire du Stathouderat, & celle du Parlement d'Angleterre, par l'Abbé Raynal.* Ses portraits sont remplis de très-jolies antithèses. — *Histoire de Jovien, par l'Abbé de la Bletterie, avec la Traduction de quelques Ouvrages de Julien.* Quelle littérature, quel goût, & quelle élégance! J'ajoute, & quelle modération! Julien étoit Payen, & l'Abbé ne hait que les Jésuites. — *L'Esprit des Loix.* Qu'en dire ici? — *Le Roi Patriote.* Milord Bolingbroke avoit de la force & de l'élévation dans l'esprit, mais il est petit philosophe. — *Recherches libres sur les Miracles, par le Docteur Middleton.* Cet homme avoit bien de la netteté & de la pénétration. Il voyoit bien jusqu'où l'on pouvoit pousser les

conséquences de ses principes, mais il ne lui convenoit pas de les tirer.

Février 26.]—J'ai écrit trois pages de mon *Recueil Géographique*, au chapitre du *Samnium*. J'ai achevé *le pays des Sabins*, & une partie de *celui des Marses*.

27.]—J'ai écrit deux pages de mon *Recueil Géographique*, au chapitre du *Samnium*, sur le lac *Fucinus*, le pays des *Equi*, & celui des *Peligni*.

J'ai aussi lu mon *Spanheim*, *de Usu & Præstantia Numismatum*, *Dissert. III. p.* 196—245. Il y est question des animaux fabuleux, du sphinx, de l'hydre, des syrènes, des oiseaux Stymphalides, du phœnix, &c. On voit cependant que l'esprit des Grecs, tout romanesque qu'il étoit, a moins inventé qu'il n'a embelli. Le sphinx n'étoit dans l'origine qu'une guenon d'Ethiopie, dont les habitans de la Thébaïde firent le symbole du mystère, & qu'ils plaçoient aux portes de leurs temples.

28.]—Je n'ai lu de *Spanheim* que *Dissert. III. p.* 245—253. Il y est question des animaux monstrueux & hyéroglyphiques, dont les noms sont inconnus.

J'ai achevé *le quarante-quatrième tome de la Bibliothéque Raisonnée*. J'ai ai trouvé *Histoire des Papes, par Bower; premier & deuxième Extrait*. Les commencemens de Rome Chrétienne, sont pour le moins aussi obscurs & fabuleux que ceux de Rome Payenne. On a reproché à l'auteur d'avoir fait une compilation partiale & indigeste des Papes. C'est un fripon démasqué, qui a joui pendant vingt ans de la faveur publique, pour avoir quitté une secte à laquelle il tenoit encore, & pour avoir été conseiller de l'inquisition dans la ville de *Macerata*, où il n'y a point

d'inquisition. — *Voix libre d'un Citoyen.* Quand un roi Polonois écrit sur la constitution de sa patrie, on est surpris de ne voir que les lieux communs d'un rhéteur, & les visions impraticables d'un spéculatif de cabinet. — *Traité sur les Systèmes, par l'Abbé de Condillac.* Il est très finement pensé ; mais l'Abbé de Condillac confond quelquefois les vérités de théorie, qui peuvent découler de quelques principes généraux, & les arts pratiques, qui demandent encore les talens, l'experience, &c. & dont quelques uns par leur nature sont beaucoup plus incertains. — *L'Asiatique Tolérant.* Des vérités importantes & communes, exprimées avec beaucoup de hardiesse. — *L'Art de faire éclorre les Poulets, &c. par M. de Réaumur.* Celui-ci est sur & facile. Cet homme me feroit aimer l'histoire naturelle. Quel instinct que celui du Poulet, qui travaille pendant une demi-journée à l'ouvrage difficile de sa propre naissance ! — *Essai de Philosophie Morale, par M. de Maupertuis :* non ; tu ne me feras pas haïr la vie.

Eloge de M. de Schultens. Ce savant a trop préféré les Hébreux aux Arabes.

Mars 1.] — J'ai lu *Spanheim, Dissert. IV. p.* 253 — 265. Des animaux il passe aux plantes, & surtout au lotus, dont les Egyptiens couronnoient souvent sur les médailles leurs rois, leurs dieux, & leurs animaux sacrés.

2.] — J'ai lu *Spanheim, Dissert. IV. p.* 265 — 310. Il est toujours question des plantes, qui sont représentées sur les médailles.

J'ai achevé *le quarante-cinquième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Négociations du Chevalier Edmond, publiées par le Docteur Birch :* curieuses pour

le caractère, les dernières années, & la mort d'Elizabeth. — *Mémoires de Brandebourg.* Ils sont bien écrits; mais ceux de l'auteur, que je les attends avec impatience! — *Traité sur la Glace, par M. de Mairan*: profond & judicieux. J'avois senti aussi bien que le journaliste, qu'il ne faut pas multiplier les êtres, & que le feu mis en mouvement suffit sans la matière subtile. — *Histoire Naturelle, par M. de Buffon, premier tome.* Le grand peintre, & le génie original! Le journaliste veut soutenir le déluge. Mais quel aveu, que les coquillages ne se trouvent sur les montagnes que jusqu'à la hauteur de 600 pieds. — *Recueil de Pieces d'Eloquence de l'Académie Françoise*: vox & præterea nihil. — *Histoire de la Suede, par M. Dalin, en Suédois, tome deuxième.* La superstition & la puissance du clergé furent portées par les Suedois au plus haut point. Cette nation, en se convertissant, prit le système entier, & devint Chrétienne à la mode du douzième siècle. Elle n'avoit point de traditions anciennes à réclamer. Son histoire ne lui fournissoit aucun argument contre le système Romain, & son ignorance l'empêchoit de les chercher dans celles des autres peuples, dans la raison, & dans l'écriture. — *parallèle des Marbres de Paros avec les Chroniques Egyptiennes.* C'est une pièce originale. Je vois que l'auteur (*l'Abbé Richer du Boucher*) méprise ces marbres; & qu'il a beaucoup étudié Manéthon. Toutes ses découvertes tiennent à un système général qu'il ne révèle point. Je ne saurois en espérer beaucoup.

Mars 3.] — J'ai lu *Spanheim, Dissert. IV. p.* 310 — 340; & *Dissert. V. p.* 340 — 344. Il finit l'article des

plantes. J'en suis charmé. Elles n'ont qu'une liaison indirecte avec les médailles. D'ailleurs Spanheim n'étoit point botaniste, & je n'ai pas envie de le devenir. J'ai achevé ce qui doit être la partie la moins intéressante de l'ouvrage. La deuxième dissertation est sèche, quoique utile : mais je réduirois à dix pages toutes les déclamations de morale & de politique, & je ne conserverois des deux dernières, que quelques faits choisis & débarrassés de tout attirail étranger.

Mais 4.] — J'ai lu *Spanheim, Dissert. V. p.* 344 — 373. Il y a une grande érudition, & des détails très curieux sur les cornes dont on ornoit la tête d'Ammon, de Junon, de Bacchus, des Fleuves, d'Alexandre, & de ses successeurs.

5.] — J'ai parcouru le *Nouvel Arétin.* Une crasse ignorance, une bouffonerie de corps de garde, & des discours impertinents, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté, distinguent ce mauvais ouvrage, qu'on rejeteroit sur le champ, ne fût-il qu'écrit contre la religion avec une licence effrénée.

6.] — J'ai achevé le *quarante-sixième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Le Suétone d'Oudendorp.* L'édition me paroit bonne. Mais pourquoi en faire une après celle de Grævius ? Pourquoi omettre les excellens commentaires de Torrentius & de Casaubon ? — *Mémoires de la Reine Christine* : curieux, & d'un travail immense. — *Mémoires de l'Académie de Petersbourg.* Toutes les institutions en Russe doivent être bien entendues. On a pu les jeter tout d'une fonte, dans un temps qu'elles étoient déjà perfectionnées chez ses voisins. — *Nouveau Dic-*

tionnaire Hiſtorique & Critique, par M. de Chauſepié. J'y trouve le ſavoir & l'exactitude de Bayle, mais où eſt ſa philoſophie & ſon génie?

Mars 9.] — J'ai écrit trois pages & demie de mon *Recueil Géographique.* J'ai achevé le chapitre du *Samnium*, par un précis aſſez détaillé ſur les *Samnites* & ſur le Duché de *Beneventum.* J'ai auſſi commencé le chapitre de l'*Apulie*, dont j'ai fait la première diviſion, le pays des *Hirpini.*

Mars 10.] — J'ai écrit près de quatre pages de mon *Recueil Géographique.* C'eſt tout le reſte du chapitre de l'*Apulie.* Il y a un article aſſez étendu ſur *Tarente.*

J'ai achevé le *quarante-ſeptième tome de la Bibliothéque Raiſonnée.* J'y trouve *Mémoires Critiques ſur les Suiſſes, par M de Bochat:* vaine & futile ſcience des étymologies! — *Nouveau Teſtament de Wetſtein.* Le MS. Alexandrin paroit avoir été écrit en Egypte, vers la fin du cinquième ſiècle. — *Lettres ſur les Jubilés, par M. le Chais:* ſavantes & philoſophiques. — *La Monogomie, par M. de Prémontval.* Pourquoi intéreſſer la religion dans une queſtion de calcul & de convenance? — *Defenſe du Chriſtianiſme, par le Docteur Stebbing.* Il ſe bat bien, mais il embraſſe trop de terrein; il faudroit abandonner au moins les ouvrages extérieurs. — *Défenſe de Moyſe contre Appien, par l'Abbé Richer du Bouchet.* Il répand toujours ſur ſon ſyſtème chronologique, une obſcurité myſtérieuſe, Je n'oſe décider, mais je le crois un peu viſionnaire, parceque: 1. Il parle des dynaſties Egyptiennes comme il pourroit faire de la cour de Louis XIV. Il étale trop de confiance & de certitude

dans

dans un sujet qui ne permet que la vraisemblance, & les conjectures. 2. Quand il veut chercher la clef du fragment historique de Manéthon, il rejete la critique, & laisse entrevoir que ce dénouement ne peut se trouver que dans l'analyse géométrique. Cet homme n'est-il pas un peu fou? 3. Esaü & Osiris! Je vois que c'est le fondement de son système. Qu'il me seroit facile de le renverser! Jamais princes (si Osiris en étoit un) n'ont eu moins de rapport.

Mars 11.] — J'ai écrit deux pages de mon *Recueil Géographique*, au chapitre de la *Lucanie*. Elles comprennent presque toute la Lucanie propre.

12. — J'ai écrit deux pages, au chapitre de la *Lucanie*. Elles comprennent le reste de la Lucanie propre, & une partie de *Brutium*.

13.] — Je n'ai écrit que trois quarts de page, au chapitre de la *Lucanie*; c'est la continuation du *Brutium*.

14.] — J'ai lu un ouvrage nouveau de Voltaire. *Traité sur la Tolérance*. Le but ne peut qu'être louable: réveiller, rappeler dans tous les cœurs les sentimens de l'humanité, & développer les suites affreuses de la superstition; mais dans l'exécution, ce n'est qu'un petit recueil de lieux communs, où l'auteur parle de tout, plutôt que des grands principes de son sujet. J'aime beaucoup ses conclusions fausses & contradictoires sur l'histoire ancienne. L'histoire ancienne (dit-il) est remplie de prodiges: ils ne sauroient être vrais. Donc tout y est fable & conjecture **. L'histoire ancienne est remplie de prodiges: on ne peut que les adopter. Donc les hommes & la nature même n'avoient dans ces temps reculés, rien de commun

avec nous[91]. Voltaire révoque en doute les débauches infames de Tibere dans l'île de Caprée. Cependant Tacite & Suétone étoient presque contemporains de ce prince. Je n'apperçois aucune trace de haine dans leurs écrits. Ils le justifient souvent; ils distinguent avec autant de bonne foi que de pénétration, les époques différentes de la dissimulation, des cruautés & des débauches publiques de cet empereur. On connoit le débordement affreux de ce temps; faut-il s'étonner qu'un monarque qui pouvoit assouvir toutes ses passions avec impunité, ne leur refusât rien, surtout lorsque la retraite l'eut affranchi de l'observation du public, le seul frein qui puisse retenir un despote? Pour ces débauches recherchées, qui étonnent M. de Voltaire, c'est précisement dans un vieillard de soixante & dix ans, que je les trouve vraisemblables[92].

Mars 15.] — J'ai achevé *le quarante-huitième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Découvertes d'Herculaneum, par le Marquis Venuti.* C'est à la profondeur de 73 pieds, sous plusieurs couches successives de terre & de pierre vitrifiée, qu'on a trouvé cette ancienne ville qui auroit mérité des observateurs plus exacts & plus fidelles. Herculaneum n'étoit qu'une ville obscure. Elle avoit cependant un théâtre à trois étages, qui avoit 300 pieds de circonférence, & qui étoit posé sur des pilastres de briques, couverts d'un beau vernis, & ornés de corniches de marbre. — *Lettres sur les Jubilés.* Il est difficile de distinguer avec les théologiens entre la coulpe & la peine. Dans l'église des Feuillans à Paris, on peut gagner dans un Carême pour plus de 150,000 ans d'indulgences. — *Essai sur l'Esprit.* Cet ouvrage de l'évêque de Clogher

est un Arianisme métaphysique. — *Dissertation sur la Chronologie d'Usserius.* Encore l'Abbé Richer! le personnage est fou. Quel emportement contre les Juifs & les Protestans sur une question de critique! Il rejete la chronologie des Hebreux, parcequ'elle est sortie de l'école de Tiberiade, & qu'un évêque protestant l'a fait valoir.

Mars 16.] — J'ai écrit une page de mon *Recueil Géographique*, au chapitre de la *Lucanie*; c'est la suite du *Brutium.*

17.] — J'ai écrit une page & demie du chapitre de la *Lucanie*, *sur la Grande Grèce.* Après quoi je suis monté à la bibliothéque, pour lire les savantes recherches de Freret, sur les premières peuplades de l'Italie; *Histoire de l'Académie des Belles Lettres*, *tome xviii. p.* 72 — 114.

18.] — J'ai écrit une page de mon *Recueil Géographique*, au chapitre des *Nations de l'Italie*, sur les premières peuplades de ce pays.

Mars 19.] — J'ai écrit une page de mon *Recueil Géographique*, sur les premières Peuplades, au chapitre des *Nations de l'Italie.*

J'ai achevé *le quarante-neuvième tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Lettres sur le Tutoiement*, *par M. Vernet*; je pencherois pour le mélange du vous & du toi. — *Considérations sur les Mœurs*, *par M. Du Clos.* L'ouvrage en général est bon. Quelques chapitres (le rapport de l'Esprit & du Caractère) me paroissent excellens. Du Clos a préludé au secrétariat de l'académie, par celui des cafés, où il recueilloit soigneusement les propos des gens d'esprit. — *Histoire Romaine de Dion Cassius, par M. M. Fabricius*

& *Raymar:* excellente édition. — *Œuvres de Maupertuis: Appel au Public, par M. Kenig.* Dans ses propres ouvrages il ne paroit qu'un visionnaire extravagant, dont la réputation ne pouvoit pas se soutenir. Dans la dispute avec Kenig; c'est un lâche persécuteur, qui employe le bras séculier pour écraser un de ses confrères —*Esprit des Nations.* Eh! le mauvais singe!— *Trésor des Médailles Impériales de Morel, avec les Commentaires de Gori & d'Havercamp.* Quelles richesses!— *Nouveau Testament, par Wetstein.* Dans une dispute que les Franciscains eurent avec Jean XXII. au quatorzième siècle, ils inventèrent l'explication de l'Apocalypse, où le Pape est l'Antechrist. Des essaims nombreux de ces Moines sortirent de leurs couvens, pour embrasser la réformation de Luther. Ils répandirent cette idée Capucine parmi les Protestans. —

Mars 20.] — J'ai écrit une page & demie de mon *Recueil Géographique*, ce qui acheve le chapitre des *Nations d'Italie.*

21.] — J'ai écrit quatre pages de mon *Recueil Géographique*, au chapitre de la *Campanie.* C'est *la Division de cette Région & du Latium propre.*

J'ai achevé *le cinquantième & dernier tome de la Bibliothéque Raisonnée.* J'y trouve *Essai sur la Nature de la Sacrificature.* Peut-être que le clergé Chretien n'a succédé qu'aux philosophes & aux prophètes qui enseignoient la morale, & nullement aux prêtres Payens & Juifs, qui n'étoient chargés que des sacrifices, & de la loi cérémonielle. — *Oeuvres de Scarron.* Le seul Roman comique vivra; dans tout le reste la plaisanterie est plutôt dans l'expression que dans la pensée. Tout au plus est-elle dans le contraste unique

du caractère de Scarron & de sa situation. — *Deux Epîtres de St. Clément, en Syriaque & en Latin. Dissertation upon two Epistles, &c.* Le Docteur Lardner conteste cette découverte de M. Wetstein, de ce monument des premiers Chrétiens. *Sub judice lis est.* Je vois que les idées de St. Clément sur le célibat sont très outrées, mais ne conviennent-elles pas au fanatisme d'une secte naissante & persécutée? Au reste, si ces épîtres sont authentiques, St. Jean avoit écrit son Evangile long temps avant la vieillesse de Clément, qui avoit une trentaine d'années vers l'an 60.

C'est une excellente ressource que d'avoir toujours quelque lecture intéressante, facile, & détachée pour les momens perdus, ou qui le seroient sans cela. Rien ne convient mieux qu'un bon journal. La *Bibliothéque Raisonnée* mérite certainement ce titre; mais on peut partager son étendue en deux parties à peu près égales, mais d'un caractère bien différent. La première suit le goût des bonnes études du dix-septième siècle: beaucoup de théologie, de jurisprudence, & de Belles Lettres, une érudition puisée dans les sources, & une saine critique. L'esprit de controverse religieuse y domine un peu trop, & l'on y voit trop d'aigreur & de minuties. Dans la seconde partie, le journal se rapproche de notre temps; une assez grande indifférence pour la théologie, une littérature superficielle, une philosophie hardie, un ton dogmatique, un style plus figuré & plus coupé.

Mars 22.] — J'ai écrit une page & demie du *Recueil Géographique de l'Italie*, au chapitre de la *Campanie*: c'est le pays des *Rutuli* & des *Hernici*.

23.] — J'ai écrit près de trois pages du *Recueil Géo-*

graphique, au chapitre de la *Campanie:* c'eſt le pays des *Volſques* & des *Auſones.*

Mars 24.]— J'ai écrit une page, au chapitre de la *Campanie*: c'eſt le commencement de la *Campanie propre.*

25.] — J'ai écrit environ trois pages. J'ai achevé le chapitre de la *Campanie*, & j'ai écrit pluſieurs morceaux détachés dans d'autres chapitres.

26.] — J'ai écrit près de trois pages, au chapitre de *Rome.*

27.]— J'ai écrit plus d'une page & demie, au chapitre de *Rome.*

28.] — J'ai écrit plus de deux pages, au chapitre de *Rome.*

29.]— J'ai écrit deux pages, *ſur les Itinéraires & les grands Chemins des Romains.* Je m'arrête à préſent avec un fond déjà très riche *de quatre-vingt-douze pages in folio*, & très ſerrées. Ce ſeroit à mes lectures futures, & à mon voyage d'Italie, d'augmenter mon recueil, au point que je n'aurois plus qu'un certain arrangement à lui donner, pour trouver la deſcription de l'Italie toute faite.

30.] — Je me ſuis remis à *Spanheim, de Uſu & Præſtantia Numiſmatum*, dont j'ai lu *Diſſert. V. p.* 373—476. Il y traite des médailles des rois, ſurtout des ſucceſſeurs d'Alexandre, & des titres qu'on leur donnoit — d'amis des Romains ou des Grecs, de victorieux, de foudroyant, de grand roi, de roi des rois, d'autocrator, ou roi par ſoi même; du nom de Dieu en général, & en particulier de ceux de Bacchus, de Dieu Sauveur (Soter), & de Dieu manifeſté ſur la terre (*Epiphane*, qu'il ne faut pas traduire ſeulement

par *illuſtre*). Toutes ces médailles ſont Grecques Nous n'avons des rois barbares, que celles qui ont été frappées par les villes Grecques de leurs états.

J'ai lu une comédie de *Piron*, qu'on a parlé de jouer à Mon Repos. *La Métromanie.* La verſification en eſt très belle, & l'on y trouve des ſentimens auſſi juſtes qu'ils ſont bien rendus. Toute la ſcene entre M. Ballivau & Damis eſt de cette eſpèce. Mais je n'ai rien vu d'auſſi mal couſu que l'intrigue. La partie du plan qui regarde les amoureux Dorante & Lucile, eſt très embrouillée. Celle de Damis eſt plaiſante, mais d'un plaiſant aſſez peu dans la nature. Où trouver un poëte qui renonce à une maîtreſſe belle & riche, pour une autre qui n'exiſte que dans le Mercure? Quel caractère que celui de ce poëte qu'on veut rendre à la fois ridicule & héroique! Comparez la ſcene de ſon oncle avec celle de ſon valet. Je ſais que le chef d'œuvre de Molière eſt *le Miſanthrope*, ridicule & reſpectable en même temps, mais c'eſt que ſes foibleſſes ne ſont que les vertus pouſſées à l'excès, & qu'en ſe moquant de ſes travers, on ne peut que révérer leur principe. Rien n'eſt lié dans Damis. Le mauvais poëte eſt un caractère. L'homme juſte, généreux, qui pardonne les foibleſſes de ſon ami, & qui ne repouſſe ſes outrages que par les bienfaits, en eſt un autre. Si la vraiſemblance de mœurs n'eſt pas violée, au moins l'unité n'eſt pas conſervée. Encore où eſt la vraiſemblance dans la façon dont Damis reçoit le dernier aveu de Dorante. Ses excès ne ſe conçoivent qu'en lui ſuppoſant la Métromanie dans toute ſa force. Cependant il reçoit avec indifférence la chute de ſa tragédie, qu'il traite de *frivole ſoin.* S'il avoit pardonné à Dorante

d'avoir attenté à sa vie, sans pouvoir lui pardonner d'avoir fait siffler sa pièce, le caractère m'auroit paru mieux soutenu.

Mars 31.] — J'ai lu *Spanheim, Dissert. V. p.* 476—494, & *Dissert. VI. p.* 494 — 553. Il passe aux médailles consulaires, aux noms & surnoms des Romains, & des différens emplois qui sont marqués sur les médailles. Je m'étois attendu à y apprendre plus de choses nouvelles.

Je suis monté à la bibliothéque, où j'ai parcouru le journal d'un voyage de l'Italie, par M. de la Condamine. *V. Mém. de l'Académie des Sciences, p.* 386—411, *de l'année* 1757. J'y ai vu avec plaisir le calcul de plusieurs hauteurs différentes par l'observation du baromètre; le voici:

Niveau de la mer,	0
Le Rhône, & le Lac Leman, Canigon, sommet des Pyrénées,	1410
Quito dans le Pérou,	1430
Chemin du Mont Cenis,	1460
La plus haute pointe du Mont Cenis,	1510
Pic de Ténériffe,	2150
Le Mont Blanc, à 14 ou 15 lieues au Sud est de Geneve, on l'apperçoit à 60 lieues, des environs de Langres,	2676
Chimboraco, la plus haute montagne des Cordilières des Andes, & peut-être de la terre,	3220

M. de Condamine a remarqué, que dans les voies Romaines, les jointes des pierres ne sont jamais placées dans la direction des voitures, & que le lit du Tibre doit être exhaussé de dix ou douze pieds,

puiſque le pavé antique du panthéon, eſt inondé tous les hivers d'autant. L'émeraude de Gênes n'eſt que de verre.

Avril 1.] — J'ai lu *Spanheim, Diſſert. VI. p.* 533 — 589, *& Diſſert. VII p.* 589 — 633. Il continue le chapitre des emplois, & ſurtout les légats pro-préteurs que les empereurs envoyoient dans leurs provinces, & qui acquirent le titre de conſulaires vers le temps des Antonins. Il paſſe enſuite aux médailles des empereurs & des impératrices. J'e n'ai rien vu d'auſſi curieux que l'article de ces princeſſes. Je ne ſerai plus étranger à leur cour, puiſque je reconnoîtrois juſqu'aux deux Fauſtines à leur coëffure différente.

Avril 2.] — J'ai lu *Spanheim, Diſſert. VII. p.* 633 — 660. Toujours les femmes & les parens des Céſars.

3.] — J'ai lu *Spanheim, Diſſert. VIII. p.* 660 — 737 : rien de plus curieux. C'eſt le détail des différens titres, dont la réunion formoit la puiſſance impériale : Céſar, Auguſte, Imperator, Souverain Pontife, Père de la Patrie, revêtu des puiſſances proconſulaire & tribunitienne ; l'empereur étoit bien plus que roi. Encore dès le temps de Domitien, les hiſtoriens Grecs, & les poëtes Latins lui donnèrent ce titre, qu'ils n'osèrent cependant prendre eux mêmes que ſous le bas empire, & vers le temps de Conſtantin, lorſque toutes les maximes de la république étoient effacées des eſprits.

Je ſuis monté à la bibliothéque, pour revoir le Journal de M. de la Condamine, que j'avois parcouru un peu légèrement. Voici deux éclairciſſemens ſur la hauteur des montagnes. 1. Les 1460 toiſes qu'on donne au Mont Cenis, ne regardent point le chemin, mais une ſtation bien plus élevée, où ce voyageur

monta avec des peines infinies. L'Hôpital des Pélérins eſt à cinq cent toiſes plus bas. 2. M. Falio de Duillier avoit donné au Lac Leman 426 toiſes d'élévation au deſſus du niveau de la mer, & au Mont Blanc 2000 toiſes de plus, en tout 2426 toiſes: mais on ſait que les deux élémens du calcul péchent, l'un par défaut, l'autre par excès. M. de Cheſeaux, qui a meſuré une plus grande baſe, trouvoit au Mont Blanc 2250 toiſes au deſſus du niveau du lac; mais il faut redreſſer la différence entre ce niveau & celui de la mer, par les obſervations du baromètre faites à Geneve, à Turin, & à Gênes, & qui ne lui donnent que 188 toiſes au lieu de 426. La hauteur corrigée du Mont Blanc ſera donc de 2438 toiſes. C'eſt ainſi que M. de la Condamine rectifie dans l'hiſtoire de l'académie, les idées, qu'il n'avoit pas aſſez approfondies, lorſqu'il a compoſé ſon journal.

Avril 4.] — J'ai lu *Spanheim, de Uſu Numiſmatum, Diſſert. VIII. p. 737 — 757, & Diſſert. IX. p. 757—813.* Après avoir épuiſé les titres des princes qui n'étoient qu'honoraires, il paſſe aux médailles qu'on appelle les *Spintriæ* de Tibere; il croit que c'étoient des monnoyes qu'on jetoit parmi le peuple aux jeux obſcènes de Flore, &c. Il parle enſuite des colonies, des villes ſacrées, libres & autonomes, des bienfaits des empereurs, du *vehiculatio Italiæ*, & des reliquats des impots. C'eſt bien un livre claſſique pour les médailles.

J'ai achevé la *Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme de Maimbourg, par M. Bayle, en quatre tomes in 12mo. à Ville Franche, 1684; troiſième édition.* L'empire de la mode a jeté le philoſophe Bayle dans

la controverse : il y a porté un esprit de lumière, de justesse & de modération, joint à des agrémens qui sont assez rares dans ce genre. Dans tous ses raisonnemens sur l'infaillibilité, les droits d'une conscience erronée, je vois un dialecticien précis & clair, mais un peu diffus. Jamais homme n'a su comme Bayle, se mettre à la place de son adversaire, revêtir son système, & prévoir tous les avantages qu'il en pouvoit tirer. C'est là un des effets les plus précieux de la philosophie sceptique. Les chapitres sur le mariage des prêtres sont pleins de plaisanterie, de littérature, & d'une connoissance exacte de l'homme. Mais les deux lettres sur l'amour paternel & sur la jalousie, sont d'un philosophe profond; il y développe une chaîne de préjugés liés à notre être, nécessaires à notre bonheur, & destinés par l'Etre Suprême à nous tenir lieu d'une raison trop relevée pour le commun des hommes, & qui n'auroit jamais eu le dégré de vivacité propre à nous faire agir. Au reste les nouvelles lettres me paroissent très supérieures aux deux premiers tomes.

Avril 5.] — Je n'ai lu de *Spanheim* que *Dissert. IX.* p. 813 — 834. Il y parle des rois que les Romains donnoient aux nations.

7.] — J'ai employé toute la matinée à la bibliothéque, où j'ai lu des morceaux très étendus de la deuxième partie du troisième tome de l'*Antiquité expliquée*, *par le Père Monfaucon*, sur les théâtres & les amphithéâtres des Romains.

Avril 9.] — J'ai parcouru une bonne partie de Keysler, pour en tirer ce qui pouvoit intéresser la tournée d'Italie que j'entreprends dans quelques jours

avec Guise. Ce Keysler me plait beaucoup. Il est plein de choses utiles, curieuses & même savantes sans aucune affectation. Quand je songe qu'il a bien vu l'Italie dans neuf mois, je sens combien le temps est long à qui sait le mettre à profit.

10.] — J'ai lu *Spanheim*, *Dissert. IX. p.* 834 — 860. Il y est question des victoires des empereurs, de leurs ouvrages publics, & de leurs *allocutions* aux soldats, qu'eux seuls avoient droit de faire. Les chefs d'accusation contre *Metius Volusianus*, n'étoient point aussi ridicules dans les mœurs des Romains que dans les nôtres. M. M. de Montesquieu & Spanheim sont du même avis, & l'érudition a prouvé ce que le génie avoit entrevu.

11.] — J'ai lu *Spanheim*, *Dissert. IX. p.* 860 — 914 fin de l'ouvrage. Il y parle des secours que la chronologie & la géographie peuvent tirer des médailles. M. D'Alembert pouvoit bien les ignorer.

12.] — J'ai repassé le Traité de Spanheim : c'est un vrai trésor d'érudition médallique, & un livre classique sur cette science.

Avril 14.] — J'ai parcouru l'ouvrage de Vaillant sur les médailles des colonies, pour l'article de Jules César. Que n'ai-je le temps de l'approfondir!

16.] — J'ai trouvé moyen, au milieu de beaucoup d'embarras, de parcourir l'ouvrage de Vaillant jusqu'au regne de Claude. Je voudrois qu'il eut nommé les cabinets d'où il a tiré les médailles.

Gênes, Juin 11.] — Je n'ai rien fait quant aux études que de lire les sept premières épîtres du premier livre d'Horace. Le charmant philosophe & l'excellent poëte! Dans quelques autres momens perdus, j'ai fait

des essais de traductions Angloises sur quelques endroits de mes recueils, qui m'ont donné lieu de faire plusieurs observations sur l'idiome différent des deux langues, & sur l'extrême difficulté d'écrire bien dans l'une & l'autre, sans que leur pureté ne soit altérée par le mélange réciproque. Un matin je me suis jeté dans des réflexions qui m'ont souvent occupé sur les monnoyes anciennes. J'étois si bien en train, qu'avec quelques livres je serois allé loin. Je crois que notre *livre de Troye* pourroit bien être l'ancienne livre Romaine. En attendant des recherches qui peuvent se faire, quoiqu'on ne les ait pas encore faites, voici ma table. Je fixe le denier par un moyen proportionel entre ceux de M. M. Greaves & Arbuthnot, & les déductions du *Conge Farnèse*: toujours en y comptant une sixième partie d'alliage.

Denier Romain, ou drachme Grecque est à 7 1/2 sous d'Angleterre, environ 14 sous de France.

Le talent Attique à 187 l. 10 s. sterling, environ 4280 livres de France, plus ou moins.

Le grand sesterce est de 7 l. 16 s. 3 d. sterling, de 180 livres de France.

Florence, Juin 25.] — Je me suis procuré deux tomes des *Symbolæ Florentinæ de M. Gori*, pour lire la dissertation de M. de Muratori sur la table de bronze, trouvée auprès de *Velleia*, laquelle il a mise à la tête d'une copie fort exacte de la table même. *V. Symbolæ, tome V. p.* 1 — 56, & sept feuilles pour la table. Elle est écrite avec érudition, avec précision & avec clarté. M. Muratori n'est point un simple *érudit*; il prouve très-bien que Trajan est le premier qui institua des *Pueri Alimentarii* en Italie, l'an de J. C.

103; que cet établiſſement utile fut ſoutenu par ſes ſucceſſeurs juſqu'au regne de Pertinax, qui l'abolit entièrement, & qu'on peut tirer de cette inſcription unique par ſon étendue, des lumières très-utiles ſur l'hiſtoire, la géographie & l'économie de ce ſiècle. Je le penſe avec lui; mais après y avoir mûrement réfléchi, je crois qu'il ne les a pas toutes tirées.

Juillet 2.] — J'ai revu la diſſertation de Muratori avec ſoin. Je me donne la peine d'extraire de la table de bronze, les rentes auxquelles un ſi grand nombre des citoyens de *Valeia* s'étoient aſſujettis, & les fonds ſur leſquels on les avoit aſſignées. C'eſt un travail ſec & ingrat; mais quand on conſtruit un édifice, il faut en creuſer les fondemens. L'on eſt obligé de faire le rôle de maçon, auſſi bien que celui d'architecte. J'eſpère pouvoir tirer quelque choſe de cette eſpèce de recenſement.

Juillet 4.] — J'ai achevé le volume des *Statues*, avec les obſervations de M. Gori.

14.] — J'ai lu l'*Introduction à l'Hiſtoire du Danemarc, par M. Mallet:* avec la *Traduction de l'Edda*, le livre ſacré des ancien Celtes. Nous avons à preſent une demi-douzaine de ces bibles (en y comprenant les nôtres). Ce ſeroit un bel ouvrage à faire que le tableau philoſophique des religions, leur eſprit, leur raiſonnement & leur influence ſur les mœurs, le gouvernement, la philoſophie & la poéſie de chaque peuple. M. Mallet eſt ſage & ſenſé; il a étudié ſon ſujet avec ſoin, & il le développe d'une façon plutôt claire qu'élégante. Son idée principale, que la religion, d'Odin a formé le caractère des Septentrionaux, qui ſe fait encore ſentir parmi nous, eſt un idée judicieuſe,

vraie à bien des égards, & parfaitement suivie. Ses réflexions sur la population ancienne du pays, sont excellentes; il fait voir que ces essaims nombreux pouvoient sortir du Nord, sans le supposer plus peuplé qu'à présent. L'Edda lui avoit beaucoup fourni sur la religion & les mœurs. Destitué de ce secours sur le gouvernement, il s'abandonne à Tacite & à l'analogie; mais ces guides lui sont-ils toujours fidelles? Tacite comprenoit la Scandinavie sous le nom de Germanie; mais il songe dans sa description générale des constitutions, à celles qu'il connoissoit le mieux, celles des voisins du Rhin & du Danube. La religion d'Odin, est-elle d'ailleurs aussi ancienne que Tacite? Lorsque je vois que cet historien suppose, comme une vérité claire & incontestable, que les Germains sont une nation indigène, qui n'a jamais été altérée par aucun mélange étranger, j'ai de la peine à me persuader qu'il ait pu ignorer qu'une grande colonie Scythique s'étoit emparée de la Scandinavie 150 ans auparavant. J'aime mieux supposer avec M. Dalin, que la migration d'Odin est du temps de Trajan. La foiblesse des Cimbres, & l'esclavage des *Sinones*, que Tacite a apperçu, ont du donner de grandes facilités à ce conquérant. Cette époque me fait voir que le peu d'invention des hommes encore plus que la politique des prophètes, les oblige d'enrichir toujours des religions nouvelles aux dépens des anciennes, & d'assujettir celles là au caractère national, &c. Une religion qui auroit prêché la crainte de la mort, auroit été mal reçue parmi les Celtes. C'est pourquoi je trouve un même fond de mœurs & de religion chez les Cimbres, les dévanciers d'Odin, & les Celtibères qui n'entendirent

peut-être jamais parler de lui. Quant au lieu d'où sortit le fondateur du culte d'Edda, je m'en tiens à la tradition commune, qui le place aux environs du Tanaïs & du Palus Méotide. L'éloignement ne me rebute point. Ces courses immenses conviennent aux nations sauvages. Je sens que les connoissances géographiques sont très bornées parmi elles, mais les accidens les étendent souvent. Un Scythe de la tribu des *Asæ*, fait prisonnier par ses voisins, aura passé de main en main jusqu'aux bords de la mer Baltique. A son retour, il aura parlé des avantages du pays, & des facilités qu'on auroit à en faire la conquête. Odin (il faut le supposer homme de génie) aura compris que les nations limitrophes de l'empire étoient plus aguerries, & moins ignorantes; & que le chef d'une petite cité qui vouloit fonder un grand empire, devoit s'avancer plus au Nord. Les peuples sur sa route se feront délivrés d'un aventurier inquiet, en lui accordant un passage; grace que la science militaire de ces siècles, rendoit peu importante, & dont la sincériré héroïque des barbares ne leur permettoit pas d'abuser. Les rivières auront pu faciliter sa marche. Il aura remonté le *Tanais* ou le *Volga* pour descendre le *Dina* jusqu'aux environs de Riga. Les sources de ces rivières sont peu éloignées les unes des autres, & dans un siècle où les terres avoient soixante-dix-huit pieds d'élévation moins qu'à present, on a soupçonné que les mers avoient des communications qu'elles n'ont plus. Il a établi son culte dans la Scandinavie. Il s'est répandu parmi les peuples Septentrionaux de la Germanie, connus sous le nom de Saxons, qui l'ont

porté

porté en Angleterre au cinquième siècle. Voilà, ce me semble, les pays où il faut le chercher. M. Mallet s'en fait une idée un peu trop générale. Je ne vois point dans l'Edda que le conquérant du Nord, le prêtre du dieu Odin, nommé Odin comme lui, ait jamais voulu se faire passer pour dieu; ni que les Scandinaves ayent adoré des hommes déifiés, culte bien plus rare qu'on ne pense. Odin le conquérant se vantoit d'être magicien, non pas dieu; l'une de ces pretentions exclut l'autre.

Juillet 16.] — Je n'ai pas voulu m'engager dans la grande histoire du Danemarc de M. Mallet, qui suit l'introduction. Elle m'auroit trop écarté de mes vues actuelles; mais je n'ai pu me refuser le plaisir d'en lire un morceau détaché, qui regarde la conversion de la Scandinavie, & de voir la chute d'un culte dont j'avois vu l'établissement & les principes. Il me paroit sèchement traité, & d'une très petite manière. C'est une question intéressante, pourquoi les peuples du Nord ont rebuté le Christianisme avec tant d'opiniâtré, pendant que leurs compatriotes établis dans l'empire, l'ont embrassé avec une si grande facilité. M. Mallet nous répondra que ceux-ci n'étoient qu'une jeunesse inquiete, qui avoit quitté son pays avant que d'être affermie dans les préjugés de ses pères. Cependant il sait assez lui même, que la plus part de ces migrations se sont faites en corps de nation, & que cette jeunesse traînoit avec elle des vieillards, dont le cœur & l'esprit ne peuvent plus changer, des femmes dont le tempérament foible & craintif les porte à la dévotion, & des bardes, des prophetesses & des prêtres, qui combattoient

le nouveau culte par tous les moyens qu'ils empruntoient de la crainte, de l'habitude & du point d'honneur. Cette raison ne vaut rien. Je ne pense pas non plus que les chefs des barbares ayent souvent embrassé le Christianisme par politique, ni qu'ils ayent voulu risquer d'aliéner les cœurs des vainqueurs, pour captiver ceux d'un peuple de vaincus qu'ils mépriſoient. Je vois d'ailleurs que les chefs des Burgundiens, & des Vandales, ont embrassé l'Arianisme. Un politique auroit-il adopté les sentimens du plus petit nombre de ses sujets? Je trouve les vrais motifs de cette différence, dans la seule circonstance que les uns sont restés dans leurs pays, & que les autres en sont sortis. Je ne parle pas ici des Saxons, qui ne connoiſſent la religion que par le baptême & le supplice. Ces hommes libres repouſſoient une religion qui ne leurs paroiſſoit qu'une partie des loix impérieuses de Charlemagne. Je ne fais attention qu'à ces nations chez qui le Christianisme a paru en suppliant, non en vainqueur & en perſécuteur. Toutes les religions sont locales jusqu'à un certain point. Le Chrétien le moins superstitieux, sentiroit plus de dévotion sur la montagne du Calvaire qu'à Londres. Mais chez les nations savantes, les livres & la réflexion, & chez les peuples de l'Orient, une imagination échauffée, suppléent à la préſence actuelle des objets, & les repréſentent à l'esprit en tout temps & en tout lieu. Les idées, ou les images étoient trop subtiles pour ne pas échapper à la dureté tranquille & phlegmatique de nos Scandinaves. Un miſsionnaire combattoit avec beaucoup de déſavantages sur leurs foyers. Ce temple d'Upsal, où ils avoient

acheté la faveur d'Odin par des milliers de victimes humaines ; ces rochers que les anciens Scaldes avoient couverts de caractères Runiques qu'ils redoutoient, parcequ'ils ne les entendoient pas ; ces collines que la religion avoit élévé à la gloire de leurs ancêtres, & qui les attendoient eux mêmes ; — tous ces objets frappoient leur esprit, parcequ'ils avoient frappé leurs sens. Ces habitans de la Germanie, transportés dans les pays du midi, avoient perdu déjà le fondement principal de leur culte. Les temples, les autels, les tombeaux & les lieux consacrés par les miracles, appartenoient à une nouvelle religion, qui s'insinuoit doucement dans le vide qu'ils sentoient dans leur ame. Assaillis par tous ces objets, ils passèrent insensiblement à l'admiration & à la foi. Le changement que le nouveau climat produisit bientôt dans la façon de vivre des vainqueurs, & dans le tempérament même de leurs enfans, les éloignoit encore d'une religion qui convenoit mieux aux bords de l'Elbe qu'à ceux du Tage, aux forêts qu'aux villes. Un barbare qui avoit goûté le vin de Falerne, se soucioit assez peu de s'enivrer d'hydromel aux festins d'Odin, & quand il souffroit toute l'ardeur d'un soleil Africain, un enfer dont les fenêtres seroient ouvertes du côté du Nord, ne lui paroissoit plus bien redoutable. Son esprit s'éclairoit, & son cœur s'adouciſſoit dans le commerce des vaincus, & tout contribuoit à le détacher d'un culte, qui n'est fondé que sur la barbarie & sur l'ignorance, pendant qu'il le disposoit en faveur de celui qui contenoit toute la science du siècle qu'il commençoit à goûter, & qui n'enseignoit que cette humanité dont il sentoit déjà le prix. Il se trouvoit encore envi-

ronné d'un peuple de missionnaires que l'intérêt aussi bien que le zèle, animoit dans le travail de convertir ses maîtres, & d'arrêter ces tigres féroces dans les liens de la religion. Les évêques, les prêtres, & jusqu'à leurs maîtresses qui mêloient les caresses & la controverse, s'attachoient surtout aux princes, dont la nation, déjà indifférente, suivoit sans peine l'exemple. Quelle différence de l'entreprise d'une pareille conversion, à quelques Bénédictins qui vont dans les forêts de la Suede prêcher la patience, l'humilité, & la foi, à des nations nombreuses de pirates. Ces guerriers les massacrent, ou s'ils les épargnent, c'est moins par bonté que par mépris. Une exception, qui ne fait que confirmer ma thèse; c'est celle des Saxons établis en Angleterre, & qui ne se convertirent qu'au bout de cent cinquante ans. Mais c'est parcequ'ils avoient chassé tous ces anciens habitants dans la province de Galles, parceque le climat étoit moins différent du leur, & que cette province de l'empire étoit la plus inculte: ces causes agirent néanmoins, quoiqu'avec plus de lenteur, & lorsqu'ils furent tranquillement établis, ils embrassèrent sans difficulté le Christianisme que leur annoncèrent les missionnaires Romains.

Un Protestant diroit encore que le Christianisme du dixième siècle étoit bien plus difficile à digérer que celui du cinquième: il l'est assurément pour un raisonneur.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Na 788. 8°

V 018

ULB Halle 3
006 304 362

US

K S

ON, Esquire.

D WRITINGS,

IMSELF:

IS LETTERS,

D NARRATIVE

EFFIELD.

TOURNEISEN.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-700156-p0323-8